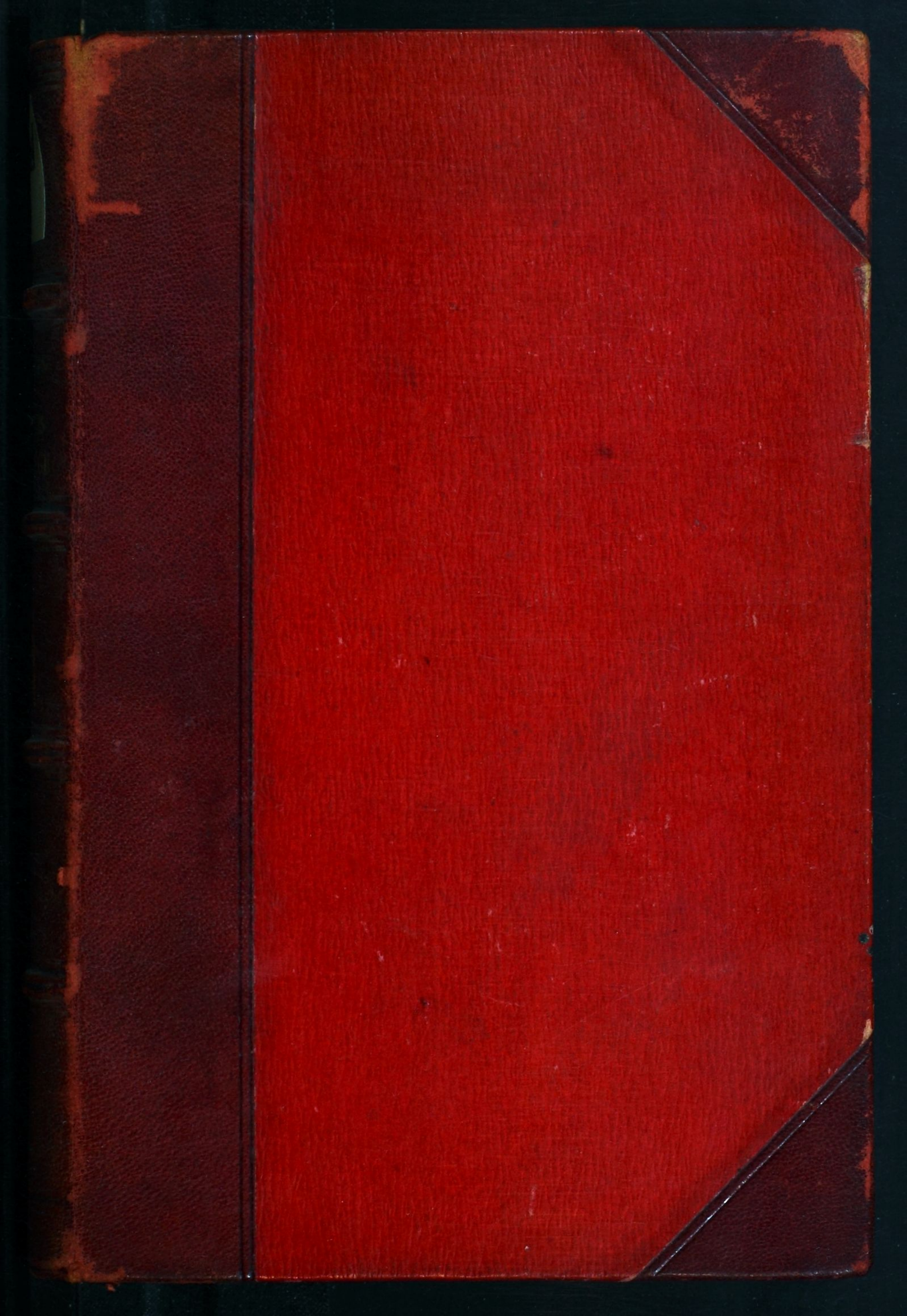


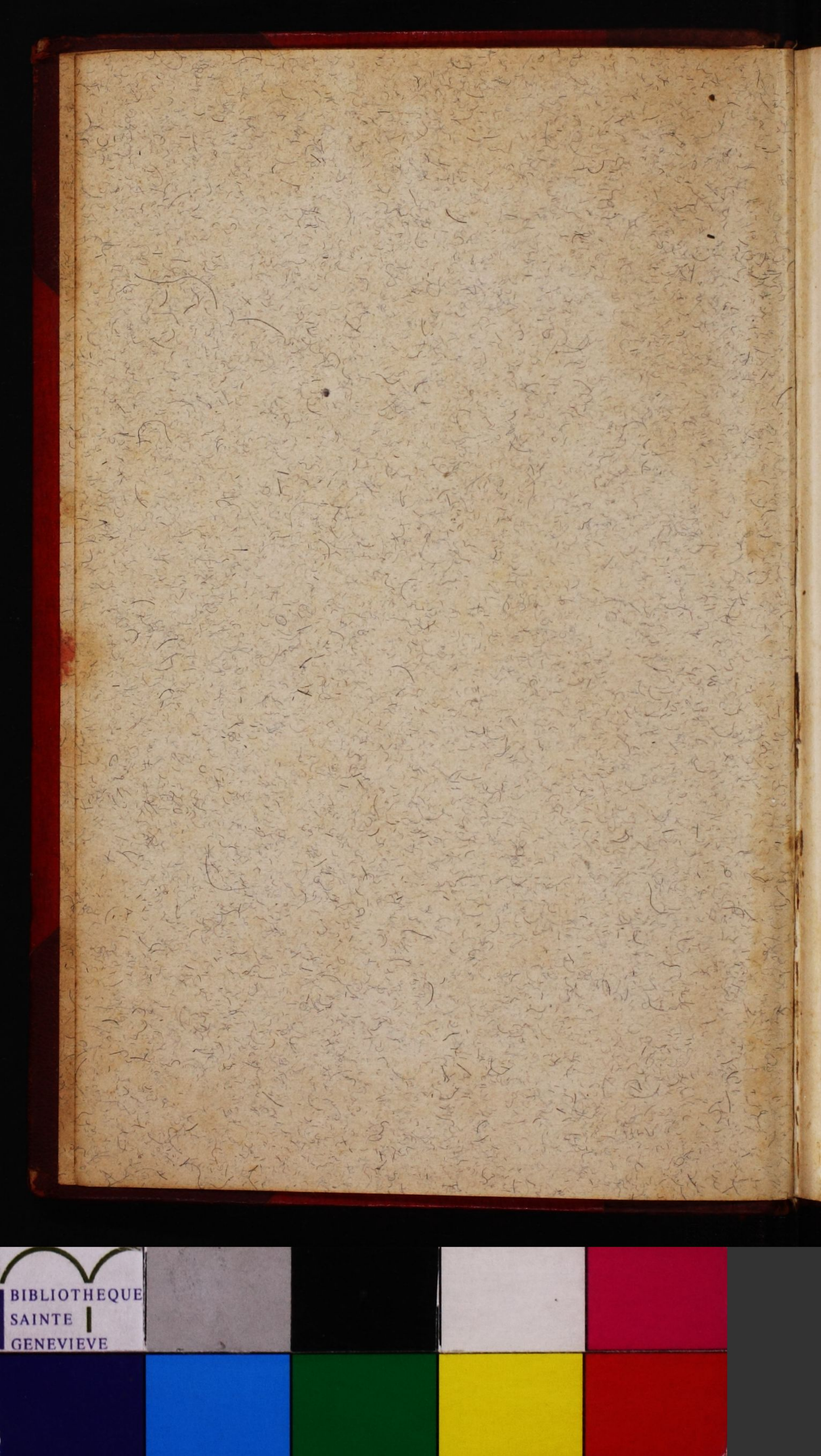
TH. VERNES

—

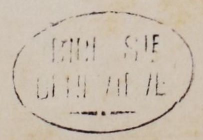
DEUX MOIS
EN NORVÈGE






BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

DEUX MOIS
EN NORVÈGE



1891. — Coulommiers. Imp. P. Brodard et Gallois.

DEUX MOIS
EN NORVÈGE

PAR

Mme THÉODORE VERNES

NÉE DE WITT

NOUVELLE ÉDITION





PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, RUE DE SEINE, 33

DEUX MOIS
EN NORVÈGE

CHAPITRE PREMIER

PROJET DE VOYAGE

« Comme vous avez l'air soucieux, mon ami! » disait un soir du mois de mai Mme de Glanville à son mari qui rentrait pour dîner; « avez-vous donc de nouveaux ennuis, de mauvaises nouvelles? Quoi enfin?

— J'ai bien de quoi être préoccupé, Lucie, répondit M. de Glanville à sa femme. Je crois que mes marchands de bois de Norvège ont perdu la tête, ou que mon homme d'affaires m'a trompé, tous mes derniers chargements arrivent avariés et je n'en puis rien faire, c'est une grande perte pour nous, et quand on a quatre enfants ce n'est pas avantageux!

— Que faire alors, mon ami? reprit doucement Mme de Glanville, il faut tâcher d'y porter remède. »

« Maman, Ferdinand et moi nous avons quatre

bons points! » s'écriait une petite fille blonde se précipitant dans la chambre, et nous avons une image comme récompense ; « tu es contente, n'est-ce pas? »

Les deux enfants se jetaient dans les bras de Mme de Glanville; c'étaient ses derniers-nés, ses petits jumeaux chéris que tout le monde adorait : ils étaient si doux, si sages, et si faciles à élever.

« C'est très bien, mes trésors, papa et moi nous sommes contents de vous, mais laissez-nous un peu, nous causons de choses importantes, il faut aller vous préparer pour le dîner! »

Germaine embrassa sa mère encore une fois ; puis, se retournant vers son père, en lui jetant un coup d'œil interrogateur :

« Non, je ne pars pas, je suis prête! s'écria-t-elle enfin d'un petit air décidé. Papa est triste, il va raconter à maman des choses qui lui feront de la peine; restons ici, Ferdinand », et la petite fille s'assit joyeusement sur les genoux de son père.

« Petite rusée, dit celui-ci en souriant, on ne peut rien te refuser; allons, Ferdinand, appelle Mlle Loriot et Jeanne, et nous pourrons nous mettre à table; je crois, en effet, que le dîner me fera grand bien. »

La porte s'ouvrait en ce moment et Jeanne de Glanville entrait suivie de son institutrice, Mlle Loriot.

Agée de dix-sept ans, la fille aînée de M. et Mme de Glanville était une grande jeune fille blonde avec de beaux yeux noirs. Gaie, simple, toujours de bonne humeur, Jeanne était aimée de tous, et, dans la famille, on venait la trouver quand on avait

un souci, une difficulté ou un malaise quelconque, car elle était toujours disponible et prête à obliger son prochain. Son frère Pierre l'avait appelée une fois *la petite sœur de la famille* et ce nom lui allait si bien qu'il lui était resté. Mlle Loriot était depuis dix ans dans la famille de Glanville, elle avait fait l'éducation de Jeanne et rien ne se décidait sans la consulter, elle était l'amie dévouée des parents et la confidente complaisante des enfants.

Mme de Glanville l'aimait comme une sœur, et bien souvent le bon sens calme de Mlle Loriot avait aidé la jeune mère à étouffer les craintes souvent chimériques de son cœur inquiet. Nerveuse de nature, souvent fatiguée, Mme de Glanville était plutôt disposée à voir le côté triste des choses humaines.

« Il faut absolument être optimiste quand on vit avec Mlle Loriot, disait souvent M. de Glanville, elle change le noir en blanc et le gris en rose, cela vaut mieux, du reste, et elle met la gaieté dans la maison. »

En récompense de son dévouement, Mlle Loriot, seule ici-bas et orpheline, avait trouvé à Honfleur un *home* qu'elle ne quitterait jamais et une famille excellente.

« Allons à table, mes enfants, voici Joseph qui vient dire que la soupe est servie, il ne faut pas faire attendre le rôti de Juliette, sans quoi vous savez comme elle nous grondera », et M. de Glanville se leva en riant.

« Et Pierre, où est-il? demanda Mme de Glanville en se tournant vers Mlle Loriot.

— Pierre arrive, madame, il était dans ma chambre à me raconter la mauvaise qualité des bois du dernier bateau arrivant de Norvège, il en est tout préoccupé, le pauvre garçon; mais le voilà.

— Ah! tu es comme moi, Pierre, dit son père en tendant la main à son fils aîné, âgé de vingt-cinq ans, tu es ennuyé de recevoir les chargements de M. Harwanger. Je crains que, cette fois-ci, ce ne soit une perte sèche, qu'en dis-tu?

— Perte sèche ou perte mouillée, dit Germaine en riant, je crois, maman, qu'il faudrait défendre à papa et à Pierre de parler affaires au dîner. Ils ne mangent pas, ils s'agitent et tout le monde en est triste!

— Ah! tu as bien raison, ma petite Germaine, dit sa mère en se mettant à table, il est défendu à l'avenir de parler de vos bois aux repas, vous entendez, messieurs? »

M. de Glanville et son fils se mirent à rire, mais au bout d'un moment Germaine s'écria :

« Maman, il faudra forcer papa et Pierre à se reposer cet été. Nous les emmènerons faire un voyage pour qu'ils ne pensent plus à leurs ennuyeuses affaires qui leur donnent des airs si fatigués.

— Oui, ma chérie, répondit sa mère, quand vous serez en vacances, nous pourrons tous aller faire un voyage en Bretagne, ou à l'île de Wight ou quelque excursion du même genre; n'est-ce pas, Olivier? ajouta Mme de Glanville gaiement.

— Mon père, pourquoi n'irions-nous pas cette année faire par nous-mêmes nos achats de bois en

Norvège ? s'écria tout à coup Pierre, comme frappé d'une idée subite; ce serait bien la meilleure façon de répondre à nos concurrents qui prétendent que nous ne nous occupons pas de nos affaires.

— J'allais en parler à ta mère, Pierre, répondit M. de Glanville; les marchés de bois se font au commencement de juillet, nous pourrions partir tous deux dans quinze jours ou trois semaines, et être ainsi en Norvège au bon moment.

— Oh ! pas du tout, papa, cela ne remplit pas notre but, s'écria Jeanne en entendant les projets de son père. Nous voulons tous que Pierre et toi vous vous reposiez cet été avec nous, et tu parles de nous quitter pour faire un voyage d'affaires !

— Non, non, vous n'irez pas ! dit la petite Germaine en brandissant sa fourchette, ou bien nous irons tous avec vous !

— Voilà Germaine qui trouve la solution demandée, s'écria Mlle Loriot.

— Oui, c'est vrai, dit sa mère, mais, mademoiselle, nous ne sommes pas encore en vacances et cela dérangerait les leçons.

— On retrouvera plus tard le temps perdu; que voulez-vous ! s'écria la bonne Mlle Loriot, Pierre est sorti depuis longtemps des bancs de la salle d'étude, Jeanne fera un peu plus de littérature au retour, quant à Germaine et à Ferdinand, il n'y a pas encore péril en la demeure, et, à dix ans, ils peuvent rester deux mois sans travail régulier sans grand préjudice pour leur bonne éducation future. Si donc il n'y avait que cela qui vous arrêtait, l'obstacle est levé, chère madame. »

Les yeux de Jeanne et des jumeaux brillaient d'un éclat extraordinaire.

Qu'allait dire M. de Glanville en dernier ressort?

Il se leva et, prenant un verre de vin de Bordeaux :

« Je bois, dit-il, aux voyageurs en Norvège; que ceux qui veulent me suivre fassent de même! »

Tous les verres se levèrent simultanément et un triple *hip*, *hip*, *hurrah!* répondit à la proposition du père de famille.

« M. Harwanger sera bien attrapé de voir arriver papa et tous les siens, dit Germaine de sa petite voix futée quand le tumulte fut un peu calmé. Il sera obligé d'envoyer du bon bois à papa quand il nous aura tous vus paraître!

— Ah! tu crois, petite présomptueuse, que ta présence ajoutera quelque chose à ma visite? reprit M. de Glanville en souriant.

— Mais oui, papa, Germaine a raison, dit alors Ferdinand, quand ce monsieur norvégien verra que nous avons tous quitté la France pour venir le gronder, il aura très peur et ne t'enverra plus jamais de bois pourris.

— M. Harwanger n'a qu'à se bien tenir, s'écria alors Pierre en riant, mais je crois, mon père, que tu prends là une bonne résolution. Ce sera très utile pour ton commerce, tu feras cette année tes achats de bois, tu jugeras par toi-même quelles sont les régions de la Suède et de la Norvège où se trouvent les plus beaux arbres, et de plus, cela nous fera faire à tous un voyage magnifique et très instructif en même temps.

— C'est décidé ; quand partons-nous, papa? s'écria Jeanne dont les yeux brillaient de joie ; j'ai toujours rêvé de faire un voyage dans ces pays si peu connus !

— Il faut que je sois au centre de la Norvège à la fin de juin, si je veux faire un voyage utile, répondit M. de Glanville, ainsi ne perdons pas notre temps, et si vous voulez joindre l'excursion de touriste au voyage d'affaires, je fixe le départ de Paris, gare du Nord, au 1er juin !

— Il faut donc nous dépêcher, chère madame, s'écria Mlle Loriot, nous n'aurons que le temps d'avoir les vêtements nécessaires pour notre jeunesse », ajouta-t-elle en se tournant vers Mme de Glanville.

On sortait gaiement de table, tout le monde était radieux ! M. de Glanville, grand commerçant de bois du Nord établi à Honfleur, était par ses occupations mêmes très sédentaire. Sa femme et ses quatre enfants ne bougeaient pas plus que lui ; on allait quelquefois à Paris, quelquefois dans l'Eure près d'Évreux, chez le père de Mme de Glanville, et c'était tout.

« Vous savez, mes enfants, que je ne veux presque pas de bagages, disait M. de Glanville en buvant son café dans le jardin qui dominait la mer près de la côte de Grâce. Mais qui nous vient donc là? Ah! c'est toi, mon bon Hurel, tu arrives comme Mars en carême, mais comment vas-tu? » et il se levait pour aller à la rencontre d'un petit homme trapu et brun de visage ; c'était bien évidemment un officier de marine en retraite. M. Hurel, après de

nombreuses campagnes, était venu échouer à Honfleur pour être auprès de la famille de Glanville, qu'il regardait comme sienne. Il adorait les enfants, qui le lui rendaient bien.

« Monsieur Hurel, monsieur Hurel, et les deux jumeaux se suspendaient à sa main, nous allons faire comme vous, nous allons partir pour un grand voyage.

— Quoi? qu'est-ce que j'entends? un voyage?... où?... à Paris sans doute?

— Non, mon bon ami, reprit M. de Glanville, tu vas rire, mais j'emmène femme, enfants et bagages au centre de la Norvège?

— Et que diable vas-tu y faire dans cette Norvège? tu ne te trouves donc plus bien dans notre cher *Hontefleur*, comme disent certains Normands?

— Je me trouve très bien à Honfleur, reprit avec calme M. de Glanville, mais pour que je m'y trouve encore mieux, il faut que je puisse y livrer des bois de bonne qualité, et ce n'est pas le cas actuellement; je vais donc faire cet été mes achats de bois par moi-même, qu'en dis-tu? et j'emmène ma petite famille pour lui faire plaisir.

— Je dis... que tu ferais bien mieux d'y aller seul avec Pierre, et de me laisser à moi le vieil Hurel, ta femme, ma filleule Jeanne et mes deux petits chérubins; je les soignerais, je les promènerais, je les comblerais de joujoux et de bonbons; c'est entendu, je les garde, je les installe à la Commanderie chez moi, et toi, va à tes affaires. N'est-ce pas, mes enfants?

— Ah! non, monsieur Hurel, nous voulons aller en Norvège! fut la réponse aux propositions du bon marin.

— Je n'ai pas aujourd'hui autant de chance qu'à l'ordinaire! s'écria-t-il un peu tristement; et Mlle Loriot, je la garde, elle?

— Pas plus elle qu'aucun d'eux, mon bon ami, ils m'ont ensorcelé et j'ai cédé; je les emmène tous, Lucie, Mlle Loriot, Pierre, Jeanne, Germaine et Ferdinand; nous serons donc sept, c'est effrayant, je m'en repens presque!

— Non, non, papa, tu ne t'en repens pas, tu as l'air radieux au contraire! s'écria Jeanne en riant.

— A propos, mon ami, pendant que nous te tenons, tu vas raconter à ces dames le genre de vêtements qu'il faut emporter dans ces pays que tu connais si bien et qui nous sont absolument étrangers.

— Ah! oui, et de bon cœur. Sachez donc, mesdames, répondit le bon officier de marine, que j'ai louvoyé peut-être vingt fois par là-bas dans la mer du Nord, je sais donc bien ce qui convient à ce climat-là; il fait ou très chaud ou très froid, mais comme vous ne pouvez prendre que fort peu de bagages, si, comme je le pense, vous voulez voyager dans l'intérieur des terres, il faut à chacun un habillement complet en laine légère, aux dames comme aux hommes, un vêtement de rechange, un peu de linge, et de fortes chaussures, puis un manteau de caoutchouc, des couvertures, des châles, et avec cela vous pouvez affronter tous les climats de la Norvège et de la Suède!

— Merci, c'est bien ce que je pensais, dit tranquillement Mme de Glanville, nous allons nous occuper, Mlle Loriot et moi, à nous procurer tout cela. Nous nous y mettrons dès demain!

— Puis, pas de gros bagages, reprit encore M. Hurel, rien que de petites valises et des sacs à mains. Mais, mon cher de Glainville, ajouta-t-il en riant, puisque vous allez en Norvège, télégraphie à notre cher ami anglais commun Bradford; il est près de Mandal, avec ses enfants, à pêcher le saumon; débarquez donc chez lui, il vous recevra comme des princes et vous aurez par lui tous les renseignements possibles pour continuer votre route.

— Quelle bonne idée, quelle admirable idée! s'écrièrent simultanément les jumeaux. Oui, mon bon Hurel, nous allons pêcher le saumon et nous t'en enverrons un immense par la poste, ajouta Germaine en embrassant son vieil ami. Toi qui es si gourmand, cela te consolera de ne plus nous avoir!

— En voilà un joli compliment, dit le brave marin en faisant semblant de s'essuyer les yeux, je n'aurais jamais cru venir à Bellerive pour qu'on me reprochât mon café et mon petit verre de chartreuse, et il se défendait des petits bras de Germaine qui voulait l'embrasser.

— Mais tu sais bien que c'est pour rire, monsieur Hurel, dit Ferdinand, Germaine n'a pas voulu te faire de la peine, vois comme elle t'embrasse.

— Voilà une brouille bien grave! s'écria Pierre en riant, embrassez-le bien tous les deux, mes petits, et il vous pardonnera peut-être.

— Ah! nous ne voulons pas qu'il soit fâché, répétaient encore les deux enfants grimpant sur les genoux de M. Hurel, tu ne l'es plus, n'est-ce pas? Dis?

— Non, non, mes amours, allez! il faudrait beaucoup de choses pour vous brouiller avec moi. Qui veut venir demain faire des emplettes dans Honfleur? j'emmènerai Jeanne et les jumeaux.

— Au lit, au lit, s'écriait en ce moment Mlle Loriot, il ne faut pas que le voyage en Norvège nous rende malades avant de partir, il serait vite fini dans ce cas-là.

— Allez vite rêver aux saumons, aux rennes et aux ours, mes enfants, et soyez prêts demain à neuf heures, je viendrai vous prendre avec mon petit dog cart », s'écria M. Hurel en embrassant les jumeaux.

En effet, le lendemain, Ferdinand et Germaine, conduits par Jeanne, entraient à midi dans la salle à manger en riant comme des petits fous.

« Nous voici, papa, équipés pour aller au pôle Nord si tu veux, s'écria Jeanne qui ouvrait la marche.

— Nous sommes de vrais petits voyageurs, nous pourrons affronter ainsi tous les changements de température, M. Hurel l'a dit. » Et Germaine et Ferdinand montraient à leur mère tout leur équipement. Rien n'y manquait, depuis le manteau de caoutchouc à capuchon jusqu'aux petites bottes fourrées.

« Oh! mon ami, vous les avez trop gâtés, c'est insensé! » et Mme de Glanville tendait les mains à

l'ami des enfants, qui était aussi le sien depuis bien longtemps.

« Mais, maman, tu ne vois rien encore! s'écria Jeanne, il y a la même chose pour toi, et, pour chacun de nous, une valise, un petit sac et une enveloppe pour nos châles et manteaux, avec nos noms gravés sur chacun des objets, pour éviter la confusion.

— Oui, tout cela vous arrivera demain soir, ma chère Lucie, je crois que ce sera solide et pratique, je m'y connais un peu, voyez-vous », et le bon M. Hurel se frottait les mains de satisfaction.

M. de Glanville et son fils aîné s'étaient équipés aussi, chacun de leur côté et à leur idée, cependant M. Hurel n'avait pas oublié Pierre, qui avait été de tout temps un de ses favoris; pauvre garçon, il avait toujours été très délicat et il commençait seulement depuis quelques années à prendre le dessus. Un excellent appareil de photographie portatif, joint aux autres objets, lui était destiné.

« Tu me rapporteras de jolies vues, n'est-ce pas, Pierre? mais n'emporte pas de produits; au retour, tu me donneras toutes tes plaques et je me charge de les faire tirer.

— Merci, mon bon monsieur Hurel, vous êtes vraiment trop bon, jamais vous n'oubliez de faire plaisir aux autres.

— Oui, quand les autres s'appellent de Glanville, je ne dis pas », répondit le bon marin.

« Adieu, mes amis! » disait-il en établissant quelques jours après toute la famille de Glanville dans

un wagon à la gare de Honfleur. « Bon voyage, et donnez-moi des nouvelles.

— Vous l'aurez bien mérité. Adieu, mon cher ami ! » s'écria Mme de Glanville en agitant son mouchoir à la portière.

Ils étaient en route pour leur grand voyage !

CHAPITRE II

DE PARIS A HAMBOURG

Nos voyageurs ne firent que toucher barre à Paris, ils n'y passèrent que quelques heures pour se munir de cartes de Norvège, d'indicateurs, etc. Impossible de trouver de bons guides en français, il fallut se rabattre sur un *Bædeker* en anglais. Heureusement toute la famille savait très bien cette langue, qui devait leur être d'une grande utilité pendant leur long voyage.

« Nous voilà partis pour tout de bon, s'écriait Ferdinand en descendant de l'omnibus qui menait toute la famille à la gare du Nord. Comment allons-nous nous installer, papa, en *sleeping car* ou en coupé-lit?

— Tu ne te gênes pas, mon ami, répondait Pierre; papa serait bientôt ruiné si nous faisions le voyage avec ce luxe-là!

— Mais je viens de regarder le guide avec Germaine, reprit le petit garçon avec calme, et on dit que c'est ainsi qu'on est le moins fatigué et que c'est la meilleure façon de voyager.

— C'est peut-être vrai, mais il faut prendre notre parti de voyager plus simplement ; je t'assure que nous nous organiserons très bien dans le wagon que votre père nous a procuré ; nous sommes sept, nous y avons donc un droit incontestable !

— Pardon, êtes-vous M. de Glanville? Je pense que oui? » demanda poliment alors un employé de la gare du Nord, en souriant à la vue des enfants, et de leurs nombreux paquets : « j'ai deux compartiments de *sleeping car* réservés pour vous! il y a quatre places dans chacun.

— C'est Hurel, c'est notre ami Hurel qui a fait cela, je le savais bien, il me l'avait presque dit! s'écria Germaine.

— Notre bon ami, il a continué ses folies, profitons-en donc ; allons, enfants, en wagon. »

L'installation ne fut pas longue. M. et Mme de Glanville et Pierre prirent un des compartiments, Mlle Loriot, Jeanne et les jumeaux s'installèrent dans l'autre. Jamais les enfants n'avaient vu de *sleeping car*, aussi on peut s'imaginer combien le coucher fut agité dans le compartiment de Mlle Loriot ; les rires, les cris de joie se succédaient ; on devenait même si bruyant que de braves voyageurs et une dame qui venaient de s'installer à côté d'eux, tapaient à la cloison pour engager au silence. On avait quitté Paris le 31 mai à huit heures du soir, on roulait depuis une heure et demie, et Mlle Loriot ne pouvait pas venir à bout de ses petits élèves ; ils n'étaient pas méchants, mais tellement énervés par la fatigue et excités par la joie de voyager que leur pauvre institutrice ne savait plus que faire.

« Cela ne peut pas durer ainsi, Ferdinand et Germaine, je vais être obligée de demander à M. de Glanville de prendre Ferdinand dans le lit vide qui reste dans son compartiment, et vous serez séparés pour tout le voyage ! dit-elle en se levant.

— Oh non ! mademoiselle, on ne sépare pas les jumeaux, ce serait trop cruel, et Ferdinand chantait à tue-tête :

Frère Jacques !
Frère Jacques !
Dormez-vous ?

en faisant des gambades de toute sorte.

Mlle Loriot se levait pour appeler M. de Glanville à son aide, quand parut un grand monsieur en robe de chambre. Sans frapper, il se précipita dans le compartiment :

« Ah çà, mademoiselle, voyagez-vous avec une ménagerie ou avec des polissons ? il faut que ce tapage finisse à l'instant ! Mme Lefevre a la migraine, je ne puis tolérer cela plus longtemps. Entends-tu, mon ami, ajouta-t-il en prenant le bras de Ferdinand et en le secouant violemment, si d'ici à un quart d'heure tout le monde ne dort pas, je vous fais descendre du train tous deux à la prochaine gare ! C'est vraiment ridicule ! » et il sortit de la petite chambre comme il y était entré.

Les enfants étaient changés en statues, personne ne bougeait plus, ils tremblaient de peur et se laissèrent coucher sans mot dire ; un moment après, ils ronflaient tous deux dans leurs petits lits étroits.

Mlle Loriot et Jeanne se regardèrent en riant et

s'endormirent aussi à leur tour. Vers cinq heures du matin, un soleil splendide vint éclairer les figures endormies de nos petits voyageurs, qui n'avaient pas bougé depuis le sermon de M. Lefevre. Jeanne et Mlle Loriot ne dirent mot de peur de les réveiller et se mirent à regarder en silence les environs de Liège, très peu pittoresques. Pendant deux heures, on traversa les bassins houillers de la Belgique.

A sept heures, enfin, M. de Glanville entra dans le compartiment de ses enfants.

« C'est bien, vous voilà tous prêts, nous approchons de Cologne où nous nous arrêtons quelques heures, prenez chacun vos sacs.

— Oh! mon père, regarde comme c'est intéressant, disait en ce moment Pierre, voici la couronne de forts détachés qui défend Cologne!

— Oui, ils remplacent avantageusement les remparts de l'ancien système qu'on démolit maintenant, chacun vient même y prendre des pierres pour bâtir sa maison ou le mur de son jardin », répondit M. de Glanville.

« Cologne! Köln! » criaient les chefs de train à haute voix.

Nos voyageurs quittèrent avec plaisir leurs petits compartiments dans lesquels ils avaient tous bien dormi, mais qui étaient vraiment peu aérés, et respirèrent avec bonheur la bonne brise du matin en traversant la ville en fiacre.

Une rapide toilette à l'hôtel du Nord; une bonne tasse de chocolat, des œufs frits sur du jambon, et nos amis partirent gaiement dans deux voitures découvertes pour visiter Cologne.

Le soleil s'était caché, un vent froid soufflait et les nuages sombres donnaient un aspect très triste à ces grandes maisons grises et à ces rues peu animées. Partout des statues de Bismarck, de Moltke et de tous les généraux prussiens de la dernière guerre! M. et Mme de Glanville et leurs enfants souffraient beaucoup en voyant tout cela, en entendant cette langue de nos vainqueurs qu'ils ne comprenaient pas bien, en circulant dans cette grande ville allemande!

« Ah! que le Rhin est beau et large! » s'écria enfin Jeanne rompant le silence causé par l'impression pénible qu'ils ressentaient tous à des degrés divers. « Regarde, Pierre, nous allons le traverser sur un pont de bateaux; quel fleuve majestueux et comme c'est curieux!

— Mais nous ne pouvons pas passer, papa, vois là-bas notre pont est cassé! » s'écriait avec effroi le petit Ferdinand qui examinait tout avec intérêt. « Voilà des grands bateaux qui passent au travers de notre pont. Ah! que c'est drôle, le voilà raccommodé de nouveau.

— Oui, mes enfants, répondit M. de Glanville, nous traversons en effet un grand pont de bateaux : ce sont des barques plates mises les unes au bout des autres, avec des planches posées dessus; quand un navire veut passer, il siffle, les bateliers du pont font une ouverture pour lui laisser passage et font ranger le nombre de bateaux nécessaire. C'est très simple et pratique.

— J'aime mieux les ponts plus solides », dit Jeanne, qui était contente de se sentir de nouveau sur la terre ferme.

Après un tour dans la ville, ils traversèrent le Rhin sur un magnifique pont de fer commun au chemin de fer, aux voitures et aux piétons: c'était un très beau travail qui fut fort admiré par M. de Glanville et par Pierre.

Une visite intéressante à la cathédrale de Cologne, si justement renommée, acheva la matinée.

Un substantiel déjeuner fut fort apprécié par toute la famille, et à midi on remontait en chemin de fer pour se diriger vers Hambourg.

Le paysage était très monotone et peu accidenté. Le célèbre bassin de la Ruhr, exploité par un nombre incalculable d'usines, de fonderies et de forges, de mines de charbon et de minerais de fer couvrait le pays de ses bâtiments noircis et peu variés.

Il tombait une petite pluie fine et froide qui obscurcissait la vue, aussi Mlle Loriot eut-elle assez à faire à occuper ses petits élèves; elle avait heureusement eu la prévoyance de prendre dans son sac un damier, des dominos, et des images à découper. Toutes ces occupations, agrémentées de récits instructifs de M. de Glanville sur le paysage, firent que le temps ne parut pas trop long aux parents et aux enfants.

Hambourg fut enfin signalé au loin, à neuf heures du soir, les petites lumières de la ville se voyaient dans la nuit, mais de port, point! Aussi l'étonnement des voyageurs était à son comble.

« Mon père, tu te trompes, cela ne peut pas être Hambourg, il n'y a pas de port! s'écriait Pierre avec ironie.

— Il n'y a pas d'eau, et pas un seul navire ! reprenait Jeanne à son tour.

— Écoutez, mes enfants, ce que crie le chef de train, je ne suis pas sourd, c'est bien Hambourg ; allons, descendons vite, nous découvrirons une fois le port, je ne pense pas qu'il ait disparu. »

Pour se rendre à l'hôtel de l'Europe, qui avait été indiqué par M. Hurel, impossible de trouver de voiture ; nos pauvres voyageurs erraient dans la nuit et sous la pluie, comme des fantômes ; pas de commissionnaires, pas d'omnibus ; enfin Pierre découvrit une espèce de char à bancs qui accepta, moyennant finances, de conduire la famille et ses petits bagages à l'hôtel, qui est situé à plus d'une demi-heure de la gare. Il fallut traverser presque toute la vieille ville pour s'y rendre, l'aspect en était très pittoresque : de hautes maisons, noircies par la fumée, paraissaient très anciennes, elles avaient toutes le toit en escalier du style hollandais. Enfin on arriva devant l'hôtel, en face d'un beau lac sillonné de bateaux à vapeur dont les lanternes de couleur éclairaient gaiement l'eau transparente.

« Ah ! nous voilà enfin dans le pays des vivants ! s'écriait Mlle Loriot, la gare et la vieille ville paraissaient mortes et ici le mouvement et la vie reprennent partout.

— Toujours pas de port, pas de navires, disait M. de Glanville en descendant de voiture. Où donc vont s'amarrer les nombreux bateaux de commerce du monde entier qui viennent à Hambourg ? »

Un monsieur très poli et parlant un peu le français s'avançait en ce moment et remettait à M. de

Glanville une lettre de M. Bradford qui avait bien recommandé ses amis au maître d'hôtel; cela effrayait même un peu Mme de Glanville, car on les fit entrer dans un magnifique appartement au premier étage où un charmant petit souper était préparé pour eux.

« Je crains bien, mon cher ami, que nous n'ayons à payer très cher la recommandation de M. Bradford, on nous traite ici comme des princes! s'écria-t-elle.

— Quel bonheur! quelle joie! répondaient Germaine et Ferdinand en courant dans tout l'appartement, c'est très agréable d'être si bien!

— Quelles chambres immenses! on pourrait presque y donner un bal, s'écriait Mlle Loriot en examinant les lieux. Voici cinq chambres en enfilade qui sont toutes plus belles les unes que les autres, mais il me semble que, vu la taille des pièces, nous pourrions nous contenter de trois chambres : une pour M. et Mme de Glanville, une pour Pierre et Ferdinand et une pour Jeanne, Germaine et moi, nous pouvons bien nous arranger ainsi, ne trouvez-vous pas, madame?

— Parfaitement, merci, chère mademoiselle, faites manger un morceau aux enfants et vite au lit, car il y a vingt-huit heures que nous avons quitté Paris et pour ma part je n'en puis plus, dit Mme de Glanville en se laissant tomber sur un fauteuil.

— Oh moi! j'en peux si bien, dit Ferdinand en faisant la culbute, que je repartirais de suite si on voulait.

— Cela n'empêche pas que tes yeux se ferment »,

lui dit son père un moment après, comme l'enfant laissait tomber sa tête sur la table en mangeant son poulet.

Le lendemain matin, à huit heures et demie, tout le monde se réunissait chez Mme de Glanville. D'après le conseil du maître de l'hôtel, toujours aussi obséquieux que la veille, on décida que la matinée serait employée à visiter le fameux port, invisible jusque-là pour nos amis.

De nombreux tramways circulent de tous côtés à Hambourg et conduisent rapidement à la ville commerciale. Tous les négociants se rendaient à leurs affaires et cette ville, si morte la veille au soir, ressemblait le matin à une vaste fourmilière.

« Peut-on voir quelque chose de plus grandiose et de plus frappant que ce port magnifique! s'écriait un quart d'heure après M. de Glanville; que de mâts, que de machines à vapeur! regardez, mes enfants, c'est l'Elbe qui forme le port, car nous sommes à plusieurs kilomètres de la mer proprement dite. Voyez tous ces voiliers rangés sur des lignes parallèles, comme cela indique une ville riche et commerciale; en face et de l'autre côté du fleuve, voici Altona. Maintenant reprenons un tramway et allons visiter les bassins où sont, me dit-on, la masse des vapeurs.

— Oh! papa, comme c'est intéressant, s'écriait Jeanne avec bonheur, comme ce voyage nous apprendra des choses que nous n'aurions jamais sues sans cela!

— Je l'espère bien! » répondit son père en jetant un dernier coup d'œil à ce beau fleuve.

Les bassins étaient immenses et remplis de vapeurs de toute espèce, une nuée d'ouvriers travaillaient le long des quais; tout se faisait sans bruit, sans cris, à coups de sifflets; les grues à vapeur chargeaient et déchargeaient rapidement les navires, on se sentait au centre du commerce du monde entier.

Pierre étudiait tout cela avec bonheur et entamait des conversations intéressantes avec les marins anglais qu'il pouvait rencontrer!

Comme il regrettait alors de ne pas savoir l'allemand couramment!

Germaine et Ferdinand commençaient à traîner la patte, ils n'en pouvaient plus les pauvres petits, et cependant ils ne voulaient rien manquer. Ferdinand surtout allait, venait, furetait partout, quand tout d'un coup Mlle Loriot poussa un cri aigu. M. de Glanville se retourna et alors il comprit l'effroi de la bonne institutrice : Ferdinand, s'étant approché trop près d'une grue, avait été saisi par elle, et le malheureux enfant était emporté en l'air par l'énorme machine, qui allait probablement le lancer dans un navire et le tuer en le laissant tomber comme les sacs de charbon!

« Du calme! cria alors en allemand un brave officier anglais de marine marchande, holà! ralentissez la grue. Eh, là-bas! du charbonnier, quelqu'un sur le pont pour recevoir doucement l'enfant! »

Ferdinand ne criait pas. Sa mère, tombée à genoux, suppliait Dieu de lui garder son enfant. « On le sauvera, madame, dit encore en mauvais français le brave officier, si son manteau ne cède pas! Voyez,

la grue baisse et tourne sur le bateau. Ah! on l'a saisi! »

Tout cela n'avait duré que quelques minutes, mais ces minutes parurent un siècle pour les pauvres parents!

M. de Glanville s'était précipité sur le pont du navire déchargeant du charbon; il revenait bientôt rapportant Ferdinand sans blessures apparentes, mais évanoui, de peur probablement. Il le déposa sur les genoux de sa mère, qui se mit à le serrer contre elle, ses larmes coulaient sur la figure de son enfant. Mais, pendant ce temps-là, Jeanne n'avait pas perdu la tête et ressortait d'un petit café situé sur le quai, du vinaigre et de l'eau-de-vie à la main!

« Ah! merci, mon enfant! balbutia sa mère.

— Laissez-moi faire! » dit alors le brave marin qui avait sauvé l'enfant par sa présence d'esprit. Et arrachant rapidement les vêtements de Ferdinand, il remplit sa main d'eau-de-vie et se mit à frictionner violemment le cœur du pauvre petit.

L'effet fut presque instantané. Ferdinand tressaillit, ouvrit les yeux, puis s'écria « Oh! j'ai peur,... maman,..... sauve-moi!

— Il revient à lui, faites-lui boire un peu de cognac et d'eau; ce ne sera rien, mon petit bonhomme, avale-moi ça; c'est fort, n'est-ce pas? » et l'officier forçait l'enfant à boire une bonne gorgée de cognac pur.

« Ah! monsieur, comment vous remercier? » et M. de Glanville serrait les mains du brave officier anglais.

— *All right!* reprit l'officier en se relevant. Allons, enfants, à la manœuvre, vite, je suis pressé », cria-t-il avec autorité en allemand à tous les ouvriers groupés autour de Mme de Glanville. « Toi, Simpson, va chercher un fiacre et vite!

— Ah! monsieur, je ne puis pas parler, merci, vous aurez toujours pour vous les prières d'une mère!

— Demandez alors à Dieu de sauver mon enfant malade, il est de l'âge de votre petit. » Et le bon marin passait rapidement la main sur ses yeux. Il ne voulait pas pleurer. On ramena Ferdinand à l'hôtel, Mme de Glanville le coucha, il n'avait rien eu qu'une terreur extrême, il tremblait encore comme une feuille.

« J'ai assez de Hambourg, de ses ports, de ses bassins, et surtout de ses grues, je reste avec Ferdinand; il s'est enfin endormi! » disait Mme de Glanville en sortant du déjeuner, où l'on n'avait guère fait honneur à la cuisine de l'hôtel de l'Europe.

« J'emmène Pierre, Mlle Loriot et Jeanne, répondit son mari en lui serrant la main, reposez-vous, ma chère, vous êtes encore blême, et je vous laisse Germaine; je n'ai pas envie qu'il lui arrive un autre accident. J'en ai assez pour aujourd'hui! A huit heures nous repartirons pour Frederickshavn, si Ferdinand est remis, comme je le crois. »

M. de Glanville et ses compagnons voulurent tout voir à Hambourg et rentrèrent si tard de leur expédition qu'il fallut vite se rendre à la gare d'Altona sans dîner. On emporta donc un poulet froid et des petits pâtés et on fit un repas assez copieux en chemin de fer.

Ferdinand n'était plus qu'un peu pâle, mais il fit honneur au poulet et au petit vin du Rhin que son père lui fit boire; on s'installa enfin pour la nuit dans un compartiment assez confortable.

Mme de Glanville gardait Ferdinand étendu près d'elle. Pauvre femme! elle se réveillait constamment en sursaut en voyant toujours la grue tourner dans le vide et son enfant suspendu au-dessus de l'eau!

CHAPITRE III

ARRIVÉE EN NORVÈGE

Le trajet d'Altona, dans le Schleswig, est très monotone et peu intéressant; nos voyageurs, ne craignant donc point de manquer de beaux paysages, s'étaient bien installés et avaient passé une nuit excellente; ils se réveillèrent frais et dispos à Wandrup.

« Nous voici enfin en Danemark! s'écriait Pierre avec joie, quel bonheur! nous sommes loin de cette Allemagne où il est si pénible pour des Français de voyager, on sent tellement que tout y est dirigé contre nous!

— Oui! lui répondit son père, nous voici débarrassés de la grande galette qui surmonte la tête de tout Allemand employé à un titre quelconque. Elle est remplacée, en Danemark, par une petite casquette étroite et collante ressemblant beaucoup à celle des jeunes écoliers, mais la bordure en or n'y a pas été économisée.

— Ah! voici un naturel de l'endroit qui se prépare

à monter dans notre compartiment, murmura Ferdinand à l'oreille de son père; quel ennui! »

En effet, un brave monsieur d'un âge mûr ouvrait la portière et, saluant poliment, demandait s'il ne gênerait pas ces dames. On lui fit place, il monta et s'assit à côté de M. de Glanville. La conversation s'engagea bientôt.

« Vous êtes des Français, n'est-ce pas? demanda-t-il aux voyageurs. Il est bien rare d'en rencontrer dans le Jutland, et surtout en famille. Pour moi je suis un Suédois, je reviens d'Ems-les-Bains, et je retourne avec joie chez moi, à Gothburg en Suède, où m'attendent avec impatience ma femme et mes enfants!

— Oui, monsieur, nous sommes Français et c'est une bonne fortune pour nous de vous rencontrer, répondit M. de Glanville. Je vais en Norvège et en Suède pour faire des marchés de bois du Nord. Vous voudrez bien nous donner quelques indications utiles sur votre pays et la façon de le visiter.

— Ah! monsieur, de grand cœur, mais que trouverez-vous d'intéressant dans notre pauvre pays sauvage, en venant de votre beau Paris. Je n'y ai été qu'une fois; mais quelle belle ville! ah! comme on voudrait toujours y vivre! »

La traversée du Jutland jusqu'à Frederickshavn est encore plus monotone et plus lente, si possible, que celle du Schleswig. Le train était absolument omnibus et s'arrêtait fréquemment, surtout ce jour-là, à cause d'une grande foire de bestiaux à Aarbourg. Le pays qu'on traverse dans tout le nord du Danemark est laid et uniforme; ce sont généralement

d'immenses plaines remplies de tourbières et de marécages, quelques prairies peuplées de bœufs, de vaches et moutons, mais tout cela parfaitement plat, et sans un arbre.

« Regarde, papa ! s'écria tout d'un coup Germaine pendant un moment de silence général, regarde, ces moutons sont tous attachés deux par deux, oh ! comme c'est drôle ! pauvres bêtes, tantôt de côté, tantôt par la queue. Ferdinand, vois comme ces deux pauvres bêtes se disputent près de la voie. Celui-ci veut aller manger cette touffe d'herbe à droite et celui-là voudrait boire à gauche.

— Oui, mademoiselle, répondit le bon monsieur suédois qui avait déjà fait connaissance avec les enfants, vous voyez, il n'y a point de bergers pour ces grands troupeaux. Un chien est chargé seul de les garder, et on pense que, si les bêtes sont ainsi attachées deux par deux, elles s'en iront moins loin ; c'est une drôle de coutume du Danemark, je vous l'accorde, mais elle existe partout dans ce pays. »

M. Haller continua ainsi à causer d'une façon très instructive ; il parla surtout avec amour du roi de Suède et de Norvège.

« Ah ! voyez-vous, monsieur, dit-il en se penchant vers M. de Glanville, notre roi est adoré de tous, il est le plus savant de son royaume, sait tout ce qui s'y passe, et est avec cela bon, simple de manières, il monte à cheval tous les jours et sans aucune escorte, et s'intéresse aux plus petites gens de son royaume ; aussi nous n'avons pas de révolutions comme chez vous, grâce à Dieu ! Mais nous voici à

Osnabrük, une petite station où vous pourrez prendre quelques rafraîchissements.

— De grand cœur, s'écria Pierre, un repas substantiel sera le très bienvenu, car, vu la monotonie du paysage, rien ne nous distrait des étreintes de la faim.

— Quel repas bizarre ! » disait Mme de Glanville en se trouvant, un moment après, dans la salle commune où tous les voyageurs du train venaient prendre un rapide petit déjeuner.

En effet, une grande table carrée était couverte de mets très variés, une quantité de petites assiettes remplies de radis, de concombres, de beurre, de fromages, de côtelettes froides, de langues fumées, de jambon, d'œufs durs, d'anchois, de gâteaux, de petites tranches très minces de pain noir et blanc, et enfin des confitures de tout genre et de la cannelle.

Pas de couverts ; chacun, muni d'une fourchette, prenait ce qu'il voulait dans les assiettes placées sur la table ; c'était très amusant à voir ; mais, si on ne se dépêchait pas, on risquait fort de ne rien trouver, car tous les bons morceaux partaient dès le début. Comme boisson : de la bière, du vin rouge, du vin blanc, du thé, du café, du lait ou de la crème à volonté.

Chacun mangeait ce qu'il aimait ; quoi qu'on ait pris, peu ou beaucoup, tout le monde payait le même prix : *trois kroners* par personne [1].

Les enfants étaient ravis, Germaine et Ferdinand avaient décidé d'écrire à eux deux un journal de leur voyage et ils s'écriaient en remontant en wagon :

1. Le *kroner* vaut 1 fr. 50.

« Ah! maman, nous avons déjà des choses très remarquables à écrire dans notre joli livre à serrure, les moutons attachés ensemble et ce drôle de déjeuner. Cela étonnera bien nos amis de Honfleur!

— Voilà bien l'enfance, et Mlle Loriot se mit à rire : les grandes lignes ne les frappent pas, la cathédrale de Cologne, le port de Hambourg passent inaperçus et de petits faits de mœurs les enchantent! C'est très bien, ajouta-t-elle en se retournant vers les enfants, prenez ainsi des notes avec un crayon et un papier et, quand vous serez tranquilles à l'hôtel, vous rédigerèz votre journal.

— La mer! la mer! s'écriait bientôt Jeanne, là-bas, au loin, je vois une ligne d'horizon avec quelques navires.

— Oui, mademoiselle, nous voici arrivés à Frederichshavn et là, à mon grand regret, je vais vous dire adieu, car je m'embarque quelques heures après vous pour Gothburg en Suède, mais vous n'avez que le temps de faire transporter vos bagages à bord du *Stavanger*, qui chauffe déjà le long du quai!

— Adieu, monsieur Haller, adieu et merci! » s'écrièrent parents et enfants en réunissant à la hâte tous leurs petits bagages.

L'installation à bord se fit aussi facilement que possible et à une heure après midi, le *Stavanger* quittait le Danemark.

La mer était calme et nos voyageurs étaient gais, le capitaine les invita à venir déjeuner avec lui, car il n'y avait qu'eux comme passagers.

« Comme c'est délicieux! s'écriait Jeanne en se

mettant à table, nous n'aurons certainement pas le mal de mer, le navire ne remue absolument pas; voici la cloche du déjeuner, vite à table. »

Le capitaine, un brave Norvégien d'une quarantaine d'années, reçut très bien les hôtes de son navire, il savait l'anglais couramment et la conversation s'engagea gaiement.

« Aurons-nous une bonne traversée? demanda Mme de Glanville.

— Hein! je n'ose pas vous le promettre, répondit le brave marin, car le baromètre vient de faire un saut très évident en baisse, je crains fort un orage avant peu; mais faites donc honneur à mon saumon, mademoiselle, il doit être frais!

— Oh! excellent, répondit Jeanne en riant, quel beau repas vous nous offrez, cela vaut mieux que les petites tartines et les côtelettes froides d'Osnabrück.

— Faites-nous monter du champagne, capitaine, demandait alors M. de Glanville, je veux boire au premier navire norvégien sur lequel nous prenons passage et à la santé de son capitaine, de son second et de tout l'équipage. »

En effet, le bouchon du champagne sautait gaiement, et, un moment après, le vin mousseux remplissait les verres, on faisait honneur au beau saumon, on portait des santés successives, on ne *voulait* pas penser au mal de mer, et cependant le navire commençait à remuer beaucoup plus, le roulis s'accentuait et Jeanne quittait bientôt la table, et, aidée d'une brave Norvégienne, descendait s'étendre dans la cabine!

« Ah! Jeanne n'a pas le cœur bien attaché, s'écria M. de Glanville, mais que vois-je? vous pâlissez tous, mes enfants, vous feriez mieux d'aller vous étendre sur le pont ou dans la cabine.

— Dans la cabine, je vous prie, dit alors le capitaine, un mauvais grain se prépare et le pont ne sera pas tenable dans une heure d'ici. »

Pauvres gens, tous succombaient à ce terrible ennemi, le mal de mer. M. de Glanville seul resta debout sur le pont à regarder l'orage s'approcher.

C'était un spectacle magnifique : de gros nuages noirs envahissaient l'horizon et, de tous côtés, des lames énormes arrivaient sur le navire, et le secouaient dans tous les sens. Les éclairs sillonnaient le ciel, le tonnerre grondait avec fureur et les pauvres petits jumeaux, presque anéantis, se serraient contre Mlle Loriot et leur mère.

« Oh! maman, nous allons sombrer, gémissait Jeanne à moitié évanouie sur un canapé.

— Quand arriverons-nous donc? » et le malheureux Pierre essayait de se soulever.

Enfin, un peu après minuit, M. de Glanville vint dire à sa pauvre famille pâmée qu'on entrait dans un fjord.

« Nous sommes sauvés, mes enfants, dit-il en souriant à la vue de tous ces visages défaits, le navire ne remue presque plus, l'orage est fini, et dans une heure nous serons à Christiansand.

— Quel bonheur! fut le cri général et tous essayèrent de s'asseoir et de reprendre un peu à la vie.

— Allons, mes enfants, tout le monde sur le pont,

s'écriait une heure plus tard M. de Glanville, nous sommes arrivés.

— Vive la Norvège! cria Jeanne, qui, très énergique, se secouait déjà. Viens, Germaine, pauvre petite, et elle embrassait sa sœur. Tu vas mieux, n'est-ce pas?

— Oui, un peu, répondait la petite voix fatiguée de l'enfant.

— Ah! mon ami, comme c'est aimable à vous d'être venu nous chercher jusqu'ici, s'écriait en ce moment M. de Glanville, en voyant M. Bradford sur le pont.

— Oui, je suis venu à votre rencontre, vous allez vous reposer quelques heures à l'hôtel où tout est prêt pour vous recevoir; et, cet après-midi, je vous emmène tous chez moi, où mes enfants vous attendent avec plaisir. Toutes sortes de pêches, pique-niques, etc., sont préparés à votre intention, et M. Bradford serrait la main à Mme de Glanville. Vous avez été bien malades, n'est-ce pas, pauvres enfants? dit-il en se retournant vers la jeunesse.

— Oh! comme on voit clair, s'écriait Ferdinand, quelle heure est-il donc?

— Une heure et demie du matin, répondit son père, mais plus nous irons vers le nord et plus il fera clair la nuit.

— Encore une chose pour notre journal, Germaine, n'oublie pas surtout », dit Ferdinand avec joie, en se tournant vers sa sœur.

Tout le monde se reposa jusqu'à neuf heures du matin, puis, après un *frockhost* ou déjeuner dans

toutes les règles norvégiennes, nos amis se mirent en route pour Mönen, habitation de M. Bradford.

Un rapide coup d'œil fut jeté, avant de partir, sur la ville de Christiansand.

C'est un petit port norvégien, situé au fond d'un fjord profond, protégé d'un côté par un fortin et de l'autre par des rochers très faciles à défendre en cas de besoin. Plusieurs quais sur pilotis, de grands amas de bois du Nord, sont partout accumulés sur le rivage. Toutes les maisons en bois et peintes en blanc, jaune ou brun rouge, sont propres et de solide apparence, les rues sont larges, mais on y rencontre peu de véhicules d'aucun genre.

Après cette visite rapide de la petite ville, la famille de Glanville monta à deux heures dans différentes petites voitures et un magnifique défilé, digne de l'arche de Noé, quittait la place de l'hôtel.

M. Bradford et Mme de Glanville dans un poney chaise, avec un domestique anglais derrière eux.

M. de Glanville et les deux jumeaux dans une *karriole*, avec Huna le petit domestique norvégien, juché sur des sacs, Mlle Loriot et Jeanne, dans une seconde double *karriole*, avec le cuisinier italien, Fernando, et ses provisions de bouche. Chaque voiture avait pris une partie des sacs et valises attachés derrière, et enfin Pierre, monté sur un charmant petit cheval norvégien, galopait à côté de ce magnifique cortège.

Il faisait un temps radieux, assez chaud, mais tempéré par une bonne brise fraîche, des plus agréables, et on trottait très vite sur l'excellente route qui va de Christiansand à Mönen, près de

Mandal. L'aspect du pays est riant et sévère à la fois. C'est un mélange d'arbres verts magnifiques, d'énormes rochers arides, de lacs et de rivières. Certaines parties du pays ressemblent beaucoup, en plus grandiose, à la forêt de Fontainebleau.

Au bout de trois heures de route, au milieu des rochers et des bois et après avoir longé peut-être douze lacs plus ou moins grands, la voiture de M. Bradford s'arrêta tout à coup.

« Qu'avez-vous donc? s'écria M. de Glanville, toujours le second de la caravane avec Ferdinand et Germaine; y a-t-il quelque chose de cassé au harnais de votre cheval, mon ami?

— Non, non, répondit M. Bradford, mais tout le monde doit mettre ici pied à terre; voyez, nous sommes au bord d'un grand lac. Comment allons-nous le traverser, eh! dis-moi donc, petit Ferdinand?

— Je ne sais pas nager, répondit doucement et avec émotion le petit garçon, ni Germaine non plus!

— Nous passerons quand même; écoutez, voilà Huna qui demande à ces braves femmes de venir nous chercher avec leur grand bac. »

En effet, au bout d'un moment, quatre femmes arrivaient de l'autre côté du lac avec un long et large bac, et, en six voyages, on passait les trois petites voitures légères, les quatre chevaux, les bagages et nos voyageurs. Ceci était tout à fait nouveau et norvégien, aussi les enfants étaient-ils enchantés.

« Regarde, Ferdinand, s'écria Pierre resté à cheval sur le petit poney de M. Bradford, Ellsy sait si bien la manœuvre du bac qu'il est entré seul dans le

bateau et en est ressorti de même en touchant l'autre bord.

— Oh! comme il est intelligent! » et Ferdinand caressait le gentil petit animal et lui donnait un peu du pain de son goûter; car pendant le transbordement qui avait duré environ une heure, on avait fait sur l'herbe un excellent repas de bœuf conservé dans la gelée, de pain et de beurre; le tout arrosé d'un verre de vieux sherry, le vin favori des Anglais. Jeanne avait ramassé aussi de charmantes fleurs qu'elle s'empressait de sécher à mesure dans la petite presse qui faisait partie de l'équipement que lui avait offert M. Hurel. La route continua à serpenter dans les montagnes jusqu'à l'arrivée au bord de la large rivière la Mandal.

Là, toujours point de pont, et nouveau transbordement par un bac.

A mesure que l'on se rapprochait de Mönen l'aimable chef de fil expliquait de sa karriole les choses intéressantes du parcours : telle chute d'eau, où un saumon énorme avait été capturé, tel rocher célèbre, entre autres sites renommés une montagne appelée la montagne de l'Ours!

« Elle est nommée ainsi, dit M. Bradford en arrêtant son cheval et en se tournant vers ses amis, parce qu'il y a cinquante ans environ, un énorme ours blanc ravageait toute la contrée, emportant et dévorant quantité de moutons et de bestiaux et ayant même tué plusieurs enfants et deux jeunes garçons. Tout le pays était terrifié, lorsqu'un jour le pasteur de l'endroit se mit à la tête de ses paroissiens et partit à la chasse de l'ours. Après une longue et pénible



battue, on réussit à bloquer l'animal sur le haut de la montagne; entouré de toutes parts, affolé, furieux d'être ainsi forcé dans ses derniers retranchements, et ne voulant pas se laisser prendre, l'ours sauta du haut de la montagne dans un précipice et se tua net. Depuis ce jour-là, cette montagne s'appelle la montagne de l'Ours!

— Quelle belle histoire! merci, monsieur Bradford, s'écria Germaine, il faut nous raconter encore beaucoup de choses intéressantes comme celle-là pour mettre dans notre journal norvégien. N'est-ce pas, Ferdinand, tu t'en souviendras bien?

— Oh! oui, c'est magnifique, comme j'aurais voulu être de cette belle chasse, reprit Pierre qui s'était approché! Y a-t-il encore des ours de vos côtés, monsieur Bradford?

— Quelquefois en hiver, mais on n'en voit jamais dans cette saison-ci, ils ne descendent des montagnes que poussés par la faim. Mais nous arrivons, mes amis, je vous souhaite la bienvenue à Mönen! »

En effet, au bout de la route on apercevait une assez grande maison blanche toute en bois et entourée de beaux sapins. La jeune Mme Bradford était devant la maison et fit un aimable accueil à nos voyageurs. Après une toilette sommaire dans des chambres très simples, mais confortables, et embaumant le bois de sapin, la famille de Glanville descendit au salon d'où on se rendit dans la salle à manger pour prendre part à un excellent dîner; il y figurait entre autres mets un saumon de dix-sept livres tué la veille sur les rochers de la Mandal par M. Bradford.

Après dîner, on se promena un peu dans les environs. A neuf heures du soir Mme de Glanville déclarait enfin qu'il était l'heure du repos pour ses jumeaux; elle fut repoussée avec perte.

« Mais, maman, il fait clair comme à cinq heures à Honfleur en automne, nous n'avons pas du tout sommeil, répétaient les enfants qui étaient cependant fatigués. Laisse-nous encore un petit moment de grâce. »

Ferdinand et Germaine s'assirent alors sur un joli banc rustique et regardèrent Pierre, Jeanne, M. et Mme Georges Bradford faisant une belle partie de *lawn tennis*, car M. Bradford avait créé une Angleterre en miniature dans ce petit coin de la Norvège; toutes les habitudes et tout le confort étaient réunis! Mlle Loriot dessinait le joli coup d'œil de la Mandal entourée de ses forêts de sapins séculaires, et coulant avec calme devant la maison.

Quand, un quart d'heure plus tard, elle vint chercher les enfants pour les mettre au lit, elle les trouva endormis tous deux dans les bras l'un de l'autre sur le banc de bois.

« Venez donc par ici, je vous prie », s'écria-t-elle.

M. de Glanville prit doucement son petit garçon dans ses bras, tandis qu'elle emportait Germaine, et on coucha les deux enfants sans les réveiller. Ils dormaient si bien et comme des enfants seuls peuvent dormir!

CHAPITRE IV

SÉJOUR A MÖNEN — DE CHRISTIANSAND A SKIEN.

Le lendemain matin, nos voyageurs se reposèrent et la journée se passa tranquillement à se promener aux alentours, à visiter les environs proprement dits de Mönen et les rives de la Mandal. Une charmante petite maison en bois était bâtie tout au bord du fleuve, et là, un lit était dressé pour M. Bradford pour les nuits où il allait se livrer à la pêche. Il avait loué pour trente ans la pêche au saumon, mais la sanction du roi avait été nécessaire pour permettre à un étranger de construire une maison sur le sol norvégien; il avait fallu aussi que M. Bradford jurât sur la croix qu'il ne vendrait ni ne débiterait jamais dans cette maison aucunes liqueurs ou boissons fermentées, car la loi est très sévère à cet égard!

« Imaginez-vous, mes chers amis, disait M. Bradford à ses hôtes en leur montrant ses écuries et remises, son poulailler modèle avec un couveuse, et un tour à nourrir les volailles, que, dans les premiers temps, mon installation faisait l'étonnement des

populations vivant autour de moi, et comme, dans ce pays, on est très familier les uns avec les autres, il m'est arrivé que des Norvégiens, revenant il est vrai de la foire de Mandal, sont entrés chez moi sans autre parole d'introduction que celle-ci :

« Où est l'Anglais?... Je viens voir l'Anglais!... J'ai vu l'Anglais, adieu ! »

— Ah! par exemple, c'est par trop de sans-gêne, s'écria Jeanne en riant, je n'aimerais pas cela du tout !

— Pensez, chère amie, disait à son tour la jeune Mme Bradford à Mme de Glanville, que ce qu'on faisait pour la personne de mon beau-père on le faisait pour mes manteaux et mes chapeaux ; un dimanche, en revenant de l'église, j'ai trouvé cinq jeunes Norvégiennes dans ma chambre, ayant endossé mes vêtements et se mirant dans ma glace !

— Je pense que vous vous êtes fâchée tout rouge, s'écria Pierre en riant.

— Oh! non, cela aurait été très mal pris! répondit gaiement Laura Bradford, j'ai seulement demandé qu'on voulût bien remettre les choses à leur place.

— Quels drôles de gens vous avez comme voisins, cher monsieur, dit Jeanne à son tour. Racontez-nous encore quelque chose des mœurs norvégiennes, mon père a eu la bonté de nous faire faire ce voyage et je voudrais en profiter le plus possible pour m'instruire. Mlle Loriot et moi nous sommes tout oreilles.

— Nous écoutons tous avec le plus grand intérêt, cher ami, dit aussi M. de Glanville.

— Nos voisins, reprit alors M. Bradford, sont tous des paysans plus ou moins riches, mais en général à leur aise. Il n'y a aucune aristocratie dans le pays, à tel point que ce sont des paysans fermiers qui forment la grande majorité du Parlement norvégien. Il paraît que le gouvernement n'en est pas très satisfait et n'obtient pas de cette Chambre des votes budgétaires permettant une bonne organisation de l'armée. Ils votent tous les fonds nécessaires pour l'entretien des routes, qui sont en général fort bonnes, des ports et des canaux, mais le moins possible pour l'approvisionnement des vêtements militaires, ce qui fait que les recrues ont l'air souvent très misérables. « Nous ne voulons pas la guerre; disent-ils tranquillement, nous n'avons donc pas besoin de soldats. »

Tout à côté de la maison était située l'école de la paroisse, et M. de Glanville demanda à la visiter.

Elle était grande et bien tenue; l'instituteur assez distingué était membre du Parlement.

« Voyez-vous, monsieur, disait-il en anglais à M. de Glanville qui le questionnait sur l'état de l'instruction en Norvège, les enfants se donnent de la peine; ils ont le désir d'apprendre, mais nous instituteurs, nous ne sommes pas assez nombreux; ainsi, ici, où j'ai une paroisse très étendue, j'ai deux écoles et je suis seul; aussi, une semaine, j'enseigne les enfants de ce côté-ci de la Mandal, et la semaine suivante ceux de l'autre rive!

— Comme ces enfants-là sont heureux! s'écria Ferdinand, ils ont congé la moitié de leur existence! je m'arrangerais bien d'être Norvégien!

— Petit paresseux, c'est au moment où tu ne fais rien du tout en fait de leçons que tu te plains de ton sort? J'ai envie de te laisser à M. Bradford et il t'enverra à l'école norvégienne.

— Oh! non, papa, s'écria Germaine les larmes aux yeux (elle n'avait pas compris que son père plaisantait), Ferdinand n'est pas paresseux ni ingrat, ne le laisse pas ici, nous travaillerons très bien tous les deux avec Mlle Loriot quand nous reviendrons à Honfleur, je le promets pour nous deux! »

Le séjour de Mönen se passait d'une façon délicieuse : pique-niques, promenades en *karrioles* et courses à pied, rien n'y manquait.

On devait cependant encore, avant le départ, faire une grande pêche aux saumons, dans les rochers de la Mandal; aussi, le 8 juin, les messieurs partirent au milieu de la nuit pour aller s'établir dans le petit chalet au bord de la rivière.

M. Bradford possédait huit barques de pêche, toutes pareilles, peintes en blanc pour les distinguer de celles des paysans qui sont généralement vertes ou rouges; toutes avaient été faites à Mandal moyennant vingt-cinq kroners chacune, soit trente-sept francs cinquante centimes.

MM. de Glanville et Bradford passèrent de nombreuses heures dans un petit canot, voyant sauter à droite et à gauche de beaux saumons, mais n'arrivant pas à en prendre. Ils essayèrent des *flys* ou mouches de tous les calibres et des *cuillères*, sortes de godets métalliques, en forme de cuillères, qui attirent le poisson par son éclat en tournoyant

dans l'eau comme une espèce d'hélice; les pêcheurs assuraient qu'il faisait trop lourd et que les poissons ne mordraient pas; enfin lassés et perdant patience, ces messieurs allaient renoncer à la chose, quand tout à coup M. de Glanville sentit la ligne ployer dans sa main.

M. Bradford s'élança sur lui, faisant lâcher de la corde, toujours de la corde, il fallut poursuivre le saumon pendant plusieurs centaines de mètres, car il se sauvait ainsi en sautant, de rocher en rocher; enfin, épuisé par la lutte et la rapidité de sa fuite, il resta un moment pâmé sur le bord d'une roche. M. Bradford sauta alors sur ledit rocher, et mit fin à la vie du beau poisson en lui enfonçant un poignard près du cœur.

« Enfin voici mon premier saumon, chère amie! » s'écriait M. de Glanville en montrant sa belle pêche à sa femme, « et il pèse plus de dix-huit livres; c'est beau pour un novice.

— Oui, madame, s'écriait le brave Huna et monsieur a très bien fait cela.

— Oui, avec l'aide de mon teinturier! dit gaiement M. de Glanville en montrant son ami. Mais c'est vraiment passionnant cette pêche au saumon et je comprends que ceux qui n'ont rien à faire y passent des journées!

— Et moi, mon père, je n'ai pas perdu mon temps pendant votre pêche, j'ai été me promener le long de la Mandal avec Mlle Loriot et les jumeaux, tandis que maman et Jeanne restaient à causer tranquillement avec Mme Georges Bradford. Nous avons été à un kilomètre d'ici, où il y a un grand amas de

bois flottés, et là, près d'une cascade, nous avons vu l'intéressant spectacle suivant : des hommes sont chargés de remettre en mouvement, dans le courant, les nombreux troncs d'arbres accrochés dans les rochers ou restés dans les gorges resserrées de la rivière. Ces hommes sont tous vêtus d'une longue sorte de blouse en toile gommée et ont la tête couverte d'un chapeau de marin en toile cirée. Ils étaient six ou sept allant et venant d'un bord de la rivière à l'autre bord, leur barque passait et repassait devant nous, tantôt avec quatre hommes, tantôt avec un ou deux, suivant qu'elle reprenait ou laissait sur la rive ceux qui dégageaient les bois. Il pleuvait à torrents en ce moment-là, et ces hommes faisaient un effet très singulier. Ils ressemblaient à des chercheurs d'épaves avec leurs longues perches munies de harpons pour saisir et relancer dans le courant tous les bois flottants.

— Et tu ne sais pas, papa, s'écria gaiement Germaine, nous nous sommes amusés à regarder les noms et les chiffres marquant les bois, et nous en avons vu beaucoup avec cette indication *Harwanger, Honfleur*; je suis sûre que ce sont des bois qui te sont destinés : n'est-ce pas très drôle de les trouver ici en attendant de les revoir dans les chantiers de Honfleur !

— Oui, c'est très amusant, en effet, mon enfant, mais savez-vous qu'avec tout votre entrain pour ce voyage, je ne me suis pas encore occupé de mes affaires, c'est absolument ridicule! dit M. de Glanville.

— Oh! non, papa, à Christiania tu feras tout ce que

tu voudras, et jusqu'ici tu t'es bien reposé, lui répondit Jeanne, qui était venue aussi admirer le saumon. Jamais tu n'as été si bien portant, n'est-il pas vrai, maman? »

Mais les meilleures choses ont une fin et, le 10 juin, la famille de Glanville quittait Mönen et ses excellents hôtes.

« Adieu et bon voyage, mes chers amis! » s'écriait M. Bradford en installant Mme de Glanville dans sa petite voiture. Il fallait retourner à Christiansand et les mêmes équipages furent mis à la disposition de nos amis. Le temps un peu brumeux au départ s'éclaircit bientôt et ce fut par un soleil splendide qu'on arriva au petit port de Christiansand.

« Savez-vous, chère madame, que nous sommes le 10 juin? dit Mlle Loriot à l'oreille de Mme de Glanville. C'est l'anniversaire de Jeanne, elle a dix-huit ans aujourd'hui, il ne faut pas que l'intérêt du voyage nous empêche de le fêter.

— Non certes, dit sa mère, nous allons aviser à cela. »

En effet, quelle fut la surprise de Jeanne quand, à dîner, elle fut accueillie par les vivats des jumeaux, et qu'elle trouva sous sa serviette de vieux bijoux norvégiens, cadeaux de tous les membres de sa famille; une grande broche en argent formée de cuillères en vermeil pendant sur un cœur en argent massif lui était donné par ses parents; c'est le bijou des femmes du pays; puis une cuillère à café en argent d'une forme originale, avec une couronne de feuilles de bouleau gravée autour, qui indiquait que c'était un cadeau de noce, la feuille de bouleau rem-

plaçant l'oranger en Norvège; elle était datée de 1702. Pierre en était le donateur.

Les jumeaux avaient acheté avec leurs économies deux gros boutons de filigrane d'argent que portent les hommes en haut de leur gilet.

« Es-tu contente, Jeanne? » et les enfants dansaient gaiement autour de leur sœur aînée; « nous avons pris cela parce que les deux boutons étaient réunis par une chaînette pour te rappeler tes deux petits jumeaux.

— Je n'avais pas besoin de cela pour vous aimer, mes trésors! » et elle les pressait dans ses bras.

Mlle Loriot lui avait acheté une petite broche en cœur que portent les fiancées.

M. de Glanville avait été voir M. Reinhardt, consul de France en Norvège, qui avait été très aimable et lui avait raconté toutes sortes de choses intéressantes; il y avait changé de l'or français contre des billets norvégiens de cinq et dix kroners, qui sont la monnaie courante du pays et sans lesquels on ne peut pas se tirer d'affaires en voyage.

« Il faut ici des portefeuilles et non des porte-monnaie, dit-il en revenant à sa femme, il n'y a que ces sales petits papiers en fait d'argent. »

Après une nuit reposante et un bon *frockhost*, à sept heures du matin nos amis remontèrent dans les mêmes voitures et se dirigèrent vers le petit port de Lillesand, par une route très accidentée et qui conduisait dans l'intérieur des terres.

« Ah! papa, regarde comme c'est curieux : des mâts au milieu de la forêt, s'écriait Jeanne quelques heures plus tard. Où sommes-nous donc?

— Nous arrivons à Lillesand, mon enfant, un de

ces ports où les navires viennent dans les fjords chercher des bois, qui sont arrivés à leur rencontre du fond des vallées par l'intermédiaire très peu calme des torrents et des rivières.

— Oui, reprit Pierre, j'ai beaucoup causé hier soir avec Huna et il m'a raconté que chaque propriétaire fait lancer son bois abattu dans le courant d'une rivière en ayant bien soin de le marquer à l'avance, et des hommes placés là à cet effet trient les différentes marques à l'embouchure des rivières avant de les expédier en Europe à un négociant de bois. Celui qui ne suivrait pas exactement les marques indiquées, et les voleurs de bois, sont punis des travaux forcés pendant plusieurs années.

— Ah! par exemple, je trouve cela trop sévère pour avoir pris un peu de bois, s'écria Ferdinand, et si je vois le roi de Norvège, je le lui dirai; puisqu'on dit qu'il est si bon, il m'écoutera!

— Pierre, si tu faisais ici quelques photographies en attendant le déjeuner? lui dit sa mère, ce petit port est vraiment digne de rester dans notre souvenir, il a tant de couleur locale.

— Oui, j'y pensais; viens m'aider, Ferdinand. »

Une quantité d'enfants jouaient sur le sable, aussi vinrent-ils tous entourer Pierre quand ils virent l'appareil se dresser devant eux.

« L'Anglais, faites mon portrait, demandaient-ils tous en norvégien.

— Je ne suis pas Anglais, mais Français, répondit en anglais Pierre, mais mettez-vous en groupe sur ces piles de bois et je vous photographierai quand même. »

Il était impossible de voir un plus joli spectacle; tous ces enfants blonds comme les blés, avec leurs grands yeux bleus et leurs petites figures éveillées, se serraient les uns contre les autres, et regardaient Pierre avec étonnement. Il en arrivait toujours, et Pierre ne savait pas trop comment s'y prendre pour les mettre tous dans un seul groupe; enfin, à force de savantes combinaisons et aidé par Jeanne et Mlle Loriot, il réussit à faire tenir tranquille cette multitude de petites têtes et espérait avoir une bonne épreuve.

Mais les enfants voulaient voir tout de suite leur portrait, et venaient tous regarder dans l'appareil où, à leur grande tristesse, ils ne voyaient naturellement rien du tout. Après la séance de photographie et un bon déjeuner, toujours à la mode norvégienne, de petits plats plus nombreux que substantiels, nos amis suivirent la mer jusqu'à Kronstadt, autre petit port qu'ils ne firent que traverser, et, à neuf heures du soir, ils arrivaient bien las à Arendal.

C'est encore une petite ville maritime d'expédition de bois, mais merveilleusement située sur des collines très accidentées. Elle est construite sur des mamelons détachés. On jouit, en y arrivant, de charmantes échappées sur le port, la petite ville et les maisons élégantes semées un peu partout dans les environs.

C'est un petit Trouville norvégien!

« Ah! que c'est pittoresque! s'écriait Mme de Glanville en descendant de voiture, et quel beau voyage nous faisons! jamais je n'avais rêvé voir des choses

si différentes : forêts, lacs, rivières, ports, tout est nouveau et intéressant à visiter.

— Oui, mais les routes sont par trop mal tracées, répondait son mari. Combien avons-nous grimpé et descendu de côtes depuis ce matin? nous avons parcouru six milles [1] norvégiens, soit soixante-six kilomètres en neuf heures, en laissant en dehors les arrêts, ce qui fait entre sept ou huit kilomètres à l'heure. Cela paraît fort lent, mais il faut excuser nos bonnes petites bêtes norvégiennes si pleines d'ardeur en général, vu l'affreux état de la route entre Lillesand et Kronstadt surtout.

— Ah! mon père, je ne sais pas quels ingénieurs ont fait cette route, elle est soi-disant postale, et on n'a cherché à atténuer en aucune façon les mouvements du terrain, répondit Pierre avec indignation; nous avons rencontré constamment au milieu du chemin des rochers glissants et durs succédant à des mares de fange et de boue.

— C'est honteux pour un pays soi-disant réputé pour ses bonnes routes! Mais voici Huna qui paraît ému. Qu'avez-vous donc, mon garçon?

— Ah! monsieur, vous ne pouvez pas suivre votre projet de coucher à Arendal, car le bateau à vapeur pour Skien, que nous croyions partir seulement demain à deux heures de l'après-midi, se met en marche à deux heures du matin cette nuit.

— Que voulez-vous, mon ami! je le regrette pour ces dames, mais en voyage on a souvent de ces imprévus-là! Nous allons donc nous séparer, mon

1. Le mille norvégien est à peu près onze kilomètres français.

bon Huna, je vous remercie de tous les services que vous nous avez rendus ; qu'allons-nous devenir maintenant sans notre fidèle interprète? Remerciez bien encore pour nous M. Bradford du prêt de ses voitures, chevaux et de votre personne. Voici pour votre peine ! » Et M. de Glanville remettait vingt francs au petit Norvégien absolument ravi de cette bonne aubaine.

Le *Kong Sweer* se préparait, en effet, à quitter Arendal dans la nuit et, profitant de la magnifique clarté permanente, nos voyageurs s'installèrent très agréablement à onze heures du soir sur le pont du grand bateau à vapeur.

A deux heures du matin, le *Kong Sweer* s'ébranlait et, longeant la côte à travers les fjords, et au milieu de quantité de petites îles, arrivait à Langesund à sept heures du matin.

Il fallut quitter le grand bateau à vapeur qui continuait son chemin, pour être transbordé sur un plus petit destiné à faire remonter le fjord jusqu'à Skien, mais le petit canot n'avait pas été placé assez près de la quille du *Kong Sweer*, et ce fut avec de grandes difficultés que les dames arrivèrent à quitter l'échelle du grand bateau, pour sauter dans le canot. M. de Glanville se fâcha tout à fait et accabla d'invectives bien senties les marins norvégiens qui avaient très mal manœuvré, mais cela ne produisit pas grand effet, malgré sa fureur exprimée en anglais !

« Enfin nous voici sains et saufs sur un autre bateau, s'écriait Jeanne en riant; comme papa était en colère, quand nous ne pouvions pas arriver à faire le saut périlleux !

— Et il y avait de quoi, répondit Pierre, car il était difficile pour tout le monde, et vos jupons ne facilitaient pas le transbordement! Mais avec qui mon père cause-t-il ainsi? Ah! c'est avec un officier de la marine norvégienne. »

En ce moment M. de Glanville appelait son fils pour le présenter à un jeune officier de marine ayant très bonne façon et dont l'uniforme rappelait beaucoup celui de la marine française.

« Vois-tu, Pierre, à notre droite, voici un échantillon de l'escadre norvégienne en la personne d'un beau monitor à tour unique et à pont submersible rasant l'eau. Un peu plus loin, quelques chaloupes canonnières vont faire des exercices de tir sur ces îles arides, à ce que me dit monsieur.

— Oui, je me promène aujourd'hui, reprit le jeune officier, pour me rendre compte des endroits sur lesquels on pourra tirer sans danger. »

Le trajet de Langesund à Skien fut signalé par les pentes abruptes des rives montagneuses et le grand nombre des magasins de bois accumulés dans les petits ports.

Enfin, à neuf heures du matin, et par une chaleur excessive, M. de Glanville fit débarquer à Skien toute sa famille un peu fatiguée de ce long trajet.

CHAPITRE V

EN KARRIOLE DANS LE TÉLÉMARKEN

« Nous voici, pour la première fois depuis que nous sommes en Norvège, livrés à nos propres ressources, s'écriait Jeanne en descendant du bateau à vapeur; comment vas-tu te faire comprendre à l'avenir, dis-moi, papa?

— Je n'en sais rien, absolument rien, répondit son père en riant, je regrette bien de n'avoir pas accepté l'offre obligeante de Bradford qui voulait nous laisser Huna comme interprète pendant tout notre voyage norvégien. Mais nous arriverons bien à nous tirer d'affaire.

— Voici l'hôtel à quelques centaines de pas à notre droite et une nuée de petits gamins qui s'offrent pour porter nos paquets », dit Pierre à son tour.

Puis, faisant des signes aux enfants, il leur remit les sacs et valises en leur montrant l'hôtel.

En cherchant ses mots dans le dictionnaire et en faisant force gestes, M. de Glanville finit par obtenir trois chambres grandes, mais très chaudes.

« Ah ! il ne faut pas être difficile, mes enfants, dit-il aux siens qui paraissaient désappointés par l'aspect peu confortable de ces grandes pièces nues ; il fait une chaleur tropicale, nous sommes tous éreintés, nous n'avons pas dormi cette nuit, couchons-nous un moment, nous n'avons rien de mieux à faire. Le repas de la table d'hôte n'a lieu qu'à une heure et demie. »

Après un repos de plus de deux heures et une toilette complète, nos voyageurs grands et petits étaient frais et reposés et décidés à tout prendre du bon côté ; aussi quelle fut leur satisfaction en découvrant qu'un des convives de la table d'hôte était un négociant anglais ! Il était grand parleur, assez médiocrement bien élevé ; il put donner quand même des renseignements très précieux à M. de Glanville et à Pierre, qui causèrent avec lui tout le temps du repas. Il conseilla à ces messieurs de ne pas rester à Skien, où il n'y avait rien d'intéressant à voir.

En effet, à deux heures, on quittait cet hôtel peu agréable sur un petit bateau à vapeur qui se dirigeait vers le centre du Télémarken. A bord, Pierre fit bientôt la connaissance d'une famille norvégienne : le père, capitaine de navire marchand et ancien consul à Amsterdam, voyageait en touriste avec sa sœur et une jeune Hollandaise sachant un peu le français. M. Hurlinger montrait une partie de la Norvège à sa fille et à sa compagne en leur faisant faire un petit voyage à pied. Ils avaient chacun un havresac sur le dos, contenant un peu de linge et de la nourriture.

« Ah! voyez-vous, mademoiselle, s'écriait au bout d'un moment la jeune Hollandaise qui causait avec Jeanne, je trouve quelquefois que mon havresac est bien lourd et que le voyage est bien fatigant.

— Cela ne m'étonne pas, et Jeanne soulevait le havresac que la jeune fille venait de déposer; c'est terriblement lourd et de plus vous n'avez pas l'air forte.

— Oh! non, je viens d'être malade, et mes parents m'ont envoyée à M. Hurlinger pour que je respire le bon air des sapins! »

Pendant cette conversation, M. de Glanville et Pierre s'étaient mis en rapport avec deux jeunes gens norvégiens qui paraissaient très distingués; l'un surtout était charmant; ils parlaient tous deux un peu l'anglais.

« Vous venez de Christiansand, monsieur? dit l'aîné des jeunes étudiants à M. de Glanville; moi aussi; mon père est pasteur dans cette ville; nous avons entrepris, mon ami et moi, un petit voyage d'instruction, nous sommes étudiants en médecine et nous faisons des recherches sur la flore du pays. Mais que fais-tu donc là, Hans?

— J'emploie mes loisirs forcés à croquer ces braves gens et cette femme qui ont le vrai costume du Télémarken; voyez, mesdemoiselles, dit-il à Jeanne et à sa nouvelle connaissance, cette paysanne avec sa jupe courte et bariolée, son corsage blanc ouvert et orné de bijoux, son tablier de soie brune et son petit bonnet original : tout cela fait un ensemble charmant; et son mari, avec son habit à

larges basques, ses souliers à boucles, ses gros bas tricotés, ses jarretières de rubans, et son jabot de dentelle, ne ressemble-t-il pas à quelque bailli du XVI[e] siècle?

— Ils me disent qu'ils reviennent d'une noce à Arendal et qu'ils rentrent chez eux; ils nous invitent même tous à prendre un repas dans leur ferme à Hitterdal.

— Mais où sommes-nous donc, monsieur? demandait M. de Glanville; voici notre bateau arrêté au bas d'un immense rocher; comment allons-nous monter au niveau supérieur?

— Papa! — et Ferdinand arrivait en courant de l'autre bout du bateau, — papa! le capitaine vient de dire à maman que nous allions monter là-haut, tout là-haut avec notre bateau!

— Ah! nous voïci enfermés dans une petite maison. Oh! comme l'eau monte vite, s'écria Germaine à son tour; regarde, Pierre, c'est comme si on remplissait un verre d'eau et qu'une pauvre mouche montât jusqu'à ce que cela débordât : nous sommes la mouche, nous allons sortir du verre où nous sommes emprisonnés.

— C'est une nouvelle explication d'une écluse, répondit M. de Glanville en riant, mais regardez, mes enfants, combien c'est curieux : en remplissant ainsi ces espèces de petits réservoirs d'eau les uns après les autres, nous allons, par cinq étages d'écluses successives, arriver à passer du niveau du fjord au niveau très supérieur d'un lac. C'est très intéressant à étudier, qu'en dites-vous? Y a-t-il plusieurs de ces écluses-là dans votre pays? dit-il

au jeune Norvégien qui venait d'offrir son joli dessin à sa compatriote rouge de plaisir.

— Quelques-unes, monsieur, mais pas aussi élevées que celle-ci, je ne crois pas; elle est renommée dans toute la Norvège.

— Mais nous voici à Hitterdal, le centre du Télémarken, contrée encore inconnue des touristes; les Anglais vont au cap Nord, aux îles Lofoden, mais ce petit coin de pays est encore à l'abri des étrangers. Aussi les mœurs du passé se sont-elles réfugiées dans cette vallée. Tout y a encore une saveur primitive, c'est charmant, et nous pourrons profiter de l'hospitalité de ces braves gens pour vous montrer un intérieur norvégien!

— Oh! oui, papa, accepte, je t'en prie! » s'écrièrent les jumeaux et Jeanne en même temps.

Les braves Norvégiens dont on avait dessiné les costumes s'emparèrent alors des petits paquets de nos amis sur un signe des jeunes étudiants, et toute la société, au nombre de douze personnes, fit irruption dans la ferme ou *gaard*, dont la porte était ouverte. De beaux enfants jouaient sur le seuil, gardés par une brave paysanne, portant elle aussi un costume bariolé et à la ceinture un poignard nu; tous les habitants, hommes, femmes et enfants du Télémarken portent une arme semblable et en jouent avec dextérité. Et cependant point de pays où les routes soient plus sûres qu'en cette partie de la Norvège, le vol n'est pas connu, mais les rixes ou duels au couteau sont par trop fréquents.

Après une provocation en règle, les adversaires et leurs témoins sont enfermés dans une salle. L'un

des champions enfonce de toutes ses forces le stylet dans la muraille en bois, puis l'en retire, on entoure alors la lame de bandelettes de cuir, de façon que l'un des adversaires ne puisse pas entailler le corps de son ennemi plus profondément que la planche où l'arme a été essayée. On attache les ennemis ensemble et la lutte commence. Elle dure jusqu'à ce que l'un des deux combattants couvert de blessures et perdant tout son sang, ne pouvant fuir, tombe mourant dans les bras de son meurtrier; c'est une terrible coutume. Mais après cette description revenons au *gaard* et à l'hospitalité norvégienne.

La famille de Glanville et ses compagnons de route étaient entrés chez les braves paysans; tout autour de la grande salle commune se trouvaient des sièges assez confortables quoique primitifs; c'étaient des troncs d'arbres dont la partie supérieure grossièrement évidée formait dossier.

Une grande table en bois de merisier et admirablement propre était couverte de plats, d'assiettes, d'écuelles en bois de frêne sculpté. De grandes jattes en bois blanc prêtes à recevoir le lait portaient des légendes de ce genre gravées tout autour : *Bois et remercie Dieu!* Sur les murailles, des versets de la Bible écrits souvent en latin, quelquefois en scandinave :

Si le Seigneur ne garde la maison, celui qui la garde veille en vain.

La fausse balance est en abomination à l'Éternel, mais le poids juste lui est agréable.

Jette ton pain sur la surface des eaux et après plusieurs jours tu le retrouveras, etc., etc.

Un lit au fond de la chambre, immense ; c'était comme une grande caisse carrée remplie d'édredons et de couvertures. C'était, hélas ! le seul de l'habitation, où couchaient le père, la mère et une demi-douzaine d'enfants ; les servantes dormaient roulées dans des peaux de moutons sur des espèces de matelas de varech dans une autre salle.

Un excellent repas fut bientôt servi à nos amis : du lait caillé, du pain, du beurre, du miel, de l'hydromel, du jambon cru, de la viande séchée !

« Comme nous sommes bien ici, et comme j'aimerais y passer plusieurs jours ! s'écriait à table Mme de Glanville, car on se sent bien, bien loin d'Honfleur et de la France. On y respire un parfum tout norvégien !

— Oui, répondit son mari, mais vous voyez, chère amie, qu'il nous faut dire adieu à nos aimables hôtes et quitter leur *gaard* hospitalier, car, malgré leur bonne volonté, nous ne pouvons passer la nuit ici.

— Ils ne peuvent nous héberger. Que faut-il leur donner pour ce repas ? ajouta M. de Glanville en se penchant vers un des jeunes Norvégiens.

— Rien du tout, monsieur, rien que des remerciements, et des poignées de main, s'écria-t-il avec animation ; ici on ne paye pas l'hospitalité, elle est donnée avec plaisir, vous les offenseriez beaucoup en leur offrant de l'argent. »

En effet, après force révérences et poignées de main, on se quitta gaiement avec promesses de se retrouver si possible.

L'auberge où l'on se rendit ensuite était située au

bord du lac assez loin du *gaard* où l'on venait de goûter, car les habitations sont en général si disséminées que l'on ne rencontre quelque agglomération que dans les ports; dans la campagne, les maisons groupées sont l'exception.

M. de Glanville, grâce aux jeunes Norvégiens, avait pu obtenir plusieurs petites chambres très propres, et, en reconnaissance de leur aide comme interprètes, il leur avait demandé de rester à diner avec sa famille.

« Ah! papa, quelle idée admirable Pierre a eue de venir en Norvège et comme nous voyons des choses curieuses! s'écriait Jeanne en se mettant à table. On n'a pas assez d'oreilles pour entendre toutes les choses intéressantes qu'on nous raconte et pas assez d'yeux pour regarder les beaux pays que nous traversons.

— Et cependant Mlle Jeanne a de bien beaux et grands yeux bleus! » s'écria timidement le jeune habitant de Christiansand, qui se lançait dans les compliments.

Jeanne devint rouge comme une pivoine et baissa les yeux.

« Quel délicieux repas, et comme ce saumon a bon goût, dit en ce moment Mme de Glanville pour remettre tout le monde à son aise.

— Oui, nous allons boire à la santé de nos compagnons de route », dit M. de Glanville, et il se leva en portant la santé des jeunes étudiants.

« Je bois, dit-il, à la jeunesse norvégienne et spécialement aux représentants de ce pays qui ont été si aimables pour nous! »

Les jeunes gens remercièrent en portant la santé des dames et ainsi, de toasts en toasts, le repas touchait à sa fin quand M. de Glanville, levant encore une fois son verre, s'écria :

« Vive le roi de Suède et de Norvège! » et tous les voyageurs présents dans la salle répétèrent avec enthousiasme ce vivat, puis on se sépara pour la nuit.

Il était neuf heures du soir et encore grand jour.

Le capitaine norvégien et les deux jeunes étudiants voulaient absolument entraîner la famille de Glanville à une lieue de l'auberge, disaient-ils, pour visiter la fameuse église d'Hitterdal, mais Mme de Glanville s'opposa à cette idée voulant que tous les siens eussent une bonne nuit :

« Il faut faire feu qui dure, mes amis, dit-elle en se retournant vers son mari, si vous voulez continuer agréablement le voyage! »

Devant cette volonté arrêtée, on laissa les trois messieurs norvégiens partir seuls, les demoiselles se retirèrent aussi étant absolument exténuées.

Le coucher fut très gai, car les lits firent la joie de la jeunesse qui les analysa avant de s'y étendre.

« Ce sont de petites caisses en bois, assez profondes, posées sur quatre petits pieds, s'écria Jeanne; au fond de la caisse, est un matelas sec et dur comme une vieille poire tapée. C'est très peu moelleux : voyez, mademoiselle, le petit mouchoir qui sert de drap est posé dessus; ensuite, une petite couverture et un édredon, tout cela très glissant et devant procurer de délicieux courants d'air.

— Nous allons arranger tout cela, répondit sa mère. Avec nos couvertures et nos châles de voyage, cela sera possible et, comme tout le monde tombe de sommeil, j'espère que la nuit se passera bien. »

« Quel triste réveil, mes enfants! disait le lendemain matin M. de Glanville en entrant dans la chambre de ses fils pendant que de son côté Mme de Glanville réveillait Jeanne et Germaine. Il pleut à torrents; écoutez le bruit du vent dans les arbres, c'est lugubre, qu'allons-nous devenir aujourd'hui?

— Vite à déjeuner et nous verrons ensuite, dit Pierre, nous arriverons bien à faire quelque chose d'intéressant, quand ce ne serait que de causer avec nos aimables compagnons!

— Je vous félicite de ne pas nous avoir suivis, mesdames et messieurs, et le capitaine tendait sa main à nos amis; la vieille église d'Hitterdal est bien plus éloignée que nous ne pensions. Savez-vous à quelle heure nous sommes rentrés ce matin? à *trois heures*! transpercés de pluie et gelés, et, sans ces braves gens, ajouta-t-il en montrant l'hôte et son fils, nous aurions été obligés de rester au lit toute la journée, nos habits étant trempés, mais ils nous ont prêté quelques vêtements.

— L'église vaut-elle la peine d'être visitée, demanda M. de Glanville, ou pouvons-nous nous contenter de vos descriptions?

— Point du tout, je ne vous en dirai même rien! » répondit M. Hurlinger.

Le brave hôte entrait en ce moment et faisait de grandes explications au capitaine norvégien en lui montrant la famille de Glanville.

« Pardon monsieur, l'hôtelier me dit que vos projets pour aujourd'hui sont modifiés : vous deviez prendre, je crois, un bateau à Tinoset à deux heures, c'était du moins votre projet, à ce que m'a dit M. Pierre; or le *Norges Communicationer* de la semaine précédente ne vaut plus rien et il n'y a pas de départ avant demain à six heures du matin!

— Tant mieux! s'écria Pierre, nous aurons un peu plus de temps et nous pourrons attendre que la pluie s'arrête pour quitter ce toit hospitalier. »

Mais, hélas! c'était compter sur une embellie qui ne se produisit pas, et il fallut se résigner à partir sous des parapluies et enveloppés dans les caoutchoucs donnés par le bon M. Hurel.

Trois doubles karrioles et une simple pour Pierre furent attelées, et nos voyageurs allèrent visiter la fameuse église de Hitterdal. Elle date du XIIe siècle, et est extérieurement bâtie en bois goudronné. Elle représente assez la forme d'une pagode avec ses trois clochers qui vont en diminuant de grandeur d'une extrémité de l'église à l'autre, et qui ont l'air de se courir les uns après les autres comme des capucins de cartes.

La galerie extérieure du rez-de-chaussée qui fait le tour de l'église est très curieuse avec ses vieux balustres et son toit qui avance.

Le porche aussi est intéressant à étudier, car, des deux côtés de la porte, il existe de fines sculptures; les nombreux toits qui s'enchevêtrent et s'élèvent les uns au-dessus des autres sont très originaux et de toutes les façades jaillissent des gargouilles en bois allongeant leurs gueules de dragon.

L'intérieur est peint en couleur paille et parfaitement propre. Les fenêtres sont, en général, en verre blanc; il y a cependant quelques vitraux de couleur. En face d'une des portes d'entrée s'élève une chaire admirablement sculptée, et, au côté opposé, un autel sur lequel est placée une grande bible extrêmement ancienne et écrite en danois; elle est illustrée de gravures étranges. L'autel est recouvert d'un tapis rouge, dans un coin est brodée la date *mil sept cent vingt-trois*. Au milieu, une grande croix vert et or. Dans la sacristie, un très vieux et intéressant tableau représente le crucifiement de Notre Seigneur, et quelques bas-reliefs bien sculptés en ornent les côtés.

« Ah! ceci vaut la peine d'être visité, et ensuite dépeint dans votre journal, mes enfants, et même photographié par Pierre! » s'écriait M. de Glanville avec enthousiasme, après avoir visité avec soin l'église de Hitterdal.

« Je ne demande pas mieux que d'essayer, répondit Pierre, et je vais préparer mon appareil, mais il pleut bien fort et je crains de ne rien obtenir de bon!

— Attends! je vais t'aider, mon bon Pierre, s'écria Ferdinand; et le petit garçon sortait avec soin le pied du fourreau de toile cirée.

— Je tiendrai un parapluie au-dessus de vous et de l'appareil, dit aussi Mlle Loriot pour que vos plaques ne soient pas mouillées.

— Et moi que ferai-je? s'écria Germaine à son tour. Je veux aussi être utile à quelque chose.

— Eh bien! sers-moi de premier plan, petite mouche du coche, avec mon père et ma mère; c'est

cela, mettez-vous des deux côtés de cette vieille porte, ce sera tout à fait gentil. »

Pierre fit la photographie de l'église en long, en large et de toutes les façons, dans l'espoir d'obtenir au moins une fois quelque bon résultat. Puis l'appareil bouclé on remonta gaiement en karriole malgré une pluie presque constante.

CHAPITRE VI

COSTUMES NATIONAUX

« Papa, crois-tu qu'il serait possible de nous procurer un de ces jolis costumes du Télémarken? s'écriait Jeanne qui était montée dans la karriole de son père; tu voulais rapporter des souvenirs de notre voyage, il me semble que ce serait très intéressant.

— Oui, tu as raison, ma chérie; attends, nous allons interpeller notre brave capitaine dont la voiture est un peu en avant, peut-être pourra-t-il nous dire où nous pourrions en acheter un. »

Après un colloque avec le capitaine et du capitaine avec le petit bonhomme juché derrière lui, on se décida à faire un léger détour et à aller à la maison du bureau de poste d'un hameau voisin.

Là on pourrait sûrement se procurer le costume si désiré.

On avançait malgré la pluie torrentielle, qui ne faisait que croître et embellir, tellement que le petit chemin de traverse pris par nos amis se confondait

absolument avec le ruisseau qui coulait à côté; tout était sous l'eau, mais on en prenait gaiement son parti.

Enfin à travers une cour marécageuse, on gagnait la maison désignée qui se distinguait de quelques maisons voisines par un aspect plus propre et plus soigné.

Elle était construite en planches et peinte d'un rouge foncé.

Le capitaine, après avoir frappé à la porte, s'adressait au maître du *gaard* qui, vu le mauvais temps, était au logis.

Il était assis près de la grande cheminée et faisait la lecture à plusieurs femmes qui travaillaient autour d'une table.

Le brave fermier se leva et, s'adressant au capitaine, il engagea toute la société à accepter son hospitalité offerte de grand cœur. Tous nos voyageurs quittèrent avec joie leurs karrioles inondées pour entrer dans cet intérieur si vraiment norvégien.

Les femmes qui travaillaient chez le maître de poste étaient des ouvrières louées par sa fille, couturière de son état. On ne pouvait donc pas mieux tomber. Toutes, elles avaient le costume du Télémarken, et étaient vêtues de leurs épaisses jupes noires bordées d'un large velours noir liseré de rouge; leurs larges casaques, d'une blancheur éblouissante, étaient maintenues par un corselet de couleur, une large ceinture s'attachait de côté, un tablier de soie noire brodé dans le bas de couleurs diverses, et enfin leur coiffure, consistant en un lacet de laine de couleur tordu avec leurs cheveux, faisait un effet

pittoresque dans cette grande salle lambrissée de bois noirci par le temps et la fumée.

Toutes avaient de jolies broches en argent et vermeil de la forme de cuillères et retenant une espèce de bande étroite brodée qu'elles mettent autour du cou comme des cravates ; en hiver, elles remplissent cette bande de ouate pour se préserver la gorge.

Le fermier avait des pantalons de drap noir lui remontant jusqu'aux aisselles, sorte de culottes courtes, boutonnées jusqu'au genou par de petits boutons d'argent; ses bas étaient faits en grosse laine foncée, ses souliers avaient de jolies boucles en cuivre ciselé. Sa petite jaquette était très courte et ne descendait pas jusqu'aux reins, elle était en drap blanc et avait sur le devant deux larges revers et un collet de couleur verte, armés de gros boutons d'argent, comme le gilet, qui était de la couleur du pantalon. Comme coiffure, une espèce de haute casquette noire.

Les négociations relatives à l'achat d'un costume de femme, le seul qu'il fût possible d'obtenir, furent très difficiles et originales, et jamais la famille de Glanville ne s'en serait tirée sans le secours de leur bon ami norvégien.

La fille du campagnard directeur du bureau de poste était bien couturière, et même couturière renommée du pays, mais en général on lui apportait l'étoffe ; elle n'avait donc aucune idée de ce qu'il fallait demander pour un costume. Aussi rien n'était plus amusant que de voir le capitaine norvégien calculer avec la jeune femme le coût de l'étoffe, des garnitures, etc., puis raconter ce dont il convenait.

« Voyez-vous, mademoiselle Jeanne, disait-il, ce n'est pas une petite opération : il faut calculer tout ce qu'on emploie jusqu'au fil, au temps pris pour chaque couture et enfin faire l'addition générale.

— Oh ! merci, monsieur, de toute votre peine, mais croyez-vous qu'elle consentirait à faire un petit costume pour Germaine? dit Jeanne en se penchant à l'oreille du capitaine, nous voudrions lui faire cette surprise pour son anniversaire !

— Oh ! je pense que oui, répondit-il, c'est un nouveau calcul à faire et voilà tout. »

Enfin après de longs pourparlers et le tout débattu de près avec vivacité et entrain, entre le brave Norvégien et les habitants de la poste, on en arriva au résultat suivant :

Jupe	40	kroners.
Bas brodés	15	—
Ruban pour coiffure	4	—
Ceinture	12	—
Gants blancs brodés	4	—
Cravate brodée	10	—
Total...	85	kroners.

Soit 127 fr. 50 c.

Celui de Germaine ne devait coûter que soixante kroners et il fut convenu que le tout serait envoyé, dès que ce serait prêt, bien emballé dans une caisse, à l'adresse de l'hôtel Victoria à Christiania.

« Mais puisque les mœurs norvégiennes vous intéressent tant, voulez-vous que je demande à notre jeune hôtesse de revêtir ses beaux atours?

— Oh ! oui, monsieur Hurlinger, je vous en prie. »

La jeune fille, enchantée, se sauva bien vite et

reparut avec son costume des jours de fête; elle avait mis tous les bijoux de la famille, entre autres plusieurs magnifiques broches en améthyste et filigrane d'or.

« Demandez-lui si elle veut bien nous vendre cette parure d'améthyste, je serais très heureux de la donner à ma femme en souvenir de notre voyage », s'écria M. de Glanville en admirant la belle fille debout devant eux.

Les enfants étaient ravis et tournaient autour de la jeune Norvégienne qui se laissait toucher par eux comme si cela lui avait été aussi indifférent qu'à une statue du musée Grévin.

« Il n'est pas question de rien obtenir ici en fait de bijoux, ces braves gens prétendent qu'ils leur viennent d'ancêtres et que ces belles broches sont léguées de mères en filles depuis plus de trois cents ans! répondit au bout d'un moment M. Hurlinger qui avait discuté la chose avec toute la famille, mais on nous offre de nous montrer la maison qui passe pour une des plus parfaites du Télémarken!

— Oh! papa, jamais je n'aurais cru que nous nous amuserions tant pendant ce voyage, s'écriait à son tour Jeanne absolument radieuse.

— Et nous, répondit Ferdinand, nous sommes aussi si contents, nous allons partir, Germaine et moi, à la découverte et, si nous voyons quelque chose de très remarquable, nous viendrons vous chercher. C'est entendu. Allons, viens, Germaine, et en avant. »

Et les deux enfants disparurent dans un corridor sombre.

La brave femme et sa fille invitèrent alors nos amis à monter au premier pour visiter les chambres à coucher; il y en avait trois : une très grande avec un magnifique lit comme celui qui était dans la cuisine, mais entièrement fermé par des rideaux de laine épaisse; dessus étaient posés plusieurs édredons et des peaux de mouton. Une famille devait pouvoir y coucher, car il était aussi large que long; on y montait par un coffre qui était placé tout le long du lit et qui était peint comme lui en couleurs bariolées. Dans ce coffre, on serrait les beaux habits du dimanche, et les objets de valeur de la famille.

Tout cela était admirablement propre, le plancher en sapin blanc n'avait pas une tache, les meubles qui se composaient d'un grand bahut fait d'une très remarquable marqueterie, d'une table ronde et d'une espèce de commode sculptée aussi, étaient admirablement tenus.

« Voyez-vous, fit remarquer M. Hurlinger, ces meubles ont été, paraît-il, faits par un des ancêtres de notre jeune hôtesse; remarquez ces portraits du roi, de la reine, du prince royal, de sa femme, et ces quelques gravures représentant des scènes de la vie de Notre Seigneur! Cela indique bien un peuple paisible et heureux, aimant son roi et son Dieu!

— Oui! c'est très intéressant et nous n'oublierons jamais votre amabilité, cher monsieur », s'écria Mme de Glanville après avoir parcouru les trois chambres à coucher.

« Papa, maman, venez vite », et Ferdinand et Germaine se précipitaient sur leurs parents, nous avons

fait une magnifique découverte, venez vite avec nous!

— Quoi? qu'est-ce encore? demanda M. de Glanville en riant. Il faut bientôt repartir; l'heure avance, mes enfants!

— Il ne faut pas se moquer de nous, papa, vous allez voir : Germaine et moi nous avons trouvé la maison aux provisions! »

En effet, après avoir traversé la cour malgré des torrents de pluie, M. et Mme de Glanville arrivèrent en face d'un chalet isolé. C'était le *stabbur*, maison de provision d'une forme très extraordinaire, sorte de chalet en bois brun monté sur quatre piliers de pierre, et avec un escalier à une certaine distance de la porte. Il fallait faire un petit saut pour entrer dans ledit chalet.

« Pourquoi est-ce ainsi? demanda Jeanne au capitaine, et comme c'est incommode d'avoir ce saut à faire pour aller aux provisions.

— Ah! mademoiselle Jeanne, on voit bien que vous n'êtes pas Norvégienne, sans quoi vous sauriez que nous sommes tellement infestés de rats que nous sommes obligés de mettre nos provisions à l'abri de ces méchants rongeurs. Ces animaux voyagent par bandes considérables et sont très redoutés des habitants des campagnes, car ils détruisent tout comme une armée de sauterelles.

— Je pense qu'on leur fait une guerre acharnée? demanda Pierre que cela intéressait beaucoup.

— Oui, répondit M. Hurlinger, mais ce qui est encore plus utile que les chasses humaines, c'est que le Créateur, pour enrayer la propagation redoutable de cette vermine, a donné à ces animaux l'instinct

de l'émigration périodique. C'est même très curieux. A de certains moments de l'année, ces rongeurs partent en bandes et rien ne les arrête; ils vont toujours droit devant eux, de telle sorte qu'arrivés à une cascade, à un fleuve, ou à la mer, cette armée dévastatrice donne tête baissée dans le gouffre et y périt presque tout entière; peu de mois après une autre bande se met en campagne et périt aussi. Ce même genre de rongeurs se rencontre en Amérique. »

Germaine et Ferdinand avaient couru en avant et étaient dans la grande salle de la laiterie. Ils montrèrent à leurs parents ce qui faisait l'orgueil de la fermière : ses grandes jattes de bois remplies de lait, de crème, ses fromages, ses piles de *flatbrod*; ce pain, qui ressemble à des feuilles de carton gris, est très friable et pas mauvais au goût, mais paraît peu nutritif. Il est fait avec du seigle et peut se garder un an et plus sans se gâter.

« Regardez, papa et maman, s'écrièrent encore les jumeaux, il n'y a pas de danger qu'on meure de faim dans cette ferme! Voyez quelle quantité de petits gigots, de côtelettes pendues à ces cordes, c'est de la viande séchée, n'est-ce pas?

— Oui, mes enfants, reprit le bon capitaine, ici on ne se nourrit que de saumon frais ou fumé et de viande séchée à l'air comme la *carne secca* de l'Engadine; ce n'est pas mauvais, mais le goût de bête en est très accentué. C'est très nourrissant et bon pour la santé. C'est donc la grande ressource des paysans en hiver; aussi pendant l'été en font-ils de grandes provisions.

— Mais l'heure s'avance, reprit encore une fois M. de Glanville, et il faut dire adieu à nos aimables hôtes.

— *Adieu! adieu! adieu!* dirent en français les braves Norvégiens.

— En voilà des adieux! s'écria Ferdinand, pourquoi nous disent-ils chacun trois fois *adieu*?

— Parce que, mon cher ami, c'est l'extrême politesse en Norvège; tu pourras écrire cela dans ton journal, dit M. Hurlinger en souriant, et à l'avenir sachez-le tous, mes amis! »

Après avoir fait honneur aux provisions de la fermière qui sortit toutes ses meilleures denrées, on remonta enfin dans les diverses karrioles et toujours par une pluie torrentielle, qui redoublait tellement que les pauvres chevaux pouvaient à peine avancer, on continua la route.

Mais ce n'était pas gai, en voiture découverte et au pas, sans avoir la consolation de voir le beau paysage que traversaient nos voyageurs. Après deux heures de route en cette lamentable façon, trempés et fatigués, ils virent enfin une petite chaumière et y demandèrent l'hospitalité.

Un bon feu fut allumé et réchauffa un peu les membres engourdis de toute la famille. La propriétaire de la chaumière était une vieille femme dont les traits tirés indiquaient la plus profonde misère. Elle offrit aux voyageurs, et de bon cœur, ce qu'elle avait de mieux, c'est-à-dire une jatte de crème aigre et son bon feu.

Mme de Glanville tira alors de son sac du liebig et du bœuf conservé. Jeanne fit chauffer de l'eau et

offrit bientôt à sa famille et aux Norvégiens, un bouillon et un grog chaud qui furent acceptés avec enthousiasme par tous. Ce qui manquait était le pain, mais on s'en passa.

« Tenez, ma pauvre femme, prenez ce qui reste de notre repas », et Jeanne donnait à la paysanne du jambon, du bœuf et quelques petits gâteaux.

Voyant que tous étaient réconfortés et séchés par le grand feu, M. de Glanville se leva enfin :

« En route, cria-t-il, courage, nous arriverons une fois, espérons-le, à Tinoset! »

Au départ, la vieille femme, interpellée sur ce qu'on lui devait, demanda modestement *vingt-six ores* ou environ *quarante centimes* pour son hospitalité. Le capitaine Hurlinger lui remit alors deux kroners et aussitôt elle se précipita à genoux en embrassant le bas de la robe de Mme de Glanville et en accompagnant les voyageurs de nombreux remerciements et adieux. Elle n'avait jamais été si riche!

Il fallut encore trois heures de patience et de courage à nos amis pour arriver enfin à Tinoset à sept heures du soir, toujours sous la pluie! ils avaient longé les bords du lac de Tin, après avoir parcouru les sites les plus renommés et les plus pittoresques de la contrée, malheureusement en grande partie voilée par d'épais nuages.

Ils avaient pu apprécier l'abondance des torrents, des cascades et des rivières, et admirer la beauté des forêts, mais les montagnes et les glaciers étaient restés voilés à leurs yeux. A Tinoset pas plus qu'ailleurs il n'y avait de maisons groupées, le point de halte était un hôtel assez primitif quoique fré-

quenté par de nombreux touristes norvégiens ou suédois.

Là, à leur grand étonnement, M. et Mme de Glanville retrouvèrent M. et Mme Lefèvre, avec lesquels ils avaient voyagé de Paris à Hambourg dans le même *sleeping car*.

Après avoir fait un repas substantiel qui les remonta un peu, nos voyageurs se rendirent à leurs chambres petites et peu meublées et ne furent que médiocrement satisfaits de trouver des draps absolument humides; aussi Mlle Loriot roula-t-elle les enfants dans des châles et les grandes personnes firent-elles de même après avoir défait les lits. Grâce à cette précaution, tous passèrent une excellente nuit dont ils avaient grand besoin après la journée si intéressante, mais si fatigante et malsaine, qu'ils venaient de passer!

A six heures, tout le monde était debout : les de Glanville, les Hurlinger avec leur amie hollandaise et les Lefèvre, plus quelques inconnus; on envahit gaiement le petit bateau à vapeur qui devait transporter les vingt touristes de l'autre côté du lac de Tin. Très pittoresque, il était bordé de hautes montagnes et de belles forêts de pins et de sapins. Le bateau à vapeur s'arrêta sept ou huit fois à ce qu'on appelle des stations. Dans ces régions peu habitées, une station consistait le plus souvent en un rocher déterminé auquel aboutissait, au milieu de la solitude générale, un petit sentier venant de la montagne et conduisant à quelque ferme, *gaard*, ou hameau que l'on n'apercevait que rarement.

Aussi, nos voyageurs étaient-ils tout surpris de

voir tout d'un coup le bateau se diriger droit contre la montagne, s'arrêter et détacher de son bord un petit canot qui ramenait ou allait chercher un des humbles habitants de ces chalets si haut perchés.

On causait avec animation sur ledit bateau à vapeur, le norvégien, l'anglais et le français s'échangeaient gaiement entre nos divers voyageurs; à l'une des stations, le bateau recueillit deux notables du pays, l'un le pasteur de la paroisse, que l'on appelle ici le *prêtre* quoique l'on soit en plein pays luthérien.

Le capitaine Hurlinger présenta M. de Glanville au prêtre.

« Je suis en tournée pastorale, dit le vénérable prêtre, et je suis bien heureux de rencontrer des Français; je n'en ai pas vu depuis si longtemps. Ah! nous ne sommes pas gâtés par vos visites, ajouta-t-il en riant et en se tournant vers Mme de Glanville, Jeanne et Mlle Loriot. Vous êtes, mesdames, les premières femmes françaises que j'aie eu l'honneur de voir dans le Télémarken!

— Nous sommes bien heureuses, monsieur, d'être les premières femmes de notre pays venant rendre visite au vôtre, répondit aimablement Mme de Glanville, nous y avons été reçus partout comme des amis de vieille date!

— Ah! oui, s'écria le prêtre, heureusement que jusqu'ici la bonne hospitalité norvégienne reste bien dans les mœurs, mais je suis inquiet de voir comme, depuis quelques années, l'eau-de-vie fait du mal chez nous. »

Le prêtre recevait à bord toutes les marques

d'égards dues à son rang, et son attitude montrait qu'il s'y attendait absolument. Parti de Tinoset avec nos voyageurs, il les quitta à l'un de ces petits ports primitifs et reçut et donna en descendant de nombreuses poignées de main aux paysans qui attendaient sur le bord de l'eau l'arrivée de leur pasteur. Un autre arrêt était motivé par la présence sur un rocher du médecin de l'endroit qui avait hélé le bateau à vapeur.

« Oui, monsieur, répondit-il en anglais à M. de Glanville qui lui demandait s'il était très occupé, oui, je suis toujours en course, soit à cheval, soit en karriole de six heures du matin à huit heures du soir; actuellement, je descends de cette montagne où je viens de faire une grave opération aidé seulement par l'instituteur et les fils du malade, et je retourne vite chez moi pour préparer les médicaments nécessaires et les renvoyer par le bateau qui déposera cet enfant et mes drogues au rocher d'où vous m'avez vu descendre.

— Et en hiver cela doit être bien rude? demanda M. de Glanville.

— Non pardon, monsieur, au contraire, on circule bien plus vite et plus facilement, les traîneaux vous mènent beaucoup plus rapidement à destination. »

A dix heures, le bateau touchait enfin à Strand, où se trouvait un hôtel assez bon et où nos amis et leurs compagnons descendirent pour déjeuner.

CHAPITRE VII

DE TINOSET A KONGSBERG

Un joyeux repas réunit les vingt convives qui étaient partis ensemble de Tinoset, et, deux heures après le débarquement, soit vers midi, une longue file de karrioles doubles et simples attendaient devant l'hôtel le bon vouloir des voyageurs.

« Il faut mélanger les familles, s'écria gaiement le capitaine. Nous sommes plus d'hommes que de femmes ou de demoiselles, ainsi chaque karriole doit être conduite par un chevalier servant; puis, en route, car nous avons trois heures et demie de trajet pour gagner la fameuse cascade de *Rjukanfoos.* »

En effet, on monta rapidement en voiture et un hourra général retentit quand huit doubles karrioles et quatre simples quittèrent l'hôtel. Ferdinand et Germaine avaient été confiés à M. Lefèvre, car il s'était réconcilié avec eux, et il les avait même tant amusés par des histoires fantastiques que les enfants n'avaient pas voulu le quitter.

« Monsieur Lefèvre, disait Ferdinand avec entrain,

vous savez, nous écrivons un journal, Germaine et moi, mais quelquefois c'est bien difficile de décrire les choses que nous voyons et on ne veut pas nous aider ; voulez-vous nous raconter des histoires pendant que nous serons seuls avec vous, et les autres seront bien attrapés ?

— Oui, mes enfants. Savez-vous que c'est tout près d'ici que, pendant le siège de Paris, un ballon monté est venu tomber ? Vous voyez cette montagne à notre droite ? Eh bien ! c'est là. Les pauvres voyageurs aériens étaient presque morts de froid et de faim, l'un deux était même blessé assez grièvement, quand un brave Norvégien les retrouva serrant dans leurs bras leur sac de dépêches !

— Ah ! pauvres gens, s'écria Germaine, comme ils ont dû être heureux d'être bien reçus par ces braves Norvégiens ! »

Quel délicieux pays que ce Télémarken ! le touriste n'a pas à se détourner de sa route pour chercher des cascades, des glaciers, des rochers, des panoramas étendus, tous ces accidents naturels, il les rencontre à chaque pas échelonnés au hasard, de tous côtés. La végétation est très remarquable, aussi l'aconit avec ses touffes pâles, la belladone, l'anémone, les fleurs de tous genres abondent dans ce coin charmant à côté de nombreux fruits sauvages et réputés excellents.

Ce sont les *blabaers* ou raisins scandinaves, petits grains noirs ressemblant au raisin gelinotte et qui poussent sur des arbustes genre groseillier ; le *yartoum*, espèce de fraisier à fruits oranges et parfumés, et enfin le *lingoum*, sorte de bruyère à grappes

dont les baies sont bonnes à manger et très saines. On y trouve aussi des framboises, des myrtils et des petites fraises des bois.

La grande montagne de Gausta (*Gausta-Fjeld*) s'élevait au-dessus de nos voyageurs à 5 688 pieds; le sommet avec ses dentelures curieuses ne ressemble en rien à celui de ses voisines. Après avoir traversé sur un pont de bois, hardiment lancé, un torrent magnifique qui se précipite en cascade, on arriva au haut d'une montée assez raide; là, les karrioles s'arrêtèrent et on descendit gaiement des divers véhicules!

« Ah! quelle belle journée! quelle vue! quelle cascade! comme nous sommes favorisés par le temps! » furent les phrases qui se croisaient de tous côtés, chacun échangeait ses impressions de voyage.

Les jeunes filles cueillaient des fleurs, les jeunes gens portaient leurs châles et manteaux et ainsi la caravane, devenue pédestre, s'ébranla à son tour. Mais il avait tant plu les jours précédents que la montée fut très difficile et par cela même très gaie; les jeunes gens et les messieurs se mirent à soutenir les pauvres dames qui tombaient presque à chaque pas; deux jeunes Norvégiens se chargèrent de Ferdinand et de Germaine et ainsi, l'un aidant l'autre, on parvint enfin au but de l'expédition, la fameuse cascade du *Rjukanfoos* (chute de brouillard). Toute une rivière, le *Maan Elv*, se précipitait d'une seule masse et d'une hauteur de plus de 800 pieds dans une gorge sévère; l'écume s'élevant en poussière d'eau empêchait de voir le fond : d'où son nom

de *Rjukanfoos*! La chute, comme volume d'eau, pouvait se comparer à celle du Rhin à Schaffouse; qu'on se figure donc le Rhin tombant à Laufen d'une hauteur neuf fois supérieure.

Tous s'arrêtèrent muets d'admiration devant ce spectacle grandiose; Pierre, à la demande générale, braqua son appareil sur cette chute admirable, mais la vapeur d'eau rendait la chose très difficile et il craignait fort de ne rien obtenir de bon.

Le retour se fit dans les mêmes conditions que l'aller, mais peut-être un peu moins gaiement, tout le monde étant très fatigué de cette si longue, mais belle expédition.

A dix heures et demie du soir, nos voyageurs retrouvèrent à Tinoset leurs petites chambres de la veille et chacun se retira après des adieux chaleureux.

Un soleil splendide brillait le lendemain matin et promettait une belle journée à nos voyageurs.

L'expérience des courses en double et simple karriole ayant si bien réussi jusqu'ici, à la demande générale, M. de Glanville commanda de nouveau trois doubles karrioles et une simple.

« Ce petit véhicule est une institution norvégienne, mais quelques provinces de la Suède l'empruntent à leurs voisins [1]. La karriole tient de la charrette, du droschki, de la téléga, du tilbury, elle ressemble surtout à ces araignées que nous avons vu quelquefois émailler nos promenades à Paris. Elle se compose d'un petit siège circulaire en bois pour une

1. *En karriole,* par Albert Vandal.

seule personne, avec un coussin dur comme une galette; ce fauteuil primitif et assez peu confortable est juché sur deux roues gigantesques. »

Entre le siège et l'essieu, deux demi-cerceaux en bois ont la prétention d'amortir la violence des cahots. Derrière le siège, nous remarquons une planchette longue de 35 centimètres environ et large de 10; elle sert à poser les sacs ou paquets; c'est là aussi que se juche le petit garçon ou la petite fille qui s'agenouille derrière le voyageur; de là, il est toujours prêt à sauter de sa place au moindre signe. Deux brancards très longs, entre lesquels piétine un petit cheval jaunâtre à l'œif vif, avec la crinière ébouriffée et inculte, mais avec des jarrets de fer; le harnais est aussi primitif que le reste du véhicule; les traits sont souvent, l'un une corde, l'autre une lanière de cuir; le collier seul est élégant, au sommet il existe une saillie en bois sculpté, peinte de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et ornée de grelots que le petit cheval norvégien secoue constamment avec bonheur.

Nos amis allaient donc se mettre en route dans des véhicules semblables à celui que je viens de décrire; dès sept heures du matin, on quittait enfin l'auberge. Pierre était en tête et son petit groom d'un nouveau genre faisait entendre l'espèce d'appel norvégien pour se mettre en branle : *Prre! Prre! Prre!* s'écriait l'enfant, et aussitôt, secouant sa crinière, et paraissant ravi de partir, le poney jaunâtre se lançait en avant; c'est ainsi que les pentes étaient descendues et remontées comme prises d'assaut. Les autres karrioles suivaient avec le même entrain,

l'air vif du matin fouettait le visage,le soleil resplendissait dans un ciel bleu d'acier, et tout le monde jouissait de cette magnifique matinée d'été. C'était vers Kongsberg que se dirigeait la petite caravane.

Le pays traversé au commencement de la journée ressemblait beaucoup à la contrée près d'Hitterdal : forêts, rochers, rivières ; au bout de trois heures de route, le paysage devenait de plus en plus pittoresque, et enfin, à midi, Pierre arrêtait sa karriole au sommet d'une côte escarpée devant le chalet de Bolkesio, à 1240 pieds au-dessus du niveau de la mer ; ce chalet avait été récemment installé sur le flanc de la montagne.

Il n'y a peut-être pas, dans toute la Norvège, de ferme aussi pittoresquement située, et un paysage aussi admirable. La maison est comme nichée au milieu de collines couvertes de sapins dont la sombre couleur contraste avec les vertes prairies et les champs qui les entourent.

Cet endroit féerique est, en partie, enfermé par des montagnes stériles sur lesquelles apparaissent des taches de neige. Deux lacs au milieu d'une vallée agreste sont placés comme l'un au-dessus de l'autre, le Dalke à 1000 pieds et le Tal à 690 pieds. De tous côtés circulent de petits courants d'eau claire qui descendent le long des collines.

« Voyez, mes enfants », s'écriait M. de Glanville en sautant de sa karriole et en aidant sa femme et ses enfants à descendre des leurs, « peut-on imaginer une plus belle vue, un panorama plus étendu sur tout le groupe des montagnes du Télémarken ?

— Oh! papa, comme c'est beau! et Jeanne embrassait son père dans son enthousiasme.

— Je suppose que c'est le lac de Bolke qui est là au premier plan, encadré par ces coteaux vert foncé?

— Non, c'est celui de Dalke », répondit Pierre, qui, après avoir descendu les divers petits bagages des karrioles, revenait admirer la vue; « voici une carte où nous pourrons suivre ce que nous voyons. Ce panorama nous donne une très bonne idée des montagnes du sud et du centre de la Norvège; ce ne sont pas les pics neigeux de la Suisse, mais plutôt un aspect intermédiaire entre eux et les montagnes les plus accidentées du Jura!

— Ah! c'est bien beau », répétaient Germaine et Ferdinand qui voulaient, eux aussi, placer leur mot d'admiration, « mais nous avons faim et peut-être pourrait-on déjeuner?

— Oui, petits affamés, répondit Mlle Loriot en riant. Ici je n'ai pas besoin de vous forcer à manger comme à Honfleur, et l'air de la Norvège est un meilleur apéritif que toutes les drogues amères du bon docteur Rathan.

— A table! à table! s'écriait en ce moment Jeanne, qui avait fait dresser le couvert devant le chalet, la vue ne se sauvera pas, Pierre, et tu pourras la photographier après le déjeuner.

— Oui, tu as raison, Jeanne, sous un certain rapport, mais l'éclairage ne sera plus le même! Enfin je pourrai peut-être réussir encore, mais je suis bien curieux de savoir si quelque chose d'un peu convenable sortira de tous mes essais photographiques. »

Ole Bolkésio, le propriétaire de la ferme où s'étaient arrêtés nos amis, appartenait à l'une de ces vénérables et anciennes familles norvégiennes. Il se flattait d'avoir une généalogie qui se perdait dans les siècles passés.

Il possédait, dit-on, quatre millions de dollars et travaillait quand même, lui et ses enfants, dans les champs avec ses ouvriers. Le chalet portait la date de 1778.

Des inscriptions en vieux norvégien étaient écrites le long des murs de la salle, où la famille était entrée avant de déjeuner : *On hérite des maisons et des biens des parents, mais une femme sensée vient du Seigneur!* et ailleurs : *Confiance en Dieu.*

Après un assez bon repas, offert en grande partie par le brave *Bonde* (fermier) de Bolkésio, Jeanne eut la joie d'errer un peu sur le plateau et, aidée de Mlle Loriot et des jumeaux, elle trouva des fleurs rares et ravissantes qu'elle ne connaissait pas : les fameuses *pyrola uniflora*, *multiflora*, les *primula-nana*, depuis le lilas le plus clair jusqu'au violet presque noir, des *gentianes* de toutes couleurs et enfin des *anémones blanches et soufre.*

« Quelle belle récolte! regarde, maman, s'écria-t-elle en remontant en voiture, nous aurons de quoi travailler pour faire sécher tout cela ce soir; j'ai entouré les queues de mousse mouillée, et j'espère que mes précieuses fleurs resteront bien fraîches. »

Kongsberg parut enfin à l'horizon et, après avoir fait 66 kilomètres ou 6 milles norvégiens et avoir été assez secoués sur les routes accidentées, nos

voyageurs comptaient prendre ce soir-là un peu de repos.

Mais à peine descendu de karriole, M. de Glanville, en causant avec le maître de l'hôtel Victoria, apprit que les célèbres mines d'argent de la contrée étaient à une heure en voiture de Kongsberg.

« Qui de vous veut repartir encore ce soir ? » s'écria-t-il en entrant dans la chambre de sa femme, où il trouva tous les membres de sa famille plus ou moins étendus sur le sopha ou dans les fauteuils. « Ah ! vous n'avez pas l'aspect de gens prêts à repartir, êtes-vous donc si fatigués ?

— Oh ! non, mon père, s'écria Pierre en se relevant, mais la chaleur était si excessive à la fin du trajet que nous en étions tous un peu accablés, mais pour ma part j'irai où vous voudrez.

— Nous aussi, s'écrièrent les jumeaux, où irons-nous donc ainsi ?

— Dans le centre de la terre pour visiter de très remarquables mines d'argent, répondit M. de Glanville.

— Oh ! alors j'en suis, reprit Pierre, car ce genre de choses m'intéresse tout spécialement.

— Comme cela me passionne moins que vous, je crois que je vous laisserai aller avec Pierre, mon ami, dit à son tour Mme de Glanville ; je pense que Jeanne préférera rester comme moi au logis, n'est-ce pas, mon enfant, car tu as toutes tes fleurs à arranger ?

— Oh ! oui, maman, merci, et puis j'ai un peu la migraine et je serai contente de me reposer ce soir ; que ferons-nous des jumeaux ?

— Ils gêneraient peut-être mon père et Pierre, ils pourraient rester ici pour t'aider ; que comptez-vous faire, mademoiselle ?

— Oh ! papa, emmène-nous, je t'en prie, nous ne sommes pas du tout fatigués, et les deux enfants saisissaient la main de leur père.

— Si M. de Glanville veut de ma société, j'irai bien volontiers aussi, répondit Mlle Loriot, je n'ai jamais visité de mines d'aucun genre et cela m'intéresserait beaucoup, si je ne vous gêne pas, monsieur, ajouta-t-elle.

— C'est entendu. Il est six heures, vite à dîner, puis en route pour les mines : Pierre, commande deux doubles karrioles et un cheval pour toi. »

Le dîner fut rapidement servi et l'on partit gaiement. Après une heure de route, dont la première partie en plaine et la seconde d'une montée très raide, nos voyageurs arrivèrent à un petit groupe de maisons.

Un jeune domestique assis sur un banc indiqua à M. de Glanville le bureau de la direction, où il obtint la permission de visiter les mines ; là deux mineurs, à qui l'on ne pouvait rien dire ni demander, mais qui avaient reçu des ordres du sous-directeur, se mirent à la disposition des étrangers, et, après avoir revêtu chaque personne des insignes de leur emploi, soit d'une longue casaque de toile noire et d'un bonnet de mineur, ils prirent des lanternes et, ainsi accoutrés, emmenèrent la petite société vers une porte grillée qui paraissait fermer la montagne et ressemblait à l'entrée d'une grotte sombre.

L'un des mineurs s'empara de Germaine, l'autre

de Ferdinand et ainsi, en file indienne, et M. de Glanville fermant la marche, on s'avança en silence sous la montagne. Cette course dans l'obscurité et le silence était très solennelle, les lanternes seules éclairaient un peu le chemin; nos amis avaient le sentiment qu'ils étaient bien peu de chose enfermés ainsi au centre de la terre; de temps en temps, un bruit de grosses eaux bouillonnant au-dessous d'eux, faisaient résonner les parois. Au bout de vingt-cinq minutes de cette marche, dans une obscurité absolue dont le silence n'était troublé que par le bruit des pas et de l'eau qui bouillonnait à côté des touristes, on arriva enfin à une première galerie d'exploitation.

Là, on put voir le minerai de près : il était composé d'une espèce de terre grisâtre au milieu de laquelle scintillait de temps en temps l'argent emprisonné en petites boules, ou en lames minces dans des pierres assez molles.

De galeries en galeries on arriva au centre de la mine où des espèces de réduits étaient ménagés dans le rocher comme écuries pour les chevaux qui servent à l'exploitation. Les chantiers étaient vides, car c'était dimanche soir. Les Norvégiens observent strictement le repos du dimanche.

Pierre réussit à prendre un petit morceau de minerai avec un peu d'argent, mais c'était évidemment défendu, car les mineurs avaient détourné la tête pour ne pas être témoins de ce grave méfait.

Le retour en karriole fut charmant, il faisait un temps délicieusement frais après la journée si chaude, un splendide coucher de soleil éclairait la

campagne, et les enfants se précipitèrent gaiement dans la chambre de leur mère en criant :

« Nous vous plaignons beaucoup, maman et Jeanne, nous avons vu des choses si intéressantes et nous sommes bien moins fatigués qu'en partant, il fait si bon dehors.

— Tant mieux, mes chéris, en votre absence, nous avons causé avec M. et Mme Lefèvre venus à Konsgberg par une autre route que nous, et nous avons assisté à l'arrivée d'une bande de quatre cents gymnastes de Drammen venus en excursion à Kongsberg. Ils ont envahi l'hôtel et je crains bien qu'ils ne nous empêchent de dormir avec leurs chants, leurs fanfares et leurs farces ! »

Hélas ! les craintes de Mme de Glanville furent plus que réalisées, personne ne put fermer l'œil cette nuit-là, car les gymnastes se livrèrent à un bal forcené dans une salle située sous les chambres de la famille de Glanville, et même, à trois heures du matin, quel fut l'effroi de Mlle Loriot et de Jeanne qui causaient pour se consoler de leur nuit blanche, quand elles virent se précipiter dans leur chambre plusieurs de ces jeunes gens se donnant la chasse !

Ils ressortirent cependant, en s'excusant assez poliment : ils s'étaient trompés de chambre, dirent-ils. Était-ce bien exact ?

La ville de Kongsberg n'a rien de remarquable en elle-même, la seule chose curieuse est la rivière de *Logen Elve* qui, au centre de la ville, se précipite comme une vraie cataracte sous le pont qui réunit les deux parties de Kongsberg. Elle est célèbre par ses

mines d'argent qui appartiennent à l'État et qui sont exploitées par une compagnie.

Le commerce des bois y est aussi très considérable. Le fleuve de Logen est renommé pour ses belles pêches de saumons, aussi beaucoup d'Anglais viennent-ils pendant l'été s'établir sur ses bords pour se livrer à leur exercice favori.

CHAPITRE VIII

ARRIVÉE A CHRISTIANIA

Après un rapide déjeuner pris avec M. et Mme Lefèvre, la famille de Glanville se rendit à la gare du chemin de fer de l'Ouest norvégien; c'était la première fois que nos amis voyaient une voie ferrée en Norvège puisque, depuis Frederickshavn en Jutland, ils n'avaient circulé qu'en bateau à vapeur ou en karriole.

« Ah! quel malheur, s'écriait Jeanne en montant en wagon, nous voici revenus dans des pays civilisés! c'est bien fâcheux! comme j'aimais ces courses en karriole dans ces contrées primitives et pittoresques!

— Oui, mais il est cependant temps que je m'occupe de mes affaires, mes enfants, car enfin elles sont le but du voyage, et sans elles nous n'aurions pas parcouru ce beau pays! » reprit M. de Glanville.

« Adieu et bon voyage, chère madame! » Et des poignées de main chaleureuses s'échangèrent à Drammen, car là M. et Mme Lefèvre quittaient nos

amis, pour se diriger vers le Valden et le Romsdal et revenir ensuite à Christiania. Ils avaient essayé d'entraîner après eux les de Glanville, mais le négociant en bois avait déclaré que, malgré tout son désir de faire faire à sa femme et à ses enfants un voyage amusant, il ne pouvait pas cependant retarder son arrivée à Christiania, car c'était le moment des grands marchés de bois.

L'express de Kongsberg à Christiania emportait rapidement nos voyageurs au milieu de belles prairies rappelant parfois la Normandie, de temps en temps une ville comme Drammen et Hongesund où la civilisation était représentée par des mines et différentes fabriques.

Voici enfin la Norvège riante après la Norvège austère! On longeait le beau fjord de Christiania, tantôt on le retrouvait au sortir d'un tunnel, à quatre cents pieds au-dessous de la voie ferrée, tantôt on côtoyait ses rives bordées de cottages et de jardins anglais.

Cependant, à gauche, de hautes cimes s'élevaient encore, comme pour rappeler à nos amis qu'ils venaient seulement de quitter les contrées montagneuses.

Près de Hongesund, entre deux trains, et après avoir pris un petit repas, M. de Glanville se rendit avec sa femme et ses enfants à une cascade qui lui avait été indiquée par un voyageur complaisant. « Regardez, mes enfants, comme ici nous pourrons contempler de nouveau un joli paysage alpestre, ces gorges encaissées, ces cascades qui tombent de tous les côtés sont bien dignes d'être admirées.

— Oui, mon père, mais venez par ici derrière cette petite colline voir cette magnifique chute d'eau! et Pierre indiquait la droite de la voie.

— Sa hauteur n'est pas énorme, répondit M. de Glanville en arrivant à l'appel de son fils, pas plus de vingt pieds, je crois, mais quel immense volume d'eau se précipite entre ces deux parois de rochers! voyez, mes enfants, ce grand filet tendu en travers de la cascade : on m'a raconté qu'il attrape par jour en moyenne quarante à cinquante saumons dont le poids varie pour chacun de six à trente livres. Pendant l'été, ces poissons, fuyant l'eau salée, remontent par milliers le cours de la rivière, puis, arrivés à la cataracte, ils cherchent à la franchir par un saut prodigieux. Tous tentent l'escalade, mais la plupart ne pouvant y arriver, retombent épuisés dans le filet. Quelques-uns cependant, plus intrépides ou plus forts, calculent mieux leur élan, et, d'un seul bond, atteignent l'étage supérieur de la rivière. Un saumon sur dix arrive à destination pour ne pas faire mentir le dicton latin : *Audaces fortuna juvat.*

— Voilà encore un épisode intéressant pour notre journal, dit Ferdinand après avoir écouté les explications de son père en riant. Mais je suis sûr que les saumons français n'auraient pas la force de faire des sauts pareils!

— Je n'en sais rien, répondit son père, je ne crois pas qu'on ait jamais fait de luttes en *champs clos*, ou plutôt en rivières closes entre des saumons norvégiens et des saumons français!

— Ce serait cependant une idée très amusante, papa, tu devrais la donner à quelque barnum de

foire! » s'écria Pierre en riant à l'idée de ce duel d'un nouveau genre.

Enfin à midi et demi, et par une chaleur tropicale, le train s'arrêtait dans la jolie gare de Christiania; des faubourgs populeux, des omnibus, voire même de nombreux tramways, comme tout cela ressemblait peu aux solitudes grandioses du Télémarken.

« Nous voici enfin à Christiania, s'écriait M. de Glanville, ici je rentre dans le monde des affaires et, dès aujourd'hui, j'irai rendre visite à M. Harwanger; l'hôtel Victoria me semble un bien bon hôtel, et nous pourrons passer ici agréablement le temps nécessaire.

— Oui, mon père, répondit Pierre, je viens de causer avec le maître de l'hôtel qui me dit qu'il est plein et que, si nous n'avions pas pris la précaution de télégraphier d'Arendal, nous n'aurions pas pu nous loger. Tous les marchands de bois sont arrivés hier pour les marchés. Car, comme je vous l'ai dit, les deux grands moments de vente sont la première semaine de février et la première semaine de juillet, les négociants donnent rendez-vous aux propriétaires à Christiania et traitent là leurs affaires! »

Après s'être renseignés sur les endroits où habitaient les différents négociants qu'ils voulaient voir, Pierre et M. de Glanville partirent ensemble pour une première visite, et pour causer un peu affaires avant d'aller le lendemain au grand rendez-vous des marchands et propriétaires.

« Pendant que nos messieurs sont partis à leurs affaires, allons, nous aussi, à la découverte », s'écriait

Mme de Glanville à la fin de la journée et après avoir passé quelques heures à se reposer dans sa chambre. Les jumeaux avaient fait un bon somme pendant que Jeanne et Mlle Loriot s'étaient occupées à défaire les malles qu'on avait envoyées directement de Honfleur à Christiania. Elles en avaient sorti de fraîches robes d'été, des habits plus légers pour les messieurs et avaient arrangé tout cela pour l'agrément général.

« Nous voilà dignes de figurer à Christiania comme Françaises, disait Jeanne en entrant dans la chambre de sa mère. Tiens, maman, voilà ta robe de foulard, je vais habiller Germaine, et nous irons nous promener un peu à l'aventure si tu veux, en attendant le retour des messieurs.

— C'est cela », lui répondit sa mère, et ces dames sortirent de l'hôtel vers cinq heures du soir bien reposées et élégamment vêtues.

La ville de Christiania, vue de près et à l'intérieur, est beaucoup moins originale que ne le fait supposer le premier coup d'œil; les rues droites et larges, les maisons à plusieurs étages, les boutiques vitrées à la parisienne, tout cela après les paysages sauvages du Télémarken désenchanta un peu nos voyageuses, qui pouvaient se croire de nouveau dans une petite ville quelconque du continent.

Cette impression disparut cependant en partie lorsque, ayant pris un tramway, elles descendirent le long du port. Elles côtoyèrent là ces grands steamers qui partent pour ainsi dire de l'intérieur même de la ville pour faire le tour de la Norvège, ou se rendre au Havre, en Angleterre, ou même en Amé-

rique chargés d'émigrants dont le nombre augmente énormément parmi les Norvégiens que la pauvreté du sol dans certaines contrées rend si misérables qu'ils quittent leur pays, après avoir vendu le peu qu'ils possédaient et notamment leurs bijoux de famille.

Après avoir ainsi erré dans la ville, nos amis se retrouvèrent tous devant l'hôtel Victoria à sept heures du soir.

« Nous sommes très contents de ce que nous venons d'apprendre, Pierre et moi, ma chère amie, disait à sa femme M. de Glanville en remontant l'escalier. M. Harwanger, très étonné de nous voir arriver ainsi sans crier gare, a parfaitement admis nos réclamations!

« Je savais bien, monsieur, m'a-t-il dit, que les dernières livraisons laissaient beaucoup à désirer, mais j'en ai souffert comme vous; j'avais acheté debout une forêt de pins attaqués par la maladie, et, quand les arbres sont arrivés ici, j'ai hésité à vous faire la livraison, j'ai craint que vous ne manquiez de bois si j'attendais pour vous livrer de meilleures marchandises. Soyez tranquille, cela ne se renouvellera plus.

— Oui, reprit Pierre, nous allons tous ces jours-ci, mon père et moi, visiter des bois et acheter ceux que nous trouverons bons! Nous sommes déjà invités à un grand banquet de négociants en bois! Tout cela est bien intéressant, on fait ici les affaires très calmement et sans fatigue aucune; c'est tout différent de la fièvre des négociants français.

— Et nous, nous avons vu des rues, des maisons, des bateaux, s'écriait Ferdinand ; mais j'aime mieux mes courses en karriole, je suis comme Jeanne !

— Cela n'empêche pas, mes chers enfants, que nous serons obligés de rester ici une dizaine de jours au moins, je pense ; les affaires ne se font pas vite dans ce bon pays du Nord, et il faut laisser aux propriétaires de bois, le temps d'arriver ; nous sommes un peu en avance sur le grand moment ordinaire, mais je n'en suis pas fâché. Et toi, Pierre, qu'en dis-tu ? nous pourrons un peu causer et tâter le terrain avant d'en venir à la discussion des prix.

— Oui, mon père ; du reste on me dit qu'il y a tant de choses intéressantes à voir dans les environs que maman et Mlle Loriot, Jeanne et les enfants ne s'ennuieront pas non plus. »

Le lendemain, une visite à M. Reber, banquier à Christiania, était nécessaire, car les kroners devenaient rares dans la poche du père de famille. Ce monsieur, très aimable et parlant bien le français, offrit ses services à M. de Glanville pour lui procurer tous les renseignements nécessaires, puis il les invita à dîner pour le soir même à sa maison de campagne.

« J'ai des filles de dix-sept et dix-neuf ans qui seront bien heureuses de faire la connaissance de vos enfants, ajouta-t-il en se tournant vers M. de Glanville, vous rencontrerez même chez moi des propriétaires de bois du Nord, entre autres M. Ludgreen qui a amené sa femme et ses filles pour leur faire voir Christiania qu'elles ne connaissaient pas.

— Merci, j'accepte de grand cœur, s'écria M. de

Glanville, mais je crains que nos dames n'aient pas les vêtements nécessaires.

— Oh! ne vous en inquiétez pas, cher monsieur, des Françaises seront toujours assez bien mises et reçues partout avec le plus grand empressement.

— Merci donc, cher monsieur, ce soir à cinq heures rendez-vous général à l'embarcadère des bateaux à vapeur, dit M. de Glanville en quittant son aimable hôte.

— Oui, monsieur, répondit M. Reber, car ma maison de campagne est située dans une des nombreuses petites îles du fjord de Christiania. »

« Vous ne devinerez jamais ce que je vous apporte, mes enfants, s'écriait une heure après M. de Glanville en rentrant à l'hôtel Victoria.

— Non! reprit Pierre, allons, les paris sont ouverts.

— Est-ce quelque chose que tu as acheté, papa? demandait Germaine en s'accrochant à son père.

— Est-ce une bête? une fleur? quoi enfin? et Jeanne interrogeait aussi M. de Glanville.

— C'est une invitation à dîner pour ce soir chez M. Reber, banquier norvégien! et M. de Glanville riait de l'air désappointé des enfants.

— Ce n'était pas la peine de nous faire deviner, s'écria Ferdinand, c'est si ennuyeux, mais nous n'irons pas, nous deux, nous resterons avec Mlle Loriot, et nous nous amuserons bien pendant que vous paraderez chez M. Reber.

— Pas du tout, j'emmène tout mon monde, dit M. de Glanville, je veux montrer ma petite famille à ces braves gens; vous verrez que vous ne vous ennuierez pas, mes enfants, nous sommes invités

pour cinq heures et c'est dans une île en face de la ville.

— Mais, mon ami, nous n'avons pas de robes convenables, Jeanne et moi, ni Mlle Loriot non plus! » et Mme de Glanville ne paraissait pas plus ravie que ses enfants de la perspective de ce dîner. « Nous n'avons rien apporté, vous ne nous aviez pas dit que nous serions mondains à ce point!

— Que veux-tu, maman! s'écria Jeanne toujours pratique, nous allons nous arranger de notre mieux, je vais ouvrir ta robe de foulard avec des dentelles; Germaine a sa robe brodée et sa ceinture rose, moi, ma robe de pongée écru, cela ira très bien; mademoiselle a aussi sa robe de foulard grenat et blanc qui est toute neuve; nous ferons très bon effet, ne t'inquiète donc pas, chère maman, et elle se pencha sur sa mère pour l'embrasser.

— Voilà *la petite sœur de la famille* dans son rôle habituel, s'écria Pierre, vous verrez qu'elle vous arrangera toutes très bien; ma chère mère, ne te fais donc pas de soucis inutiles et laisse-la faire, et Pierre demandait aussi à sa sœur où il trouverait ses habits.

— Tout est prêt sur ton lit », répondit Jeanne gaiement.

Pierre avait raison, le résultat des efforts de Jeanne répondit aux espérances de son frère et, à cinq heures, toute la famille de Glanville retrouvait M. Reber à l'embarcadère du bateau à vapeur; une heure plus tard, le banquier montrait une petite île à Mme de Glanville.

« Vous voyez, madame, voici notre domaine, toute

cette petite île appartient au père de ma femme et nous y habitons toute l'année, c'est très agréable. »

En effet, on stoppait bientôt à un petit port en miniature où de jolies barques se balançaient, attachées au bord par des piquets en bois sculpté et peint aux couleurs de la famille, vert et rose.

M. Reber fit traverser à ses hôtes un joli bois de pins, puis, à travers un parc admirablement soigné, une large allée sablée conduisit à la maison.

Là, Mme Reber et ses enfants accueillirent la famille de Glanville avec la plus gracieuse politesse.

« Vous arrivez chez nous on ne peut plus à propos, chère madame, s'écria Mme Reber, qui était une femme d'une quarantaine d'années, grande, mince, blonde, avec des yeux bleus, elle était bien une femme scandinave. C'est aujourd'hui la fête de ma fille Anisia, elle a dix-huit ans, et nous réunissons ses amies ce soir en une petite sauterie ; vos enfants seront les bienvenus et s'y joindront, je pense, avec plaisir !

— Permettez-moi, chère madame, de vous présenter mes richesses, et M. Reber s'avançait suivi de ses cinq enfants : Anisia dix-huit ans, Reinhart seize ans, Varvara dix ans, Agatha huit ans, le petit Paul cinq ans, vous voyez qu'il y en a pour tous les goûts.

— Quelle belle famille, répondit M. de Glanville, comme ils sont tous forts, et bien portants, vous êtes encore plus riche que moi, qui n'en ai que quatre, Pierre, Jeanne et mes petits jumeaux. »

La glace fut bien vite rompue, Germaine et Ferdinand furent emmenés par Varvara et Agatha, le

petit Paul courant après eux, et on entendit sous peu de joyeux éclats de rire. Anisia fit à Jeanne et à Mlle Loriot les honneurs de la maison pendant que Mme Reber restait au salon avec Mme de Glanville.

C'était un joli chalet, tout en bois verni, de couleur naturelle, très grand, simple, mais confortable. Tout le rez-de-chaussée se composait de grandes salles préparées à recevoir les hôtes attendus ce soir-là ; des banquettes étaient rangées le long des murs décorés de verdure, de branches de sapins et de fleurs, toutes les portes étaient enlevées, et on aurait dit qu'il n'existait qu'une seule grande pièce ; tout cela avait un très joli aspect. Le passage d'une famille française était un événement pour la jeunesse norvégienne et tout le voisinage avait été convoqué par M. et Mme Reber.

La plus jeune partie de la société se réjouissait beaucoup de danser toute la nuit, et les parents, d'apprendre les nouvelles de France, les modes, les toilettes, les spectacles, la musique, etc.

Toutes les demoiselles et tous les jeunes gens des environs, prévenus ce matin-là, accoururent donc joyeusement au chalet de M. Reber, les bateaux succédaient aux bateaux et les jumeaux s'étaient établis avec leurs nouveaux petits amis pour contrôler le débarquement de ces nombreux convives. Les dames et les demoiselles en grande toilette, avec des fleurs naturelles dans les cheveux et à la ceinture, étaient charmantes de jeunesse, de fraîcheur, de gaieté et d'entrain.

Enfin, après un dîner excellent et servi en plein air, la jeunesse qui ne tenait plus en place se préci-

pita dans les salons préparés pour la danse et deux pianos donnèrent le signal du bal.

Aussitôt, la famille de Glanville fut mise presque sans s'en douter au milieu du grand salon, puis enveloppée d'une immense guirlande de ces gais danseurs et danseuses dans une ronde échevelée. Tous riaient aux éclats. Cette ronde est une manière de souhaiter la bienvenue aux étrangers reçus pour la première fois dans une famille.

Après cette espèce de galop effréné, Mlle Anisia Reber [1] vint prendre Pierre par le bras, Reinhardt fit de même pour Jeanne de Glanville et ainsi deux par deux, toute la société fit le tour de la salle et vint saluer M. et Mme Reber et M. et Mme de Glanville qui, debout devant la porte, attendaient cet hommage. Dix minutes après, le bal s'ouvrait par une valse de Gounod.

Les enfants, loin de s'ennuyer comme ils l'avaient cru, quand M. de Glanville leur avait fait part de l'invitation, étaient absolument enchantés de cette charmante soirée, où ils étaient les rois de la fête. Cependant les meilleures choses ont une fin et, vers dix heures, une forte cloche retentit, agitée par un des jeunes invités qui parcourut tous les salons en criant : *à table! à table!*

Les danses s'arrêtèrent comme par enchantement ; les pianistes plaquèrent deux accords finaux et chaque invité, saisissant sa danseuse, la conduisit à un excellent souper servi sous une tente dans le jardin.

1. Souvent en Norvège ce sont les jeunes filles qui invitent les jeunes gens.

Des lanternes vénitiennes brillaient de tous côtés, malgré une demi-clarté.

« Ah ! quelle délicieuse soirée, s'écriait Jeanne qui ne tenait plus debout.

— Oui, mes enfants, vous pouvez bien remercier nos excellents amis, reprit M. de Glanville en remontant en bateau, il faut bien un voyage en Norvège pour expliquer une chose pareille : laisser des enfants de dix ans au bal jusqu'à minuit et demi.

— Il n'y a pas que les enfants de dix ans qui en aient joui, mon père, je vous assure ! et Pierre serrait avec émotion la main de M. Reber.

— J'espère alors que vous resterez longtemps au milieu de nous, chers amis, s'écria M. Reber à son tour, vous savez que les Français sont toujours les bienvenus partout en Norvège ! »

CHAPITRE IX

LA VIE DANS LA CAPITALE DE LA NORVÈGE

« Oui, nous nous sommes bien amusés hier soir, s'écriait Jeanne le lendemain en se refaisant par un bon *frockhost* des fatigues de la veille, mais je n'en peux plus !

— Ah ! répondit Pierre qui n'avait pas encore paru ce matin-là, j'ai été à bien des soirées à Honfleur, à Caen et même à Paris et jamais je n'ai vu un entrain pareil, une gaieté de meilleur aloi ; ces jeunes Norvégiennes valseraient une heure de suite sans demander grâce !

— Et puis, ajouta Mme de Glanville, les parents jouissent de la joie de leurs enfants, et la partagent si absolument que c'est vraiment joli à voir, même pour des spectateurs désintéressés, et certes votre père et moi nous ne l'étions pas.

— Je propose une journée calme pour aujourd'hui, après une soirée si agitée, cela sera très nécessaire ; Ferdinand et Germaine ont l'air éreintés ! dit M. de Glanville en sortant de table ; que penseriez-vous,

ma chère, d'une excursion en bateau pour visiter le fjord?

— J'en penserais beaucoup de bien, lui répondit sa femme, on dit que le fjord de Christiania est très remarquable!

— Oh! oui, papa, ce sera très délicieux de glisser sur cette belle eau bleue, tranquillement établis sous ces jolies tentes de coutil de couleur! » et Germaine se pressait dans les bras de son père.

« Christiania[1], en effet, est bâtie dans l'un des plus jolis sites du monde, entre le fjord et les derniers contreforts des Alpes norvégiennes. Malheureusement, la ville ne touche au fjord qu'en un seul point, à l'entrée de son port, puis elle semble s'enfuir vers l'intérieur des terres prolongeant de longs faubourgs dans la vallée qui s'étend au nord. Si, au contraire, elle avait élevé ses palais, ses quartiers neufs et aristocratiques au bord du fjord, le long des courbes harmonieuses que dessine le rivage, elle pourrait s'enorgueillir d'une vue que Genève seule offre à ses habitants. Devant Christiania, le fjord s'épanouit en un lac calme, bleu, poétique comme le lac Léman, entouré comme lui d'une ceinture de montagnes dont les croupes boisées s'abaissent en gradins autour des sinuosités de la côte. Mais des îles innombrables parsèment ce lac; tantôt elles se serrent en grappes pressées, tantôt elles s'éparpillent et se dispersent, semblables toujours à des bouquets de verdure jaillissant des flots. »

Nos amis prirent donc un des nombreux petits

1. *En karriole*, par Albert Vandal.

bateaux à vapeur qui sillonnent gaiement en tous sens ce fjord enchanté et se firent descendre à *Oscar Halle*, la maison de campagne qui devient le *Palais du roi* lorsqu'il demeure en sa bonne ville de Christiania !

La situation de cette habitation est fort belle, elle domine le fjord de Christiania et est entourée de beaux arbres et de verdure, mais elle ressemble trop à un gâteau de Savoie bien recouvert de sucre blanc ; cependant on oublie bien vite la construction peu élégante de ce belvédère quand la vue, embrassant tous les replis du fjord, se repose sur la nappe verdoyante des forêts lointaines, se perd au milieu des montagnes et découvre le pic aigu du Gausta ou les glaciers du Télémarken.

« Ah ! quelle belle vue, et que ce roi doit être heureux de vivre ainsi dans ce site enchanté, s'écriait Jeanne, en arrivant sur la plate-forme du haut de la tour d'*Oscar Halle*.

— Oui, c'est un bien beau belvédère, lui répondit sa mère, rien n'y manque en effet : bois, mer, lacs, rivières, montagnes, on se sent très loin des humains en regardant à gauche ; et, à droite, on voit Christiania qui vous rappelle que la civilisation est là tout près si on veut en jouir !

— Mais qui vient donc là-bas? demandait en ce moment M. de Glanville, il me semble que ce sont des figures de connaissance.

— Oh ! oui, mon père, dit en rougissant un peu Pierre de Glanville, ce sont Mlles Ludgreen, les filles d'un grand négociant de bois de Drontheim ; hier au bal je leur avais dit que nous viendrions peut-

être aujourd'hui dans les environs de Oscar Halle et elles ont demandé à leur frère de les accompagner; elles sont charmantes, n'est-ce pas, Jeanne? surtout l'aînée Christina, qui a dix-huit ans. J'ai beaucoup dansé hier avec elle, jamais je n'ai vu valser aussi bien qu'elle!

— Oui, répondit Jeanne, Christina et Flora Ludgreen sont très aimables, vives, enjouées, elles pourraient vite devenir de vraies amies pour moi si je restais plus longtemps à Christiania. »

« Bonjour, madame, comment allez-vous depuis hier, n'êtes-vous pas tous fatigués de vos excès norvégiens? demandait aimablement Christina Ludgreen en s'approchant de nos voyageurs. Et les deux jumeaux n'ont-ils pas trop sommeil, après être rentrés si tard? et elle embrassait Germaine et Ferdinand.

— Tout le monde va très bien, merci, mesdemoiselles, dit M. de Glanville, tandis qu'on échangeait de joyeuses poignées de main, où allez-vous comme cela?

— Nous ne savons pas encore, et si vous voulez nous accepter comme *ciceroni* nous vous montrerons l'intérieur de la villa, puisque vous ne l'avez pas encore visitée!

— Bien volontiers, dit Jeanne en prenant le bras de Christina Ludgreen.

— Vous voyez, l'ameublement en est très simple et c'est bien ce qu'il faut pour une jolie maison de campagne, disait Hermann Ludgreen, jeune homme de seize ans qui avait été ravi d'accompagner ses sœurs.

— Tout le rez-de-chaussée, comme vous le voyez,

sert de salon, salle à manger, billard, bibliothèque, etc., et chaque pièce représente un coin de la Norvège : les panneaux de ce salon-ci sont couverts des sites montagneux et des cascades du Télémarken; dans cette salle à manger, ce sont les fjords qui ornent les murs; ici, ce sont tous les costumes de la Norvège peints très exactement sur les parois de la salle de billard. C'est Tidemand, notre peintre national, qui a fait ces belles peintures.

— C'est une très jolie idée, dit Jeanne qui, aimant beaucoup dessiner, admirait ces fraîches peintures.

— Et puis, on voit que votre souverain est un homme de goût, car, nulle part, il n'y a de ces quantités de dorures qu'on rencontre si souvent dans d'autres palais.

— Voici enfin la petite salle où sont réunis tous les costumes d'officiers de nos rois : Oscar Ier, Gustave-Adolphe et Bernadotte! ils sont conservés ici avec le plus grand soin; et Hermann Ludgreen expliquait à M. de Glanville et à Pierre les divers costumes militaires des feu rois de Norvège.

— On dirait tout à fait une salle du musée Grévin, s'écria en riant Mlle Loriot, seulement au lieu d'être des mannequins représentant des assassins célèbres, comme c'est généralement le cas sur les boulevards de Paris, ce sont des rois qui figurent ainsi.

— Je crois que vous avez suffisamment admiré Oscar Halle, ne trouvez-vous pas? dit Christina Ludgreen en interpellant M. et Mme de Glanville; voici justement le sifflet du petit steamer qui retourne à Christiania, et, si vous voulez, nous pourrons

vous faire visiter les principales curiosités de la ville.

— Elles ne sont pas très nombreuses, reprit Hermann, mais cependant il faut voir le *Storthing*, notre chambre des députés, et divers autres monuments!

— Avec grand plaisir », s'écria M. de Glanville en faisant monter toute la joyeuse bande dans un des nombreux petits steamers qui sillonnaient le fjord.

Le *Storthing* maintient avec un soin jaloux l'autonomie de la Norvège vis-à-vis de la Suède; tout ce qui peut ressembler à une tentative de fusion est impitoyablement écarté. L'assemblée n'existe qu'avec le sentiment constant et général que la Norvège est et veut rester norvégienne. Elle a son armée, son budget, sa marine, comme sa langue, un cordon de douaniers sépare encore aujourd'hui les deux royaumes, et l'uniforme suédois fut longtemps, dans les rues de Christiania, l'objet d'une curiosité peu sympathique.

Le *Storthing* est un bel édifice faisant face au square Charles-Jean, la plus belle place de Christiania.

Le *Storthing* [1] est, en Norvège, cette convention de paysans qui dirige à son gré les destinées du pays; si l'étiquette est monarchique, le gouvernement est républicain.

Hélas! cette salle de parlement, absolument vide, car la session était close, parut très peu intéressante à nos voyageurs. Rien de plus triste, en effet, que

1. *En karriole*, par Albert Vandal.

cette salle froide du *Storthing*, il y manque l'élément des combats de la parole, il n'y a pas de tribune.

« Les représentants norvégiens, s'écria Hermann, indiquant cette particularité à nos amis, se rassemblent, non pour entendre de brillants discours sur un même thème, mais pour discuter simplement et librement des affaires du pays; ils ne font pas de grandes dissertations, ils causent ensemble à haute voix sur l'opportunité de telle ou telle route, sur la nécessité de voter tel ou tel chemin de fer ou sur la réparation de tels ou tels monuments. Dans le *Storthing*, il y a quelquefois des luttes très violentes sur des questions très peu générales; mais, lorsque la majorité s'est prononcée, les vaincus acceptent ce verdict souverain, et de là il ne sort pas de dissensions dans le pays!

— Après le palais du *Storthing* allons voir les deux monuments les plus intéressants de Christiania, s'écria Christina Ludgreen en sortant de la chambre des députés, ce sont le *palais du roi* et la *prison*. Le palais n'est guère plus gai qu'une prison, d'ailleurs le château royal est aussi un domicile obligatoire; cela paraît étrange, mais il en est ainsi, car la loi oblige le roi de Suède et de Norvège à venir passer chaque année deux mois à Christiania entouré d'une cour exclusivement norvégienne.

— Oui, reprit Hermann, pendant dix mois environ il est tout à la Suède, puis, le reste de l'année, il devient Norvégien. Quand il franchit la frontière des deux royaumes, les officiers suédois remettent le roi entre les mains d'officiers norvégiens et s'en retournent chez eux; le palais est prêt à le rece-

voir et toute une suite norvégienne entoure le souverain.

— Comme tout ce que vous nous racontez est intéressant ! » s'écriait Pierre en sortant du palais du roi avec le reste de la famille de Glanville, les demoiselles Ludgreen et leur frère ; « comme vous êtes bon, cher monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Hermann Ludgreen, de nous faire voir tout cela !

— J'en suis très heureux et, si je puis vous être utile pendant votre séjour ici, je suis entièrement à vos ordres ; voulez-vous maintenant visiter la prison, et, si cela amuse la jeunesse, je vous raconterai en nous y rendant une histoire de brigands ?

— Ah ! oui, car nous les aimons tant, s'écria Ferdinand en sautant au cou du jeune homme.

— Voici un tramway presque vide qui passe, disait en ce moment Christina Ludgreen, prenons-le d'assaut, il va justement du côté de la prison.

— Oui, c'est une bonne idée, nous y serons très bien, répondit Mme de Glanville, et avec l'avantage d'être tous ensemble, ce qui ne se pourrait pas dans un simple fiacre.

— Nous voici enfin installés, nous avons un assez long trajet à parcourir ainsi, paraît-il, s'écria M. de Glanville, nous serons donc enchantés, mon cher ami, si vous voulez bien nous raconter votre histoire de brigands.

— Oh ! cela ne vous intéressera peut-être pas, monsieur, répondit Hermann Ludgreen, et je pourrais remettre à plus tard le récit promis à vos enfants !

— Oh ! non, tout de suite, je vous en prie, dit Germaine en se rapprochant du jeune Hermann.

— Vous le voulez, monsieur, je commence donc, répondit Hermann Ludgreen, mais je tâcherai d'être bref ; la prison de Christiania, où nous nous rendons en ce moment, a sa légende et tout le monde en Norvège en connaît le héros [1].

« *Ouli Eiland* a été le dernier et le plus célèbre de ces brigands de grands chemins, courageux, hardis, agiles et peu scrupuleux dont les exploits enchantent ceux qui n'ont pas crainte d'en souffrir !

« Ouli Eiland, le fameux brigand norvégien, était retiré dans les montagnes dont lui seul connaissait les détours, et puis, tout d'un coup, il en sortait à l'improviste. C'était généralement pour arrêter un courrier et pour emporter la caisse ; d'autres fois, il descendait de ses hauteurs pour porter une aumône à un *gaard* misérable, ou il allait se promener en ville pour se moquer des gendarmes, pour causer avec les bourgeois et leur demander s'ils savaient quelle était la récompense promise à celui qui livrerait mort ou vif à la justice le fameux brigand Ouli Eiland ! On l'avait pris plusieurs fois ; mais, chaque fois, il avait réussi à s'échapper.

— Quel homme extraordinaire était ce brigand ! » dit Pierre qui écoutait ce récit avec autant d'intérêt que les petits jumeaux qui étaient ravis d'entendre les exploits du bandit.

« On a raconté, en effet, de vrais prodiges d'adresse et d'invention de sa part pour ses évasions ; on pourrait presque croire qu'il avait retrouvé le secret du célèbre *Sésame, ouvre-toi !* des contes des *Mille et une*

1. *En karriole*, par Albert Vandal.

Nuits. Il y eut une lutte épique entre le directeur de la prison de Christiania et Ouli Eiland, lutte de ruse et d'adresse d'un côté et de vigilance de l'autre.

« Un jour ne sachant plus dans quelle cellule assez sûre mettre le fameux brigand, le directeur de la prison de Christiania eut l'idée de commander un fauteuil mécanique très remarquable sur lequel il fit asseoir Ouli Eiland et qui le saisit de toutes parts. On le transporta ainsi dans sa prison : le lendemain, le fauteuil était vide et le brigand se livrait de nouveau à ses exploits.

« L'autorité s'en mêla alors, le gouverneur de Christiania décréta une levée en masse contre le bandit ; tous les paysans s'armèrent et, aidés par des gendarmes, ils le traquèrent partout. On finit par cerner sa montagne, et, après l'avoir affamé, Eiland vint de lui-même se rendre à discrétion. On ne l'accusait d'aucun assassinat, ou du moins on n'avait point de preuves absolues contre lui, il fut donc condamné seulement à la *détention perpétuelle.*

« En entendant ces mots, le brigand sourit. Le directeur, sachant qu'il n'avait jamais réussi à le garder en prison, eut l'idée ingénieuse suivante. On lui amena Ouli Eiland et il lui parla en ces termes :

« — Tu es Norvégien, et, quoique brigand, j'ai con-
« fiance dans ta loyauté. Je vais te laisser une liberté
« absolue dans la prison, tu ne seras ni enfermé ni
« enchaîné, tu circuleras librement dans l'intérieur de
« la prison et dans les préaux, je te demande seule-
« ment ta parole d'honneur de ne point t'échapper. »

« Ouli Eiland la donna et le gouverneur tout rassuré se dit alors qu'il pouvait dormir tranquille. En

effet, le prisonnier ne chercha pas à manquer à sa parole, mais il n'était plus gai et de joyeuse humeur comme auparavant, il avait le mal du pays de sa montagne.

« Un jour, il demanda à être conduit au gouverneur et lui parla en ces termes :

« — Je t'ai donné, il y a quelques mois, ma parole « d'honneur de ne pas m'évader, j'ai tenu ma pro- « messe, mais maintenant, enferme-moi, enchaîne- « moi, mais rends-moi ma parole ! »

« Le gouverneur, très inquiet et convaincu qu'Ouli Eiland réussirait à s'échapper, le fit jeter dans une cage de fer dont chaque barreau était garni de clochettes ; à chaque mouvement du brigand, il se produisait donc un carillon infernal.

« Enfermé dans cette cage, Eiland reprit tout son entrain et sa gaieté, il pouvait travailler de nouveau à s'évader sans manquer à la parole donnée.

« En effet, six semaines après, le geôlier principal, entrant pour lui apporter son repas, trouva la cage vide : l'oiseau s'était envolé de nouveau vers ses chères montagnes !

— Comme il était habile, et comme ce que vous nous racontez là est intéressant, cher monsieur ! s'écria Mme de Glanville à un arrêt dans le récit du jeune Ludgreen.

— Quel dommage qu'une si grande hardiesse, qu'un courage si remarquable fût employé au mal ! quel bien un homme pareil aurait pu faire ! Mais comment est-il mort ce fameux brigand? Dites-le-nous donc pour achever sa biographie bien digne d'être racontée !

— Personne ne l'a jamais su, madame; tout d'un coup il a disparu et la population a pu dormir tranquille. En un mot, on ne sait pas comment il est mort : est-il tombé dans quelque rencontre avec les gendarmes? a-t-il été emporté par la chute d'une avalanche ou dans un torrent? ou assassiné par quelque traître collègue? je ne puis pas vous le dire, à mon grand regret! »

On arrivait à la prison et M. de Glanville se fit montrer, Hermann Ludgreen servant d'interprète, la prison et ses cellules; le fauteuil mécanique, la cage de fer d'Ouli Eiland les intéressèrent spécialement, et, à sept heures, on rentrait gaiement à l'hôtel Victoria; tous étaient enchantés de leur journée agréable et instructive.

« Merci bien, chers amis, s'écriait Jeanne en serrant la main de leurs *ciceroni* norvégiens, si on apprenait tous les jours autant de choses que nous en avons entendu raconter aujourd'hui, on deviendrait de grands savants et sans se donner beaucoup de peine.

— Oui, c'est un genre d'instruction qui me va très bien! s'écria Ferdinand à son tour; voulez-vous, mademoiselle Loriot, que nous continuions ainsi mon éducation? au retour de Norvège, nous irions en Angleterre, en Espagne, et ainsi de pays en pays, Germaine et moi nous deviendrions de vrais petits savants!

— C'est possible, répondit en riant Mme de Glanville, mais ce serait une éducation un peu coûteuse et par trop nomade pour mon goût! »

CHAPITRE X

L'ACCIDENT

« Regrettez-vous notre séjour à Christiania, mes enfants? s'écriait, quelques jours plus tard, M. de Glanville. Il me semble que les amusements ne vous manquent pas, vous allez de fêtes en fêtes, pique-niques, soirées dansantes, courses en bateau, rien n'y manque!

— Oui, mon cher père, reprit Jeanne, et puis nous avons fait la connaissance de ces aimables Ludgreen, je ne sais vraiment pas comment nous pourrons vivre sans eux! Quelle charmante personne est cette chère Christina!

— Ce matin nous avons fait, mon père et moi, deux importants marchés de bois », reprit Pierre en rougissant un peu, on aurait dit qu'il désirait détourner la conversation.

« Oui, dit M. de Glanville, et pendant que nous déjeunons, je veux, mes enfants, vous raconter comment se font ces marchés de bois qui sont assez originaux. Les négociants achètent aux proprié-

taires le bois non abattu, après avoir eu des échantillons de ces bois ; puis ils payent d'avance la moitié du prix en concluant le marché; le reste, l'autre moitié, est dû à la réception des bois à domicile. Cette réception se fait souvent très longtemps attendre, puisque, comme on me l'a raconté l'autre jour, il s'écoule quelquefois deux ans et plus entre le moment où se fait le marché et celui où l'arbre abattu, ébranché, dépouillé de son écorce, arrive à destination ; il a été livré à la pente de la montagne, qui le conduit au torrent, d'où il gagne, à travers maintes cascades, la rivière; ce lent véhicule est destiné à le porter jusqu'à un port de mer souvent très éloigné de la forêt.

« Les bois, vous le voyez, mes enfants, font de longs voyages, ils parcourent lacs et fleuves; avant d'être ainsi livrés à eux-mêmes, ils sont marqués soigneusement au fer rouge; à l'embouchure des rivières, ou sur les lacs qu'ils traversent, des hommes, spécialement chargés de ce métier, les trient et en font des lots séparés les uns des autres ; une longue chaîne de troncs attachés ensemble bout à bout par des anneaux donne à ces amas de bois la forme de grands demi-cercles sur lesquels on voit marcher les trieurs comme sur des radeaux. Puis, à l'un des nombreux petits ports des fjords, ils sont embarqués sur des bateaux à voiles ou à vapeur qui les mènent dans le monde entier.

— Merci, mon père, s'écria Jeanne, tu viens de nous dire encore des choses bien curieuses, et nouvelles pour nous, mais que ferons-nous donc aujourd'hui?

— Je vous laisse libres, mes enfants; pour ma part, je vais à quelques heures d'ici à un rendez-vous avec un grand négociant de bois à qui j'ai affaire.

— Je compte me reposer aujourd'hui, j'ai la migraine, dit Mme de Glanville. Mlle Loriot peut si cela lui convient mener Jeanne et les jumeaux faire une petite expédition dans les jolis environs de Christiania; mais, voici une lettre pour Pierre, que dit-elle, mon ami? »

Pierre avait saisi la missive avec émotion; on aurait dit qu'il s'attendait à la recevoir, il la lisait sans rien répondre à sa mère, enfin, prenant son courage à deux mains, il dit :

« Tu as absolument besoin de moi aujourd'hui, n'est-ce pas, mon père? Je vais donc répondre à Hermann Ludgreen que nous ne pouvons pas accepter pour aujourd'hui leur aimable invitation! C'est dommage, ajouta-t-il en se levant pour écrire à son nouvel ami.

— Mais non! je puis très bien me passer de toi reprit son père en souriant et en faisant un petit signe d'intelligence à Mme de Glanville; mais quelle est donc la proposition si attrayante que te fait le jeune Ludgreen?

— Voici, mon père, ce qu'il m'écrit :

« Cher monsieur et ami, nous allons aujourd'hui,
« mes sœurs et moi, passer la journée aux environs
« de Noss, petite ville où mon père a un pied-à-terre
« dans une ferme; si Mlle Jeanne et vos petits jumeaux
« voulaient se joindre à nous, nous partirions à deux
« heures, puis reviendrions à huit ou neuf heures du

« soir ayant fait là-bas un repas champêtre. Nous « serons naturellement très heureux que Mlle Loriot « soit de la partie.

« Votre tout dévoué

« Hermann Ludgreen.

« P. S. Si vous ne me faites rien dire nous vien- « drons vous chercher à deux heures précises.

« Pas de réponse, bonne réponse ! »

— C'est très bien, ne réponds rien, mon cher ami, dit M. de Glanville, et préparez-vous pour ne pas faire attendre vos aimables amis !

— Nous serons prêts, papa, ne crains rien, s'écria Germaine en embrassant son père de toutes ses forces, tu es bien gentil de ne pas avoir besoin de Pierre, et, pour ta récompense, je te rapporterai quelque chose en souvenir de notre course !

— C'est bien, petite enjoleuse, reprit son père en lui rendant ses baisers, tâchez de nous revenir tout entiers ce soir et tout le monde sera satisfait ; mais allez vous habiller, je vais retrouver M. Harwanger qui doit se demander ce que je deviens. Il m'accompagne cet après-midi. »

Pierre rayonnait, sa mère lui pressa la main et étant seule un instant avec lui, elle lui dit :

« Tu es bien joyeux, mon Pierre, d'aller te promener avec tes amis ; la promenade est-elle la seule cause de ton émotion, cela m'étonnerait ?

— Ah ! non, maman, tu as deviné ; Mlle Christina est si aimable, si bonne, si charmante de toutes façons que, depuis que je l'ai vue, je ne sais pas comment vivre sans elle, et puis je voudrais la connaître

tout à fait et ceci est une très bonne occasion, qu'en dis-tu?

— Oui, mon cher enfant, j'avais bien vu ton émotion quand on prononçait le nom de Christina, ne lui laisse surtout rien voir de tes sentiments avant d'avoir causé de tout cela avec ton père; mais voici Mlle Loriot, tes sœurs et Ferdinand.

— Viens vite, Pierre, je vois Hermann Ludgreen qui nous appelle du jardin; il nous fait signe de nous dépêcher! s'écria Ferdinand en se précipitant dans la chambre de sa mère.

— Allez donc, mes enfants, adieu et bon voyage! je compte sur de joyeux récits pour ce soir!

— Oui, oui! maman, adieu, adieu! et la joyeuse bande partit en courant.

— Enfin, vous voici! » s'écria Christina en donnant une bonne poignée de main à Jeanne. Elle allait prendre aussi la main de Pierre, mais elle se retint, et se mit à embrasser Germaine pour qu'on ne vît pas la rougeur qui lui était montée au visage en disant bonjour au jeune Français.

« Voyez, notre chaloupe à vapeur nous attend. Ces excellents Reber nous ont offert la leur pour toute la journée pour nous promener dans le fjord de Christiania, et aller dîner à Noss dans une ferme de mon père, dit gaiement Hermann Ludgreen; allons en route, joyeuse jeunesse! »

Les nombreuses sociétés des bateaux à vapeur et à voiles qui circulaient sur l'eau bleue et transparente du fjord, se demandaient un peu quelle était cette petite chaloupe d'où partaient de si joyeux chants, et où le rire résonnait gaiement. En effet on

était bien heureux à bord de l'*Anisia*, comme s'appelait le petit vapeur de M. Reber.

Enfin on débarqua et la jeunesse se mit à gravir avec courage une colline élevée de dix-sept cents pieds qui était le but de la course ; le *Sœter Pragner* n'est qu'à quelques milles de Christiania. De là, on jouit d'un superbe panorama du fjord à la mer, et de l'autre côté, est une vue très étendue aussi, mais sur les montagnes et les vallées.

Il faisait vraiment délicieux : les jeunes filles munies de charmants petits paniers ramassaient des quantités de fraises, de myrtils, de framboises qui émaillaient l'herbe verte de la forêt qu'on traversait, on courait, on chantait en jouissant de la vie.

Pierre, Christina et Jeanne formaient un trio presque inséparable ; les jumeaux, Mlle Loriot, Hermann Ludgreen et sa sœur Flora fermaient la marche. On atteignit enfin le but de la promenade, la ferme où la brave femme, préposée à la garde des nombreuses petites vaches et chèvres, offrit aux jeunes gens tout ce qu'elle avait de meilleur, lait, crème, fromage, viande séchée, gâteaux aux amandes, miel embaumé, tout vint prendre place sur une belle nappe blanche ; les paniers de fruits champêtres et les bouquets aux fraîches couleurs faisaient un charmant coup d'œil, et on se mit à dévorer à belles dents tout ce qui était offert de si bon cœur. Puis, quand la faim fut suffisamment assouvie, Pierre décréta que, pendant qu'on mangeait les fruits, chacun devait chanter ou réciter quelques beaux vers en français ou en norvégien.

« C'est Germaine et Ferdinand qui, comme les plus

jeunes, doivent commencer, s'écria alors Mlle Loriot; qu'allez-vous nous dire, mes chers petits?

— Ah! ceci est une ruse cousue de fil blanc, comme on dit en France, s'écria Christina Ludgreen en riant, Mlle Loriot étant notre doyenne ne veut pas ouvrir le feu!

— C'est très mal, mademoiselle, reprit Pierre, mais ne perdons pas de temps à discuter qui commence. Ferdinand, récite-nous vite une fable quelconque. »

Ferdinand ne se fit pas prier et, très gentiment, il récita *le Chêne et le Roseau*, bien connu dans tous les pays.

« Bravo! Ferdinand, c'est très bien dit! » et on but à la santé du petit garçon rouge de plaisir.

Chacun s'exécuta de son mieux, et il était très intéressant de voir la façon si différente que chacun avait de dire les vers. Germaine récita avec entrain *le Loup et l'Agneau*; Jeanne, avec cœur, *l'Ange et l'Enfant*, de Reboul; Pierre se lança dans la grande poésie : il déclama avec beaucoup de feu *les Imprécations de Camille*, Mlles Ludgreen chantèrent en norvégien de jolies romances, à la joie de Pierre qui devenait rouge et pâle de plaisir en découvrant que sa charmante Christina avait un talent de plus. Hermann Ludgreen chanta enfin le chant national. Aux dernières paroles du jeune Norvégien, Mlle Loriot se leva.

« Allons, mes enfants, il est sept heures passées, je ne veux pas qu'on rentre trop tard, nous allons remercier la bonne fermière et... »

Mais elle ne put pas finir sa phrase, car un *oh!* indigné sortit de toutes les bouches.

« Oh! c'est trop fort! s'écria Hermann Ludgreen en particulier, nous nous sommes tous exécutés de bonne humeur et Mlle Loriot veut sortir de la ferme sans rien nous réciter, mais il n'en sera pas ainsi! » et tous ils se précipitèrent sur la pauvre institutrice, qui riait de si bon cœur qu'elle leur déclara qu'elle ne pourrait jamais rien leur dire si on la tourmentait ainsi; puis, tout d'un coup, au moment où on s'y attendait le moins, une belle voix de contralto se fit entendre, et Mlle Loriot chanta à la jeunesse enthousiaste deux strophes d'une vieille chanson italienne.

« En avant maintenant et redescendons vite la montagne! » s'écriait Pierre qui ouvrait la marche en entraînant Germaine, et tous le suivirent en courant.

« Oh! quels magnifiques nénuphars! Il faut que j'en rapporte quelques-uns à ma mère qui est malade, s'écriait Flora Ludgreen en apercevant, à gauche en descendant, un petit lac constellé des grandes fleurs blanches et de leurs larges feuilles.

— Oui, mais prends garde! s'écria son frère Hermann, c'est très glissant!

— Oh! ce n'est pas difficile, vous allez voir : avec le crochet de mon ombrelle je vous en attraperai tant que vous voudrez », reprit Christina qui se mit en effet à cueillir les belles fleurs si blanches! mais malheureusement elle fut trop ambitieuse et, au moment où elle se penchait pour prendre un nénuphar remarquable, son pied glissa et elle poussa un cri en essayant de se retenir aux arbustes qui poussaient sur les bords du petit lac.

Mais les buissons cédèrent, et la pauvre Chris-

tina, grande et assez lourde, disparut sous les flots glacés.

Un long cri de terreur retentit aussitôt, mais, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour l'écrire, Pierre avait ôté rapidement sa veste et se précipitait dans le lac pour essayer d'arracher à la mort Christina Ludgreen.

Hermann de son côté s'était élancé vers une ferme qu'il savait ne pas être très éloignée et ramenait bientôt du secours.

Cependant Pierre nageait vigoureusement, il traînait après lui la tête de Christina qu'il maintenait avec peine au-dessus de l'eau.

Hermann et les braves fermiers venus à son appel, lancèrent à Pierre une corde qu'il réussit à saisir, et on put ainsi le ramener au bord du lac, au moment où il allait lâcher Christina, le jeune garçon n'en pouvait plus!

Peu de minutes après, on tirait à terre les deux pauvres jeunes gens complètement évanouis!

Que faire là dans la forêt, à peu près à égale distance de la ferme et du bord du fjord ?

Enfin Jeanne et Mlle Loriot, les seules qui n'eussent pas complètement perdu la tête, prirent le parti suivant :

« Monsieur Hermann, dit Mlle Loriot avec autorité, commandez à ces braves gens de faire deux espèces de brancards, ils sont huit et nous arriverons bien ainsi à rapporter nos chers évanouis au bateau à vapeur; là nous trouverons des cordiaux et c'est ce qui nous manque totalement ici. »

Flora et Germaine pleuraient en voyant les visages

pâles de Christina et de Pierre, qui restaient sans mouvement là où on les avait couchés en les retirant de l'eau.

Hermann avait roulé Pierre dans sa jaquette et son grand manteau à collet. Quant à Christina, elle était bien enveloppée dans les châles de ses amies.

Leurs cœurs battaient, mais comme ils étaient pâles! Les deux brancards de branchages furent enfin terminés, et on y étendit doucement les pauvres jeunes gens; puis, au pas gymnastique auquel les Norvégiens descendent généralement les montagnes, les porteurs arrivèrent bientôt au bord du fjord avec leurs précieux fardeaux. Mlle Loriot avait rapidement suivi ce triste cortège et elle présida à l'arrivée au bateau qui venait justement de toucher au débarcadère.

On étendit les deux jeunes gens sur le pont du petit steamer, et là, avec du rhum, du cognac et de rapides frictions ils revinrent bien vite à eux. Pierre reprit tout de suite connaissance et sa première parole fut :

« Où est-elle?... L'ai-je sauvée?

— Oui, lui répondit Jeanne penchée sur lui, mais ne bouge pas et bois encore cela, tu te relèveras plus tard, reste tranquille! »

Quant à Christina, elle ne sortit du long évanouissement dans lequel elle était plongée que pour regarder vaguement autour d'elle; elle ouvrit les yeux, les referma, puis poussa un grand cri et s'évanouit de nouveau. Elle avait été saisie par l'eau glacée en sortant de table et paraissait avoir le cerveau pris.

« Quel triste cortège nous formons ! disait tout bas Mlle Loriot à Jeanne en arrivant à l'hôtel Victoria. Il faut vite faire coucher Pierre, va veiller à cela, mon enfant, à ce qu'il boive un grog bien chaud et empêche-le de bouger avant qu'il soit tout à fait réchauffé. Quant à moi, je vais m'occuper de cette pauvre Christina ; j'ai bien pensé à la ramener chez ses parents, mais leur maison est à vingt minutes d'ici et cette malheureuse enfant a besoin tout de suite de grands soins : envoie vite chercher un médecin. »

Pierre se laissa faire par sa sœur et, quand il eut bu un grog bouillant et qu'il se sentit au sec avec une boule chaude aux pieds, il serra Jeanne dans ses bras, puis elle le laissa pour aller savoir des nouvelles de son amie, en disant à Pierre :

« Je vais venir te dire comment elle va. »

Car Jeanne, elle aussi, avait compris un peu ce que ressentait le cœur de Pierre, et elle sortit de sa chambre pour lui rapporter bien vite des nouvelles de leur chère Christina !

CHAPITRE XI

JOURS D'ANGOISSE SUIVIS DE JOURS DE BONHEUR

Le médecin était venu ; il ressortait de la chambre de Christina et descendait l'escalier d'un air soucieux quand il entendit qu'on l'appelait :

« Docteur, docteur, venez ici ! » et comme le bon médecin se rendait à son appel, Pierre, car c'était lui, s'écria : « Je vous en prie, docteur, venez chez moi ; devant ma sœur, tout à l'heure, je n'ai pas osé vous parler à cœur ouvert, vous avez bien voulu m'examiner et me dire que j'en serais quitte pour un gros refroidissement, mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit ici. Ah ! docteur, dites-moi qu'elle n'est pas en danger, qu'on pourra la sauver !

— Qui? reprit le vieux médecin, Christina Ludgreen? elle est bien malade, mon enfant. Je ne puis pas vous le cacher! ajouta-t-il en voyant l'agitation du pauvre Pierre, elle a ressenti le froid glacé du lac, elle avait si chaud, elle venait de manger ; je ne puis pas encore me prononcer, elle a une fièvre violente, le délire ; je crains deux choses : un transport au cerveau ou une pleurésie.

— Oh! docteur, sauvez-la-moi, et Pierre prenait les mains du docteur Medved, depuis que je la connais, je l'aime;... mais personne ne sait rien de tout cela, c'est mon secret!

— Oui, mon enfant, nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour la guérir, mais calmez-vous, si vous êtes malade aussi, cela ne facilitera pas les choses, je reviendrai demain matin. Bonsoir, du courage. Priez Dieu de nous éclairer! »

En ce moment, on entendit du bruit dans le corridor; c'était M. et Mme Ludgreen, M. et Mme de Glanville qui, ayant dîné ensemble pendant l'absence de leurs enfants, rentraient sans rien savoir de la catastrophe.

On peut comprendre le désespoir du père et de la mère de Christina en voyant leur fille couchée sans connaissance dans le lit de Jeanne de Glanville, ses beaux cheveux blonds ondulés couvraient l'oreiller autour du visage rougi par la fièvre! Elle n'était plus pâle, la pauvre petite!

« Mon enfant, ma Christina, me reconnais-tu? » et sa mère la pressait dans ses bras en lui disant des tendresses, mais rien n'y faisait et la jeune fille levait ses bras au ciel en criant toujours :

« Sauvez-moi! sauvez-moi!... l'eau m'emporte!... J'enfonce, ah!... c'est fini! » et elle retombait épuisée sur ses oreillers. Ses grands yeux bleus regardaient dans le vague, puis se refermaient.

« Racontez-nous donc comment ce malheur est arrivé; et M. Ludgreen serrait les mains de Mlle Loriot.

— Ah, monsieur, je puis bien vous dire que je n'en

sais rien : je fermais la marche avec les jumeaux quand j'ai entendu un grand cri, je me suis précipitée tout de suite en avant, et j'ai vu alors Christina disparaître dans le lac, et Pierre sauter après elle, car c'est à lui que vous devez la vie de votre fille !

— Ce cher enfant, où est-il? demanda alors M. Ludgreen avec émotion. Ah ! mademoiselle, si Dieu nous garde notre trésor, je la lui donnerai bien volontiers, s'il l'aime, comme je le crois, murmura le bon père à l'oreille de Mlle Loriot.

— Et moi j'en suis sûre, qu'il l'aime, répondit Mlle Loriot, car, quand il est seul avec moi, il me prend comme confidente et ne parle que de Mlle Christina. »

Pendant la conversation de M. Ludgreen et de Mlle Loriot, Mme Ludgreen ne quittait pas le lit de sa fille, aidée dans les soins à lui donner par la bonne Jeanne, tout à fait dans son rôle de garde-malade.

M. de Glanville, après s'être assuré que son fils ne courait aucun risque et en serait quitte pour quelques jours de lit seulement, laissa Mme de Glanville seule avec le pauvre Pierre. Devant sa mère, il ne se contint plus, et ébranlé moralement et physiquement il fondit en larmes !

« Ah ! c'est toi, maman, parle-moi, dis-moi qu'elle vivra, dis-moi qu'on la sauvera !

— Sois tranquille, mon enfant, on fera tout ce qu'il sera humainement possible pour cela, mais il faut nous en remettre à la volonté de Dieu, à sa grande bonté. Prie-le, mon Pierre, tu sais où trouver la force ; quand tu étais petit et malade, tu me disais : Oh ! ma-

man, le bon Dieu m'aide à être sage. Prie-le maintenant que tu es un homme et il t'exaucera *et te donnera le désir de ton cœur!*

— Merci, maman, tu m'as fait du bien! » répondit le jeune homme en appuyant sa tête fatiguée sur l'épaule de sa mère.

« Dors, mon Pierre, je m'en vais voir comment cela va chez Christina et je te promets que tu seras tenu au courant. »

Pierre fut remis après quelques jours de soins; mais, hélas! il n'en fut pas de même pour Christina Ludgreen : les craintes du docteur Medved se réalisèrent et un terrible transport au cerveau mit en danger la vie de la jeune fille. Pendant neuf jours, malgré des remèdes très énergiques, vésicatoires et glace sur la tête, on commençait à se demander si Dieu exaucerait les nombreuses prières qui étaient montées vers lui dans la ville de Christiania, car la famille Ludgreen y était très considérée!

Tous les beaux cheveux avaient été coupés, les belles boucles blondes étaient tombées sur l'oreiller comme une moisson dorée, mais Jeanne avait réussi à prendre une mèche de cheveux de son amie, et l'avait, en secret, portée à Pierre.

Il baisait les cheveux de sa bien-aimée avec transport :

« Oh! Jeanne, merci! je puis au moins avoir cette boucle de ma Christina », et le pauvre Pierre fondait en larmes!

On n'avait pas pu la transporter chez elle et Mme Ludgreen s'était installée à l'hôtel Victoria pour soigner sa fille.

Enfin, dix jours après la terrible chute dans le lac glacé, Christina se réveilla un matin ayant toute sa connaissance, et très étonnée de se trouver dans une chambre inconnue. Elle dit d'une voix faible mais calme :

« Où suis-je, maman? où suis-je, Jeanne? à boire! »

Christina était sauvée! Le docteur Medved le déclara à sa visite de midi, aussi tous nos amis étaient-ils rayonnants au déjeuner qui les réunit dans une petite salle mise par le maître d'hôtel à leur disposition pendant la maladie de Mlle Ludgreen.

« Nous allons boire à la rapide convalescence de notre précieuse Christina! » s'écria M. de Glanville à la fin du repas. On avait été jusque-là très peu animé, on aurait dit que la joie étouffait les convives.

« Ah! oui, tu as raison, papa, dirent simultanément Ferdinand et Germaine, enfin on va pouvoir parler haut et ne plus être si triste. Nous savions bien que Christina se guérirait, ajouta Germaine, elle était si gentille, et nous l'aimions tant!

— Regarde, maman, et Ferdinand se penchait vers Mme de Glanville, regarde, Pierre est tout à fait changé depuis ce matin : pendant ces jours derniers il était toujours de mauvaise humeur, on ne pouvait pas obtenir une réponse de lui; et maintenant il a l'air absolument radieux; à quoi cela peut-il bien tenir? »

Pierre était devenu tout rouge; tout le monde le regardait, le pauvre garçon, Mme de Glanville vint à son aide et s'écria :

« Puisque notre chère Christina est hors d'affaire

nous pourrons, il me semble, accepter l'invitation que nous avons reçue pour demain chez le consul de France en Norvège, M. Hefman. Qu'en pensez-vous, mon ami ?

— Je pense comme vous, répondit M. de Glanville ; j'avais dit à ce bon M. Hefman que je réservais ma réponse, qui était subordonnée à l'état de santé de Christina, mais puisqu'elle est entrée en convalescence, nous nous rendrons tous avec plaisir à l'invitation de M. Hefman.

— Vous irez vous promener avec Mlle Loriot, Jeanne, Germaine et Ferdinand, dit Mme de Glanville, je reste avec Mme Ludgreen et Christina.

— Oh ! maman, je pourrais ne pas sortir non plus, s'écria Jeanne, j'aime tant rester auprès de Christina. Elle est si gentille et aime beaucoup que je lui raconte tout doucement des histoires sur la France.

— Non, ma chérie, tu as été constamment auprès de ton amie pendant qu'elle était en danger ; mais, maintenant qu'elle est en convalescence, il faut que tu sortes pour ne pas tomber malade, toi aussi. Christina elle-même le dirait comme moi. Nous n'avons pas besoin de nouveaux ennuis. Emmène au contraire avec vous Flora Ludgreen ; sa mère t'en sera très reconnaissante, j'en suis convaincue.

— Allons, partons ! » s'écriait en ce moment Mlle Loriot, qui reparaissait toute prête pour sortir, et la jeunesse la suivit bientôt gaiement.

Pendant le temps que nos amis avaient été obligés de passer à Christiania, tant pour les marchés de bois de M. de Glanville qu'à cause de la maladie de

Christina Ludgreen qui les avait obligés à prolonger leur séjour dans la capitale de la Norvège, ils avaient fait la connaissance de beaucoup de ses charmants habitants, si bons et si hospitaliers; l'accueil franc et cordial qu'ils avaient reçu partout les avait enchantés. Ils avaient maintenant des amis dans toute la société, les dames étaient bien élevées, habiles à parler les langues étrangères, très attrayantes, simples dans leurs toilettes, en un mot charmantes; les hommes cordiaux, polis, et toujours prêts à obliger les étrangers qui viennent les visiter et qu'ils reçoivent chez eux. Quand ils vous traitent en amis, on peut alors se faire une juste idée des nobles et belles qualités du caractère norvégien.

En rentrant le soir, M. de Glanville raconta à ses enfants qu'il avait été lui-même porter sa réponse affirmative à M. Hefman, le plus grand banquier de la Norvège.

« Son bureau est dans une des plus belles maisons de la ville, et à côté de son habitation particulière, dit M. de Glanville au dîner. En entrant je trouvai un escalier bordé à droite et à gauche de plantes vertes, de palmiers, et de branches de bouleau plus ou moins desséchées; ce sont les restes de la décoration occasionnée par la fête de Saint-Johan (Saint-Jean) le vingt-quatre juin, époque à laquelle on allume des feux sur les montagnes et où l'on décore avec des branches de bouleau toutes les habitations depuis le palais du roi jusqu'aux plus humbles chaumières; c'est pour fêter le plus long jour de l'année! C'est une jolie coutume! M. Hefman m'a reçu, comme à l'ordinaire, très aimablement; il est ravi que nous

puissions nous rendre à son invitation et c'est à Saarabraten que nous devons aller tous demain.

— Quel bonheur ! s'écria Ferdinand, on va recommencer à s'amuser comme à notre arrivée ici : quelle chance que Christina continue à mieux aller ; ne trouves-tu pas, Pierre ?

— Oui, répondit son frère d'un air distrait, mais je ne sais pas si j'irai avec vous.

— Oui, mon enfant, il faut que tu y ailles, lui dit doucement sa mère à l'oreille, il ne faut pas qu'on puisse jaser, avant que ta situation soit bien nette. »

En effet, le lendemain, nos amis se rendaient à Saarabraten vers trois heures de l'après-midi, après avoir parcouru en landau toute la ville de Christiania ; une route traversant une grande forêt de pins et de sapins et montant doucement une colline, amenait, une heure et demie plus tard, la famille de Glanville au chalet de plaisance construit par M. Hefman.

Le consul français est un habile financier qui a écrit plusieurs ouvrages sur les affaires de son pays ; homme de vastes connaissances et de vues larges, il s'arrange toujours malgré ses immenses affaires de banque pour être serviable pour ses amis, et pour les étrangers qui le visitent. Il est le président de la *Turist-forening* (société des touristes), qui a été créée dans le but de donner au peuple norvégien le goût des courses de montagnes.

M. Hefman avait invité depuis plusieurs jours M. de Glanville et tous les siens à venir le voir à la campagne. « Vous dînerez avec moi, avait-il

dit, amenez tous les vôtres, et je vous présenterai à ma famille, ce sera tout à fait entre nous. »

M. et Mme de Glanville croyaient donc se trouver en tête à tête avec la famille Hefman, assez nombreuse du reste, mais ils n'avaient pas cela à craindre.

En montant la côte, des voitures de tous genres avaient été rencontrées par nos amis, et, avant d'entrer dans la grande salle du chalet, ils entendirent un bourdonnement intense et furent introduits dans une réunion de quarante à quarante-cinq personnes.

« Vous ne nous aviez pas annoncé une si belle et nombreuse société, s'écria M. de Glanville après les salutations d'usage.

— Je ne le savais pas moi-même, répondit M. Hefman en baisant la main de Mme de Glanville, je ne suis à mon chalet que depuis quelques jours, mes amis savent que le dîner est à quatre heures et demi et qu'ils peuvent venir quand ils le désirent. Ils seront toujours les bienvenus. Je ne sais jamais combien nous serons à table, cela m'est égal : ainsi tenez, monsieur de Glanville, ajouta-t-il gaiement, dimanche dernier, il faisait très beau, nous avions cru avoir beaucoup de monde, Mme Hefman avait fait mettre quarante couverts, il n'est venu personne, nous avons été huit seulement, moi, ma femme et mes enfants ! Aujourd'hui, au contraire, je vous avais priés de venir, croyant que nous serions douze ou quinze, et nous sommes déjà quarante-sept.

« Cela ne fait rien, Mme Hefman arrange très

bien tout cela! Tout le monde a de quoi manger, ainsi ne craignez pas de vous en retourner sans dîner! »

Il y avait, en effet, lord et lady Selkirck, d'aimables Écossais voyageant aussi en Norvège : le mari paraissait avoir soixante-dix ans et la dame de vingt-cinq à trente; plusieurs savants, un membre de la commission internationale du mètre, un professeur de botanique en Norvège, plusieurs membres de la famille de M. Hefman et des fonctionnaires et employés de ministères, sans compter quelques ministres eux-mêmes.

Une cloche retentit bientôt et tous les convives, dispersés à droite et à gauche, se hâtèrent de venir dans la grande pièce très simple qui servait de salle à manger.

« A table, à table, mes amis », s'écria en français M. Hefman et, prenant le bras de lady Selkirck, il présenta Mme de Glanville au ministre des finances qui la plaça à sa gauche; il engagea ensuite le reste de ses convives à se placer selon leurs goûts.

La grande table de bois blanc dressée en fer à cheval dans la salle à manger du chalet était garnie de plats excellents; au milieu de l'abondance des mets et des vins, le caractère original de la vie de chalet en Norvège était rappelé de temps en temps par un mets du pays, une jatte de lait caillé était placée par exemple entre deux personnes qui mangeaient ensemble dans le même plat en ne prenant que la partie supérieure du lait, avec leur cuillère; cette coutume amusait beaucoup les jumeaux qui, assis à un bout de la table à côté des jeunes

Hefman, riaient de bon cœur de ce qu'ils voyaient de nouveau.

Après le potage, l'hôte portant les yeux tout autour de la table dit à haute voix : *Velkommen til bordet!* (Vous êtes les bienvenus à ma table!) manière usuelle de saluer les invités.

Puis au milieu du repas, M. Hefman se leva, frappa son verre avec son couteau : c'est en Norvège l'annonce des toasts; le premier fut naturellement prononcé en l'honneur de ceux qui dînaient pour la première fois à la table du consul.

Ce très vieil usage commence à se perdre comme bien d'autres, mais M. Hefman, fidèle à toutes les anciennes traditions, tient à le conserver chez lui.

Le toast était porté en norvégien, mais un aimable voisin de nos amis leur traduisit à chacun les paroles qui souhaitaient un heureux voyage « *à nos amis les Français* sans oublier *les Écossais* qui honorent notre table aujourd'hui. »

M. de Glanville répondit par quelques paroles courtes, mais bien tournées, et bientôt on quitta la table.

Après le repas, le grand appareil photographique de M. Hefman se braqua sur toute la société, à la grande joie de la jeunesse qui, livrée à elle-même, se plaçait dans les positions les plus comiques. M. Hefman a un album qui représente tous les hôtes qu'ils a reçus à Saarabraten, il les photographie toujours ainsi pour garder le souvenir de ces jolies réunions.

« Maintenant, s'écria M. Hefman du haut du perron, Saarabraten est le pays de la liberté. Que

chacun aille où cela lui convient, il y a des chevaux sellés, des karrioles, des landaus attelés, des pics pour les piétons, un bateau à vapeur pour les paresseux, et rendez-vous à dix heures de nouveau à Saarabraten, pour danser et souper! »

En effet, chacun se dispersa à son gré et bientôt de joyeuses caravanes partaient dans diverses directions.

CHAPITRE XII

LES FIANÇAILLES

Les premiers accords d'un orchestre caché dans un buisson de sapins retentissaient dans la salle à manger changée en salle de bal quand de tous côtés les convives de M. Hefman revinrent de leurs excursions champêtres. Quelques rafraîchissements furent offerts aux promeneurs, puis l'heureuse jeunesse, qui s'était accrue encore de quelques nouveaux arrivants de Christiania, s'élança dans des danses joyeuses.

Deux fois par an, en Norvège, le *Gui* ou *mysteltöe* est de la fête, en décembre pour Noël et en juin. Aussi, après avoir dansé force polkas, valses, mazourkas et très peu de quadrilles que les demoiselles norvégiennes trouvent une danse trop solennelle, deux jeunes gens arrivèrent portant une immense branche de *mysteltöe* qu'on accrocha au lustre.

C'était le signal du cotillon. Pierre, qui avait d'abord paru très triste et qui ne voulait pas se mêler aux gais propos de la jeunesse, fut alors appelé par M. Hefman.

« Vous allez conduire le cotillon, mon ami, je vous prie! dit gaiement l'aimable hôte, choisissez une danseuse et vous apprendrez à nos jeunes écervelés quelques figures françaises, tandis que vous ferez connaissance aussi avec les habitudes norvégiennes.

— Merci! monsieur, je suis fatigué, je préfère ne pas danser le cotillon ce soir, répondit Pierre d'un air embarrassé.

— Ah mais, il n'est pas question de refus, s'écria M. Hefman, et tenez voilà une charmante danseuse, Mlle Elfa Sigfeld, la fille d'un de mes amis. »

En disant ces mots, l'excellent homme saisit au passage une jeune fille blonde comme les blés, grande et bien faite qui accepta avec enthousiasme de conduire le cotillon avec le jeune Français.

Toutes les fois qu'en valsant un couple passait sous le *gui*, le cavalier avait le droit d'embrasser sa danseuse; les parents respectaient cet usage, ils se souvenaient qu'eux aussi ils avaient passé sous la touffe de *mysteltöe*. Rien n'était joli comme de voir la lutte s'établir entre les danseurs et les danseuses : les unes se prêtaient volontiers et de la meilleure grâce du monde à cet usage, d'autres, au contraire, résistaient en riant. Le danseur cherchait alors à amener sa danseuse sous le lustre, celle-ci entraînait son cavalier bien loin en essayant toutes les ruses possibles pour rester en dehors du cercle fatal.

On se passionnait alors dans l'assistance et tout le monde s'amusait en prenant parti pour ou contre la danseuse. Quelquefois pendant toute la soirée

celle-ci parvient à son but, c'est ce qui arriva pour Pierre et la gentille Elfa; elle avait réussi à ne pas être embrassée une seule fois quand les derniers accords du piano furent frappés. Elle fit une grande révérence à Pierre, puis, le plus gracieusement du monde et aux applaudissements frénétiques de toute l'assistance, Elfa prit le bras de son danseur et, en plusieurs tours de valse, elle l'amena elle-même sous le *gui*, tendit ses deux joues à Pierre qui, d'après l'usage, était autorisé à l'embrasser deux fois au lieu d'une. De nombreux vivats retentirent de nouveau et tous se précipitèrent dans le salon où un charmant souper était dressé sur de nombreuses petites tables. Ce souper se prend généralement debout, les jeunes gens servant les jeunes filles; le repas se composait de viandes froides et chaudes; on débuta par des poissons marinés, du caviar, des compotes de fruits confits et de pruneaux, et on finit par une oie ou une dinde rôtie. Le vin de Champagne, l'hydromel et le punch circulaient à leur tour, les verres s'entre-choquaient, les santés s'échangeaient, et la fête finissait par une ronde et un salut aux excellents maîtres de la maison qui ne pensaient jamais qu'au plaisir des autres!

A une heure du matin, deux landaus ramenaient à Christiania la famille de Glanville, ravie de sa jolie soirée; les jumeaux tombaient de sommeil, mais ils étaient très fiers d'avoir dansé le cotillon avec le fils et la fille de M. Hefman.

« Je trouve que vous êtes terriblement gâtés, mes chers enfants, disait Mme de Glanville en embrassant les deux petites têtes dont les yeux se fermaient,

et j'ai peur que, revenus à Honfleur, vous n'aimiez plus notre vie si calme de tous les jours; cependant il faudra absolument se remettre courageusement à l'œuvre après ce magnifique voyage.

— Oui! maman, nous le promettons, s'écrièrent ensemble les enfants, nous nous amusons tant, tant, que nous serons toujours sages en revenant chez nous.

— Espérons-le! » dit Mme de Glanville en souriant.

Christina allait toujours de mieux en mieux, elle commençait à remuer dans son lit, elle n'était plus aussi faible, et le médecin faisait espérer qu'elle pourrait bientôt se lever. Pierre paraissait soulagé d'un poids énorme depuis qu'il la savait hors de danger, mais, en même temps, il souffrait beaucoup de leur séparation forcée et il était très préoccupé à l'idée de partir de Christiania sans la revoir; aussi, un matin, prit-il son courage à deux mains et, entrant dans la chambre de ses parents, il leur dit :

« Je pense, mon cher père et ma chère mère, que vous avez deviné ce que je viens vous dire : j'aime Christina Ludgreen du plus profond de mon cœur, je crois qu'elle me le rend! Vous parlez de quitter Christiania pour finir notre séjour en Norvège par un petit voyage dans le Nord, je sais que mon père a presque terminé ses affaires, mais je vous demanderai de rester ici seul si vous quittez Christiania ces jours-ci. Il faut que je revoie Christina avant de quitter cette ville hospitalière, il faut que je sois fixé sur mon sort!

— Oui, mon cher enfant, nous te comprenons fort

bien, et ton père et moi nous parlions de tout cela quand tu es entré tout à l'heure, répondit Mme de Glanville. Nous ne voulons pas te laisser seul ici, et nous y resterons jusqu'à ce que tes affaires soient en bonne voie. Mme Ludgreen m'a dit que, dès que Christina serait transportable, leur intention était de retourner à Trondjhem, où ils habitent généralement, et d'aller dans la montagne pour redonner des forces à cette pauvre enfant.

— Ah! merci, maman, merci, mon père, vous m'ôtez un poids du cœur, et le brave Pierre se précipita dans les bras de sa mère, je serais si heureux, si... je l'aime tant! »

« Une lettre pour M. Pierre de Glanville », disait le lendemain le portier de l'hôtel Victoria en remettant à Pierre un large pli cacheté.

« Qu'est-ce que cela peut être? » demanda M. de Glanville à Pierre, qui était aussi étonné que son père.

« Brise donc le cachet, s'écria Jeanne en riant, nous mourons tous d'impatience de savoir ce qu'est cette lettre ministérielle. »

Pierre ouvrit l'enveloppe et lut ce qu'elle contenait, puis demeura comme pétrifié et sans rien dire.

« Lis-nous donc cette épître, demanda sa mère en riant, tu as l'air changé en statue de sel!

— C'est que je n'y comprends rien », répondit Pierre en tendant la lettre à sa mère. Mme de Glanville la prit et lut ce qui suit :

A M. Pierre de Glanville.

« Christiania, le 3 juillet 1883.

« M. le général Sigfeld présente ses respects à M. Pierre de Glanville et sera heureux de le recevoir en son château de Nivarava, demain à quatre heures.

« Réponse, si possible, par le porteur. »

« Que veut dire cette invitation à se rendre chez le général Sigfeld? demanda Jeanne en entendant cette lecture. D'abord, qui est-il ce monsieur qui ordonne à peu près à Pierre de venir le voir? Iras-tu, dis?

— Qu'en pensez-vous, mon père? le général Sigfeld est un des plus importants officiers de la Norvège, je crois que, puisqu'il me demande d'aller le voir, que je lui ai été présenté hier, que j'ai dansé le cotillon avec sa fille Elfa, il n'est guère possible de ne pas m'y rendre. Cela m'amuse fort peu, mais qu'y faire? Je vais donc lui répondre que :

« M. Pierre de Glanville aura l'honneur de se rendre demain à quatre heures chez le général Sigfeld, comme celui-ci le lui demande par sa lettre du 3 juillet 1883.

« Christiania, le 4 juillet 1883. »

Toute la famille de Glanville se perdait en conjectures, ils allaient sous peu quitter Christiania et se demandaient ce que le bon vieux général pouvait avoir à demander à Pierre qu'il connaissait à peine.

Pierre se rendit donc le lendemain comme c'était convenu au château de Nivarava, situé à un mille environ de Christiania, soit à 11 kilomètres.

Le vieux général était sur sa tour. Quand il vit la voiture qui amenait Pierre, il hissa aussitôt le drapeau aux armes de sa famille et, suivi de sa femme et de ses quatre filles, il alla à la rencontre de Pierre, et se précipita sur lui en lui donnant une accolade *bien* sentie, il le poussa ensuite dans les bras de sa femme et enfin dans les bras d'Elfa, qui l'embrassa à son tour avec encore plus de plaisir que sous le *mysteltöe*.

Que signifiait tout cela? Pierre n'y comprenait rien, absolument rien, toute la famille respirait la joie, et lui restait immobile, incertain sur ce qu'il devait faire ou dire.

Enfin le vieux général lui dit avec émotion :

« Cher monsieur de Glanville, comprenant votre timidité ou votre jeunesse, et pensant que vous n'auriez peut-être pas le courage de faire votre demande, je vous ai prié de venir et vous voilà !

— Quelle demande? s'écria le pauvre Pierre comprenant de moins en moins ce dont il était question.

— Mais la main d'Elfa, de ma fille aînée!

— Comment, cher monsieur, mais je n'ai jamais pensé à vous demander la main de Mlle votre fille, je ne lui ai rien dit de ce genre!

— Mais vous avez fait danser ma fille, vous lui avez même fait danser le cotillon !

— Oui certainement, j'en ai même été très heureux!

— Vous en convenez?

— Oui, mais je ne compte pas l'épouser pour cela!

— Monsieur, ma fille a toutes les qualités requises pour faire une bonne maîtresse de maison, elle sait faire le beurre salé, les conserves, les confitures, savonner, fumer et saler les harengs et les saumons; cela vaut bien une dot. Monsieur de Glanville, qu'avez-vous à répondre? et de plus elle est musicienne!

— J'en suis convaincu, monsieur, mais je ne suis point à marier.

— Vous êtes donc un malhonnête homme, monsieur de Glanville, je ne l'aurais jamais cru; M. Hefman nous avait dit tant de bien de vous et des vôtres. Qu'allons-nous devenir? Ne savez-vous donc pas que vous avez fait du tort à ma fille?

— Mais qu'ai-je donc fait? s'écria de nouveau le pauvre Pierre, qui ne savait comment sortir de ce pénible incident.

— Mais elle a conduit le cotillon avec vous! que va-t-on dire dans le monde? Vous ne l'épousez pas? ma pauvre enfant, que deviendra-t-elle, elle sera déshonorée!

— Je regrette, monsieur, ce malentendu, je ne connaissais pas les usages de la Norvège. J'ai l'honneur de vous saluer en vous demandant de me pardonner mon ignorance. » Et Pierre sortit du salon accompagné par les malédictions du vieux général et poursuivi par les sanglots d'Elfa, de sa mère et de ses sœurs!

Quand Pierre raconta ce fâcheux incident à son père et à sa mère, M. et Mme de Glanville ne purent

pas s'empêcher de rire de la figure déconfite du pauvre garçon.

« Je vous assure que vous n'auriez pas eu envie de rire si vous aviez été à ma place, répondit Pierre; le vieux général paraissait si courroucé contre moi qu'à un certain moment j'ai cru qu'il allait me demander raison par les armes; et puis cela me faisait de la peine de voir cette charmante Elfa, sa mère et ses sœurs dans un tel désespoir! Je ne savais pas où me mettre. Et Christina, comment va-t-elle? s'écria Pierre en s'asseyant près de sa mère; pourrai-je bientôt la voir? Tout cela indique bien clairement qu'il faut qu'on sache que je suis fiancé!

— Sa mère et moi nous la trouvons beaucoup mieux, et le médecin dit qu'elle pourra se lever au premier jour!

— Ah! quel bonheur, ma mère chérie, que Dieu est bon d'avoir guéri ma chère Christina! »

En effet, le lendemain M. et Mme Ludgreen permirent à Pierre de venir dans la chambre de leur fille; elle était étendue sur une chaise longue, pâle, les mains maigries, mais c'était bien toujours sa Christina, et Pierre s'agenouilla à côté d'elle.

« Mademoiselle Christina, allez-vous mieux? comme vous êtes pâle! » Le pauvre garçon ne put en dire plus long, la joie de revoir Christina, l'émotion de la retrouver encore si faible lui ôtait toutes ses facultés.

« Monsieur Pierre, c'est vous qui m'avez sauvée! j'ai cru que j'étais perdue; et puis vous avez exposé votre vie pour moi! comment vous remercier?

— Oui, comment vous remercier, mon ami? reprit

M. Ludgreen en serrant les mains de Pierre dans les siennes, si nous avons encore une fille c'est à vous que nous le devons!

— Donnez-la-moi alors! et Pierre se précipita dans les bras de Mme Ludgreen, donnez-la-moi; si elle m'accepte pour mari, je vous promets de bien la soigner et de la rendre heureuse, je l'aime tant votre Christina! Mais le voudra-t-elle?

— Oh! oui, je veux bien », et Christina tendit sa main au jeune homme qui la baisa avec bonheur, et c'est ainsi qu'à Christiania et loin de son pays, Pierre de Glanville devint l'heureux fiancé de Christina Ludgreen.

Les parents de la jeune fille étaient bien un peu effrayés de voir leur enfant partir pour la France, mais ils sentaient qu'elle aurait là, dans cette excellente famille, de telles chances de bonheur qu'ils avaient cédé devant l'amour qui était né dans les deux cœurs des jeunes gens, spontanément, et dès le premier jour qu'ils s'étaient rencontrés.

Dès que Christina fut assez forte pour sortir, elle et Pierre se rendirent, accompagnés de leurs parents et de quelques amis, chez le pasteur Kildal qui, après leur avoir imposé les mains, dit à Christina : « Devant le Dieu tout-puissant et en présence de ces témoins je te demande, Christina Ludgreen, si tu acceptes pour fiancé Pierre de Glanville »; et, après sa réponse affirmative, il posa la même question à Pierre, puis il leur remit deux petites bagues d'argent en signe d'engagement.

Cette coutume d'aller déclarer ses fiançailles devant le pasteur commence à disparaître, mais la

famille Ludgreen tenait trop aux bonnes vieilles mœurs d'autrefois pour y renoncer.

« Il faudra maintenant faire savoir à nos amis et connaissances notre grande nouvelle, disait en rentrant Mme Ludgreen à Mme de Glanville.

— Comment? que voulez-vous dire, chère amie? demanda celle-ci, cela se répandra bien vite.

— Ah! j'oubliais que vous n'êtes pas encore initiée à toutes nos habitudes, reprit en riant Mme Ludgreen. Pour éviter des quiproquos, comme l'aventure de Pierre avec le général Sigfeld, on envoie à tous ses amis et connaissances une seule carte sur laquelle sont gravés les deux noms des fiancés; puis, le lendemain, on publie les fiançailles dans tous les journaux. »

En effet, le lendemain, Christiania apprenait qu'il y avait promesse de mariage entre Pierre de Glanville, Français, et Christina Ludgreen, Norvégienne. Ferdinand et Germaine avaient inscrit avec bonheur cette coutume dans leur journal et y avaient collé une des cartes roses.

Ces charmantes cartes roses partirent dans toutes les directions. Les noms de Pierre de Glanville et de Christina Ludgreen étaient inscrits en argent, et en dessous deux anneaux enlacés indiquaient le sens de l'envoi. A partir de ce jour-là les fiancés pouvaient sortir seuls ensemble, et le brave Pierre était institué dès lors chevalier servant de sa fiancée, à la grande joie de Jeanne et de Mlle Loriot, qui ne perdaient pas une occasion de se moquer aimablement de lui quand il oubliait qu'il était en Norvège et craignait de rester seul avec Christina. Les Lud-

green donnèrent aussi une petite fête pour célébrer les fiançailles de Pierre et de Christina, mais on y invita peu de monde, car elle était encore faible et on craignait pour elle la fatigue d'une grande soirée. Cependant la famille Hefman fit partie de la réunion et Pierre demanda qu'on invitât aussi le général Sigfeld, sa femme et ses filles, pour bien leur montrer que son cœur n'était pas libre quand il avait été convoqué au château.

Les jumeaux avaient appris avec bonheur qu'ils allaient avoir pour belle-sœur la gentille petite Norvégienne, qu'ils aimaient déjà tant; quant à Jeanne, elle avait toujours rêvé que Pierre se marierait bientôt pour que la femme de son cher frère fût son amie intime, et elle était ravie! M. et Mme de Glanville firent donc leurs adieux à tous leurs amis de la capitale norvégienne, ils avaient passé à Christiania trois semaines délicieuses, et ils comptaient se rendre à Trondjhem, où M. de Glanville et Pierre devaient aller visiter des forêts de sapins centenaires et faire sur place de nouveaux marchés de bois.

Les adieux de Christina et de Pierre ne furent pas bien tristes, car on se donnait rendez-vous aux environs de Trondjhem dans la grande ferme des Ludgreen, où ils devaient se rendre quelques jours plus tard, dès que Christina pourrait supporter le voyage!

CHAPITRE XIII

DE CHRISTIANIA A TRONDJHEM

Après avoir été accompagnés à la gare de Christiania par leurs nombreuses connaissances norvégiennes et avoir reçu force bouquets et provisions de route de toutes sortes, nos amis s'installèrent dans deux wagons par une chaleur accablante.

« Nous voici en route pour le Nord, s'écriait Jeanne après un moment de silence, mais on ne le dirait certes pas, car il fait une chaleur torride; je regrette qu'il y ait des chemins de fer pour nous y conduire. Comme les courses en karrioles sont plus intéressantes!

— D'autant plus, ma chère enfant, que, dans le cas actuel, nous n'aurons même pas les avantages du chemin de fer, soit la rapidité.

— Oui, ajouta son père, car nous avons un train plus qu'omnibus : non seulement il s'arrête constamment à toutes les petites stations, mais même il couche en route; nous n'irons ce soir que jusqu'à

Touset, où locomotive, wagons et voyageurs dormiront jusqu'au lendemain matin.

— Ah! en voilà une drôle d'idée, s'écria Ferdinand, et que fait-on quand on est très pressé?

— On n'est jamais pressé dans ce bon pays, répondit Pierre.

— Quelles magnifiques forêts nous traversons, disait un peu plus tard Mme de Glanville, il y a des sapins centenaires, de ravissantes fleurs à leurs pieds, et regarde, Germaine, quel dommage que nous ne puissions pas descendre de chemin de fer, voici des masses de ce joli petit fruit si parfumé qu'on nomme ici *yartoum*, et ces grandes plantes d'angélique qui servent de panacée universelle aux Norvégiens : ils mangent la tige, les feuilles et les racines; a-t-on pris un refroidissement, a-t-on une indigestion, vite une infusion d'angélique ou de framboisier sauvage, on en boit de nombreuses tasses, et il n'y paraît plus.

— Oh! comme il fait chaud, maman! » et Germaine s'étirait sur les coussins des wagons norvégiens vraiment assez confortables.

« Il fait étouffant, en effet, ma chérie, reprit sa mère, et je crois que le plus simple serait de dormir un peu, cela nous reposerait tous et ferait passer le temps, puisque pendant longtemps nous allons traverser ces immenses forêts de sapins : c'est magnifique, mais le paysage n'est pas varié. »

Tous s'établirent donc confortablement, chacun à sa façon, puis, quand Pierre eut baissé les stores épais de toile grise pour se garantir du soleil brûlant, le silence le plus absolu régna dans le wagon.

« Koppang, Koppang ! »

On était arrivé à l'endroit où on devait déjeuner, tout le train était descendu dans la grande salle, et les de Glanville s'y rendirent rapidement, car ils commençaient à connaître les mœurs norvégiennes et savaient que les derniers avaient toujours tort.

Une table au milieu de la salle était couverte de plusieurs plats, de serviettes empilées, de couteaux, fourchettes, cuillères, etc., chacun se servait, mais ici il y avait un progrès sur d'autres gares, en ce qu'on pouvait s'asseoir à de petites tables, où l'on allait manger tranquillement son repas, une fois conquis à la pointe de la fourchette.

Pierre et Jeanne allaient puiser des provisions dans les divers plats, et les rapportaient à leur famille. Du lait et de la bière comme boisson ; on peut aussi se procurer en Norvège de bons vins, mais au poids de l'or.

« Voyons, s'écria Germaine au milieu du repas, il faut que j'écrive notre menu, parce que je veux pouvoir le raconter dans mon journal ; papa, prête-moi, je te prie, un papier et un crayon.

— Oui, ce sera une bonne idée. »

Et Ferdinand se mit à écrire avec soin sur le papier tendu par son père : « Menu du *frockhost* de Koppang : Saumon, pommes de terre, bœuf à la casserole, choux-fleurs et gelée de rhubarbe avec du lait et du sucre. *Très bon repas*.

« Ainsi, ajouta le petit garçon, nous pourrons dire à notre cher M. Hurel ce que nous mangions ; que devient-il ce cher ami ?

— Je pense qu'il va bien, mais qu'il se sent un

peu seul, reprit M. de Glanville; il faudra lui rapporter un beau poignard norvégien, ce sera un souvenir de notre voyage. »

On repartit de Koppang, après une demi-heure d'arrêt, mais, pendant quelques heures, le trajet fut des plus monotones; après de grandes forêts ce fut le tour des tourbières sans fin, ressemblant un peu aux tourbières du Jutland. Enfin les montagnes reparurent : elles s'élevaient des deux côtés du chemin de fer, le soleil en se couchant dorait les côtes boisées et éclairait tout le paysage de cette teinte rouge qu'on ne voit que dans les pays du Nord. A dix heures du soir, le train s'arrêta enfin à Tonset; près de la voie, une petite auberge très modeste où tous les voyageurs allèrent dîner et dormir jusqu'au lendemain matin.

Cependant il faisait un temps délicieux et une brise venant de la montagne venait rafraîchir les fronts fatigués de nos amis; aussi à onze heures, au lieu de se coucher tout de suite après dîner, M. et Mme de Glanville allèrent avec leurs enfants faire une charmante promenade autour du petit village.

A cinq heures du matin, les sifflets répétés de la locomotive invitaient les voyageurs à se réveiller, et, une heure après, ils quittaient Tonset.

Il faisait un temps splendide et déjà très chaud, car le soleil brillait ainsi depuis deux heures et demie du matin!

En prenant du café au lait et des œufs à la coque, M. de Glanville avait fait la connaissance de M. Buser, ingénieur suisse de Bâle venant de Moscou. Il avait beaucoup lu, par conséquent avait une conversation

très intéressante ; aussi, en remontant en chemin de fer, nos amis avaient-ils engagé M. Buser à prendre place avec eux dans un grand wagon-salon, agréable par la chaleur, car l'air y circulait de toutes parts et on y était bien installé.

Le pays était un peu plus fertile, quelques champs de seigle, quelques pâturages rappelaient des contrées plus civilisées, mais bientôt une région stérile et sablonneuse vint remplacer la culture, le pin même disparut et fut remplacé à son tour par de petits bouleaux malingres.

« Savez-vous, mes enfants, à quoi servent ces petits arbres ? demanda tout à coup M. Buser en se tournant du côté de Ferdinand et de Germaine.

— Non ! répondirent simultanément les enfants.

— On en fait du feu, je pense ? ajouta Germaine.

— Non, cherchez encore.

— Ah ! je sais, s'écria Jeanne, on prend les feuilles pour faire des lits comme avec la fougère ?

— Non, mademoiselle Jeanne, vous n'y êtes pas du tout, mais je ne crois pas que vous puissiez trouver ; imaginez-vous que, chaque année, les Anglais viennent s'établir dans les endroits où poussent en grand nombre ces petits bouleaux nains, mais très touffus, ils arrivent avec des milliers de sacs, et enlèvent toutes les jeunes feuilles de ces arbrisseaux, pour les emporter ensuite en Angleterre, et les mélanger au thé dont elles ont à peu près la physionomie et les propriétés.

— Non, c'est impossible ! les Anglais font une fraude pareille ! vendre des feuilles de bouleaux qui ne leur coûtent rien pour du thé venant de Chine !

Ils doivent rapidement faire fortune! s'écria M. de Glanville, ils sont bien plus pratiques que nous!

— Voici une station, dit en ce moment Pierre qui était resté assez silencieux dans son coin; il pensait constamment à Christina et à la distance qui allait s'augmentant entre eux!

— Oui, c'est Roros, dit M. Buser; ici nous devons pouvoir prendre un bon petit repas, si mes souvenirs sont exacts. »

En effet pour un kroner et vingt-cinq ores par personne, soit pour environ deux francs, nos voyageurs purent reprendre des forces pour continuer leur voyage.

« Nous voici à 2 060 pieds au-dessus du niveau de la mer, s'écria Jeanne; avez-vous remarqué que dans les gares norvégiennes l'altitude est marquée sur un petit tableau? c'est très commode.

— Oui, en Norvège et en Suède, il en est partout ainsi, répondit M. Buser. Voyez comme la Dals coule joliment en sortant de Roros, c'est un affluent du Glommen. Roros est surtout importante par ses mines de cuivre, mais c'est sa seule ressource, car, à cause de son élévation et de la sévérité de son climat, on ne peut rien y cultiver. Le mercure a gelé ici plusieurs fois dans les hivers rigoureux. La mine de cuivre a été découverte en 1644 par un paysan qui avait trouvé un beau morceau de minerai sur la montagne de Storvolen, ce qui fit la fortune du pays; mais en 1670 les Suédois envahirent la ville et la contrée environnante, pillèrent et brûlèrent tout, ce qui arrêta l'industrie minière.

« Ce ne fut que plus tard qu'on reprit l'exploitation

des mines; on produit actuellement par an à peu près 500 tonnes, mais on espère augmenter la production maintenant que le chemin de fer facilite le transport du charbon, qui manque complètement dans ce pays-ci.

— Merci, cher monsieur, de ce récit sur les mines de cuivre de Roros, dit Pierre à M. Buser; je suis toujours très reconnaissant à ceux qui veulent bien me donner des détails sur ces travaux miniers. Il est du reste bien intéressant de connaître les industries et les richesses du sol des divers pays qu'on traverse. »

En sortant de Roros on traversa le Glommen et on aperçut le beau lac d'Aursunen. Près de là s'élevait la haute montagne de Storskarven, le chemin montait rapidement.

« Comme notre locomotive paraît avoir du mal à nous traîner! s'écriait Ferdinand en écoutant la locomotive qui gémissait en lâchant de la vapeur.

— Nous en avons deux, répondit M. Buser, n'avez-vous pas remarqué qu'à Roros on a attelé deux locomotives au train pour qu'elles aient la force de nous monter à la plus grande hauteur que nous atteindrons, soit à 2 193 pieds, ce qui est vraiment considérable? Ah! voici le lac de Bruglesand : voyez comme le paysage devient pittoresque, la ligne fait de rapides courbes en se dirigeant sur Skurdsaadal, c'est un pays si désolé et si aride que les ouvriers qui construisaient le chemin de fer l'avaient appelé *la petite Sibérie.*

— Je n'ai jamais été en Sibérie, dit Mme de Glanville, en riant, mais si cela ressemble au pays que

nous traversons, je n'ai aucune envie d'en faire la connaissance ! »

En ce moment le train franchissait un viaduc sur la Gula de cent sept pieds de haut, et on arrivait aux mines de cuivre d'Eide. Le chemin de fer traversait alors plusieurs tunnels et d'immenses trous faits dans les rochers, presque à pic sur une rivière écumant au-dessous de la voie.

On s'arrêta enfin à Storen pendant un quart d'heure ; de la gare, une magnifique vue s'étendait sur les vallées que l'on venait de traverser ; la gorge profonde de la Gula est très pittoresque et nos voyageurs auraient bien voulu pouvoir faire là un arrêt plus long, pour visiter les environs de Storen qui en valent certainement la peine. On apercevait aussi au loin de nombreux lacs qui reluisaient au soleil. Plusieurs petites villes se trouvèrent encore sur la route ; çà et là on prit des paysans et des paysannes avec leurs élégants costumes et leurs paniers de saumons, qu'ils portaient vendre au marché.

Enfin après un trajet très agréable et instructif, grâce à la bonne société de M. Buser, la famille de Glanville arriva vers quatre heures à *Trondjhem*, le nom norvégien de *Drontheim*.

« Voici Trondjhem, s'écria M. Buser, et son pont sur la Nid, je pense que vous allez comme moi à l'hôtel Britannia : c'est le seul bon ici.

— Oui, c'est aussi celui que nous ont recommandé nos amis Ludgreen.

— Comment ! vous connaissez ces charmants Ludgreen ? n'avez-vous pas trouvé que c'était une

famille excellente, aimable, accueillante pour les étrangers?

— Oh! s'écria Mme de Glanville, vous pouvez continuer, cher monsieur, à faire un dithyrambe sur les Ludgreen; vous n'en direz jamais assez au gré de notre fils Pierre : il vient de quitter sa chère fiancée Christina Ludgreen.

— Mes compliments, cher monsieur Pierre, vous ne pouviez mieux faire; je la connais depuis dix ans: c'est une délicieuse jeune fille, et qui joint aux grâces aimables toutes les qualités solides pour rendre un mari heureux. »

Trondjhem, située sur le fjord qui porte son nom, est entouré du côté de la terre d'une triple ceinture de rochers et de montagnes; une longue rue de village est bordée d'habitations mesquines et bien faites pour désenchanter l'étranger arrivant à Trondjhem, tout prêt à admirer l'antique métropole. Cet ancien nid de pirates ressemble en effet à une ville de province qui veut jouer à la capitale, elle a des boulevards plantés d'arbres, des maisons avec des magasins, même un palais, mais tout cela en bois peint et n'ayant certes pas grand air.

On sent que c'est une ville en décadence. Trondjhem a en effet une origine très ancienne, on dit qu'elle fut fondée par Olaf Trygrason en 997; elle est maintenant la troisième ville de Norvège et a environ 22 000 habitants. C'est dans cette ville que les rois de Suède et de Norvège viennent se faire couronner; jamais on n'a manqué encore à cette antique coutume.

Du chemin de fer, nos amis se rendirent en fiacre

à l'hôtel Britannia, où on leur donna de très bonnes chambres bien aérées et agréables par la chaleur extrême qu'il faisait.

« Tiens, mon père, s'écria Pierre en entrant dans la chambre de ses parents, après avoir fait une rapide toilette, voici lettres et journaux pour toi, et entre autres une dépêche pour moi de notre cher grand-père pour me féliciter de mes fiançailles, en réponse à celle que maman lui a envoyée l'autre jour, et une de notre bon ami M. Hurel ainsi conçue :

« Tous mes compliments à Pierre, qui rapportera « de Norvège mieux que du bois. Amitiés à tous !

« Amédée Hurel. »

« Jeanne, veux-tu sortir avec moi ? dit Pierre à sa sœur qui entrait en cet instant, le maître d'hôtel vient de me dire que nous arrivions à l'époque de la plus grande foire de l'année, c'est aujourd'hui le troisième jour, où l'on vend les bestiaux, cela doit être assez curieux.

— Certainement et j'irai très volontiers », s'écria Jeanne.

Et, en effet, le frère et la sœur sortirent gaiement de l'hôtel Britannia.

« Allons vite au télégraphe, s'écria alors Jeanne en riant, j'ai promis à Christina de lui envoyer une dépêche pour lui dire notre bonne arrivée. »

Voici ce qu'elle écrivit :

« Bien arrivés. Pierre bien portant, quoique triste de séparation.

« Jeanne. »

Et la bonne sœur souriait en passant cette dépêche à l'employé.

« Notre chère Christina sera bien contente d'avoir de tes nouvelles. Lui écriras-tu, Pierre?

— Oui, tous les jours; Mme Ludgreen me l'a permis et en rentrant je lui raconterai notre voyage; mais, allons à la foire. »

Après une promenade au milieu des populations norvégiennes, et des essais de conversations qui aboutissaient toujours par des signes et des éclats de rire, Pierre et Jeanne achetèrent pas mal de petits souvenirs de la foire, tels que couteaux, sabots, paniers, et divers objets en bois sculptés qu'ils rapportèrent avec plaisir à leurs parents et aux jumeaux qui se réveillaient après un bon somme qui les avait reposés de la chaleur accablante du voyage.

A table d'hôte, à huit heures, la salle à manger était remplie de touristes, les de Glanville eurent comme voisins un aimable couple américain, M. et Mme Neale qui, arrivés la veille à Trondjhem, trouvaient cette ville du Nord très intéressante et ne ressemblant en rien à ce qu'ils avaient vu jusqu'ici!

Après le dîner, et quand les jumeaux furent couchés, M. et Mme de Glanville, Pierre et Jeanne allèrent se promener sur le port, et flânèrent là de long en large; il était dix heures du soir et la ville était aussi animée, peut-être même plus, qu'à deux heures de l'après-midi, dans un port de France. Personne ne pensait à se retirer. Les habitants des côtes voisines se dirigeaient vers le port avec leurs emplettes, et installant leurs marchandises dans les

barques et canots, fourmillaient autour des escaliers et des échelles de bois le long du port.

Un canot entre autres, le plus proche de l'escalier, contenait cinq personnes; l'un de ses membres, ayant fait un peu trop d'honneur à l'*aquavite* du pays, était étendu en travers du canot recouvert par un morceau de toile à voiles.

Tout le monde passait et repassait sur ce canot qui servait de passerelle pour atteindre les autres, comme si de rien n'était, et c'était à peine si un saut un peu maladroitement exécuté par un passager, amenait de temps en temps une oscillation assez forte pour qu'un petit grognement à l'avant indiquât qu'un homme était couché là.

Dans d'autres canots c'étaient des amoncellements de boîtes de toutes formes, peintes en couleurs bariolées, de paniers de poissons secs et frais, le tout surmonté d'une femme qui formait le sommet de la pyramide, tandis que l'homme s'occupait à sortir son canot avec grand'peine de ce labyrinthe flottant.

Cependant le soleil baissait beaucoup à l'horizon, il allait se coucher dans la mer et la plupart des canots et barques quittaient le port, et se dirigeaient vers leurs villages respectifs situés, les uns dans le fjord de Trondjhem, qui est d'une très grande profondeur, les autres sur les côtes au sud de la ville.

« Il faut cependant se retirer et retourner à l'hôtel, s'écria M. de Glanville en voyant le soleil disparaître à l'horizon, malgré tout l'intérêt de ce qui se passe sous nos yeux, nous ne pouvons

attendre le départ de la dernière barque, nous y serions encore demain matin ! »

En rentrant à l'hôtel, M. et Mme de Glanville rencontrèrent le veilleur de nuit dont le chant monotone s'entendait au loin, et quand il se fut rapproché, ils purent alors distinguer ces mots qu'il prononçait lentement et qu'un aimable Norvégien voulut bien leur expliquer :

Dieu garde
Les maisons de chacun
Du feu et de la flamme.
L'heure de onze heures a sonné !

Dieu garde
La maison et les champs
Du feu et de la flamme.
L'heure de onze heures a sonné !

CHAPITRE XIV

TRONDJHEM ET SES ENVIRONS

La matinée encore favorisée par un très beau temps fut employée par nos voyageurs à visiter la fameuse cathédrale de Trondjhem, le *Domkirke*.

Elle élève sa masse mutilée dans un coin de la ville qui fut le centre de la vieille *Nidaros*, mère de Trondjhem; elle est construite en forme de croix et bâtie en granit gris qu'on trouve dans le voisinage de la ville : cette pierre étant d'un grain très serré résiste bien aux intempéries du rude climat du nord de la Norvège! L'église est située au milieu d'un grand cimetière rempli d'arbres de tout genre. La légende raconte que c'est saint Olaf qui a bâti cette église vers l'année 1020. Il fut enterré en 1030 un peu au sud de cet édifice. Magnus le Bon fit construire une petite chapelle en bois sur le tombeau de saint Olaf vers 1040. Enfin, peu après, Harold Haardraad fit édifier à la suite une belle église en pierre à Notre-Dame. Ce groupe de trois églises resta ainsi longtemps dans

cet état. En 1160 l'archevêque Eystein commença la grande chapelle de l'ouest dédiée aussi à Notre-Dame et la finit probablement vers 1183. En 1248 l'archevêque Sigurd commença la nef et le côté ouest de l'édifice; beaucoup de pèlerins vinrent visiter cette église et y apportèrent de très précieux dons de toutes sortes. En 1328, l'église fut fort endommagée par un terrible incendie, on rebâtit alors la partie qui avait été brûlée, mais quatre autres incendies successifs, en 1432, 1531, 1708 et 1719, contribuèrent à réduire cette magnifique cathédrale à l'état de délabrement et de ruine où elle se trouve aujourd'hui.

Actuellement et depuis plusieurs années on travaille à la rebâtir dans le style primitif; il y a déjà des parties complètement restaurées; on s'est du reste attaché à se servir de tous les matériaux en regrattant les pierres et en les sculptant à nouveau.

L'architecture de la plus vieille partie de la cathédrale est en style normand pur; la longueur extrême de l'église est de 346 pieds et de 84 de large.

« Comme la restauration est bien faite! s'écriait M. de Glanville; il est difficile de reconnaître le vieux du neuf; la plus belle partie à mon avis est le chœur où sont ces colonnes de marbre blanc qui ressortent si bien sur le fond du granit gris foncé, et puis les sculptures sont d'une finesse admirable.

— Oui, répondit M. Buser, qui avait bien voulu se joindre aux de Glanville pour leur servir de cicerone, tous les rois de Suède et de Norvège sont couronnés dans cette cathédrale et par l'évêque

de Trondjhem; le pays étant luthérien, c'est le culte protestant qui y est célébré! C'est certainement une des plus belles et des plus curieuses églises des pays du Nord.

— Je trouve que nous lui avons consacré assez de temps et même trop de temps, murmura Ferdinand qui commençait à trouver les explications sur la cathédrale un peu trop détaillées pour son goût.

— Je ne suis pas de ton avis, répondit Pierre, rien ne pouvait être plus intéressant, nous devons être très reconnaissants à M. Buser de nous mettre ainsi au courant de choses que nous n'aurions probablement jamais sues sans lui!

— Pour consoler Germaine et Ferdinand de la longue station dans la cathédrale et ses grandes pierres grises, nous allons, dit M. de Glanville, nous rendre dans diverses boutiques pour acheter des souvenirs du pays!

— Oui, oui, c'est là que nous allons acheter notre beau couteau-poignard pour M. Hurel! s'écria Germaine en sautant de joie; est-ce très cher, monsieur Buser? parce que nous ne sommes pas très riches, Ferdinand et moi!

— Nous voici arrivés! dit M. Buser en ouvrant la porte d'un grand magasin rempli de toutes sortes de bibelots norvégiens anciens et modernes, couteaux, poignards, bijoux d'argent, objets de bois sculpté : c'était ravissant à regarder et on eut toutes les peines du monde à arracher Jeanne, Mlle Loriot et les jumeaux à cette contemplation.

— Enfin, s'écria M. de Glanville en sortant de la boutique, j'ai cru que tout le reste de notre argent

passerait à ces petites babioles. Je meurs de faim, vite à l'hôtel Britannia! »

L'après-midi fut consacré par M. et Mme de Glanville et leurs enfants à une course aux environs de Trondjhem, dans deux calèches, malgré une chaleur tropicale.

« C'est le cas de réciter les vers de La Fontaine, s'écria Ferdinand en s'essuyant le front :

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux traînaient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu.
L'attelage suait, soufflait, était rendu. . . . . .

— Je vois avec plaisir, mon cher Ferdinand, dit Mlle Loriot, que la joie du voyage et la chaleur ne te font pas perdre la mémoire, et j'en suis ravie!

— Oh! je vous réciterai tout ce que vous voudrez, mademoiselle, pour nous distraire un peu de cette atroce température », reprit Ferdinand, qui répéta en effet plusieurs fables de La Fontaine en y mettant très bien l'intonation : il en avait évidemment le don.

La poussière était presque insupportable, et les chevaux éreintés par la chaleur n'avançaient que lentement; cependant on finit par arriver au but de la promenade, deux magnifiques cascades formées par la rivière la Nid.

« La chute de la Nid vaut bien la poussière que nous avons avalée, et nous avons là assez d'eau pour nous rafraîchir », s'écria Pierre en montrant à son père la rivière qui se précipitait tout entière

devant eux. Cette énorme masse d'eau rencontrant à mi-chemin de sa chute de grands rochers qui la brisaient, formait une écume bondissante et brillante, et jaillissait de toutes parts. Le soleil éclairait la chute et des milliers d'arcs-en-ciel étincelaient de tous côtés.

« Ah! voici M. et Mme Neale »; et Jeanne s'avançait au-devant de leurs nouvelles connaissances américaines.

« C'est magnifique, chère mademoiselle de Glanville, s'écria Mme Neale, serrant la main de Jeanne; nous avons vu, mon mari et moi, de bien belles chutes d'eau en Amérique, mais peu d'aussi remarquables que celle-ci. Elle rappelle le Niagara et peut lui être comparée sans désavantage pour elle.

— Pierre, essaye donc d'en faire une photographie, demanda alors Mme de Glanville.

— Oh! ma mère, vous réclamez toujours des choses impossibles : comment voulez-vous que cette masse d'écume réussisse? J'aurai un grand paquet blanc et rien d'autre, ce ne sera pas beau; mais je veux bien essayer quand même. »

Après avoir photographié cette première cascade, toute la société se rendit à une seconde chute de la même rivière; toute la Nid, beaucoup plus large en cet endroit-là, se précipitait au milieu des rochers, mais malheureusement l'ensemble de la cataracte était caché par un grand moulin dont les constructions en bois couvraient les abords de la chute.

Du haut du moulin le coup d'œil d'ensemble sur la Nid était vraiment très beau, et Pierre s'y établit pour braquer son appareil sur l'eau écumante.

Chacun enfin reprit sa place respective dans les diverses voitures, et toute la joyeuse société revint du côté de Trondjhem, mais la poussière avait beaucoup altéré la jeunesse, et les jumeaux surtout réclamaient à goûter.

Aussi on s'arrêta devant une grande ferme qui, à l'exemple de toutes ses pareilles autour de Trondjhem, semblait plutôt un hameau que l'habitation d'une seule famille.

M. Buser entra le premier et, sachant très bien le norvégien, demanda l'hospitalité pour lui et ses amis.

« Soyez les bienvenus ! » et un vieux Norvégien se leva en tendant la main aux voyageurs. « *Tacka* (merci) d'être venus me voir. Catherina, prépare vite un repas pour les étrangers.

— Oh ! quelle jolie vieille porte en bois sculpté ! s'écriait Mme de Glanville, comme elle entrait dans la ferme ; voici une bonne odeur d'étable qui indique que nous pourrons avoir du lait.

— Oh ! oui, madame, répondit M. Buser, ce brave fermier m'explique qu'il a une centaine de vaches ; les voici, en effet, dit-il en ouvrant une porte de côté ; ces bonnes bêtes, comme elles sont heureuses ! elles ruminent sous le même toit que leur maître. Été et hiver, elles restent près de lui, excepté quelquefois quand on les envoie dans la montagne, pour paître l'herbe fraîche pendant un mois. Voyez comme tout est bien tenu, les meubles frottés avec soin, les planches de bois blanc sans une tache, partout des branches vertes qui donnent un air de fête et des feuilles de sapin pour assainir l'atmosphère.

— C'est une belle *gaard*[1] du *bonde* (fermier), propriétaire de sa terre, n'est-ce pas, cher monsieur Buser? demanda Pierre qui s'avançait.

— Quels grands bâtiments, et comme tout ceci a bon air!

— Oui, répondit M. Buser, le brave *bonde* me fait remarquer que sa maison d'habitation a 140 pieds de long avec un étage supérieur et un beau jardin; la cour est, vous le voyez, flanquée de trois autres grands bâtiments qui, avec la maison d'habitation, font un enclos d'environ 200 pieds de longueur sur 250 pieds de largeur. C'est très bien entendu et pratique. Au milieu est un grand étang dont l'eau vient des montagnes environnantes et arrose le jardin. Un des bâtiments peut contenir cinquante vaches de plus, et il y a neuf chevaux dans l'écurie, quand ils ne sont pas, comme en ce moment, tous aux champs.

— Vous me trouvez seul avec une de mes filles, dit encore le bonde, parce que tout le monde est occupé à la moisson. »

On pouvait voir, en effet, de nombreuses femmes occupées à lier des gerbes, dans les champs environnants; elles semblaient même beaucoup souffrir de la chaleur, et cependant ce n'étaient pas les vêtements qui les gênaient : elles ne portaient en général qu'une longue sorte de chemise en toile avec des manches courtes et un mouchoir noué comme ceinture autour de leur taille.

Un bon repas fut enfin préparé et nos voyageurs

1. *Gaard*, *gard*, ferme; *bonde*, fermier.

purent se rafraîchir avec de l'excellent café, du lait, du beurre, du fromage et une espèce de galette de seigle (flatbrod). Il fut impossible de rien faire accepter au brave bonde qui, après des remerciements chaleureux, voulut donner sa bénédiction à toute la société.

« Je suis vieux, dit-il, et je vous bénis tous, soyez heureux ! »

Nos amis quittèrent la ferme, bien émus des souhaits de ce bon vieillard.

En revenant à Trondjhem, la population tout entière était répandue dans les rues prenant le frais et respirant la bonne brise de mer, après une journée orageuse de juillet ; les bourgeois et leurs femmes étaient sur le seuil de leurs maisons, lisant les journaux, des groupes discutaient les nouvelles de Christiania, mais toujours avec calme et sans bruit.

On aurait pu se croire à une réunion de paysans normands après vêpres, car les types sont bien les mêmes.

Avant de rentrer à l'hôtel, M. Buser voulut encore montrer à ses amis une auberge norvégienne [1] ; il fallut descendre quelques marches pour pénétrer dans une sorte de souterrain, moitié cave, moitié salle à manger ; des nuages de fumée se suspendaient aux voûtes ; des bourgeois, des marins et quelques paysans assis autour des tables fumaient, mangeaient et buvaient en silence. Sur une sorte de comptoir se dressaient des pyramides de poissons crus, des montagnes de viandes fumées, auprès

1. *En karriole*, par Albert Vandal.

desquelles un vase massif regorgeait de poivre rouge, une fontaine versait des torrents de spiritueux, l'eau de feu ou *aquavite* coulait à pleins bords.

Chaque convive allait lui-même charger son assiette, arrosait ce qu'elle contenait de poivre rouge, avalait et se servait avec régularité des rasades pantagruéliques, puis il allait se rasseoir et semblait ruminer son dîner...

Au fond de la pièce, M. Buser fit remarquer à Jeanne une trentaine de personnes assises à la même table; à une extrémité se tenait une jeune femme vêtue de blanc, à ses côtés un vigoureux garçon paraissait son fiancé ou son mari. En face du premier couple se voyait un homme enveloppé jusqu'au menton dans une houppelande noire, et portant des rubans de crêpe enroulés autour de ses deux bras; ses voisins étaient également en deuil. Les autres convives absorbaient énergiquement les provisions qui chargeaient la table, et buvaient avec intrépidité, mais parlaient peu. Ils ne paraissaient ni gais, ni tristes, mais affairés : ils dînaient!

Impossible de dire si ces braves gens assistaient à un repas de noce, ou à l'un de ces festins mortuaires qui suivent les funérailles, et dont l'usage s'est perpétué en Norvège.

« Demandons ce qu'il en est au propriétaire de l'auberge, s'écria M. Buser en s'avançant vers le gros homme qui paraissait le maître de l'endroit.

— Est-ce un repas de noce ou de funérailles? demanda M. Buser en norvégien.

— L'un et l'autre à la fois, répondit gaiement l'au-

bergiste : ce festin est donné en commun par deux voisins, dont l'un a perdu sa femme avant-hier, et dont l'autre marie sa fille aujourd'hui au jeune homme que vous voyez là-bas. Ils ont fondu les deux cérémonies en une seule, c'est plus commode et moins coûteux. En bons pères de famille, ils ont profité de l'occasion.

— Voilà une drôle d'idée! s'écria Jeanne en riant, ce n'est guère gai pour la pauvre jeune mariée!

— Elle n'en souffre pas du tout, soyez en sûre, mademoiselle Jeanne », répondit M. Buser en sortant de l'auberge enfumée.

« Une dépêche pour Jeanne »; et Ferdinand se précipitait sur sa sœur après le dîner avec un papier jaune à la main.

« Ah! quel bonheur! s'écria Jeanne après avoir parcouru la missive télégraphique qu'on venait de lui remettre. C'est de Christina Ludgreen, en réponse à ma dépêche. Voici ce qu'elle dit :

« Beaucoup mieux; docteur permet voyager, serons
« demain chez nous, à revoir.

« CHRISTINA LUDGREEN. »

Pierre pâlit de joie et tendit la main à Jeanne pour prendre la dépêche, mais Ferdinand l'avait déjà saisie et l'apportait à son frère avec toutes sortes de grimaces.

« Voici, Pierre, ce papier bienvenu qui apporte à ton cœur solitaire les nouvelles de ta chère abandonnée, serre-le sur ton cœur! » Et Ferdinand tendait le papier jaune à son frère aîné.

« Allons, Ferdinand, un peu de calme, si possible, dit Mlle Loriot en riant comme toute la famille des farces du petit garçon.

— C'est l'air de la Norvège qui me monte à la tête, voyez-vous, mademoiselle, ce n'est pas malsain, je suis seulement un peu gai ! » Et Ferdinand embrassait tous les siens à la ronde avant de se retirer.

« Oui, je crois que le sommeil sera un excellent calmant pour le jeune Ferdinand », dit M. Buser en embrassant sur le front le petit espiègle.

CHAPITRE XV

OÙ IL EST QUESTION DU CAP NORD

M. de Glanville et Pierre avaient fait encore d'importants marchés de bois et étaient toujours plus satisfaits de leur voyage en Norvège.

« Nous agrandirons beaucoup nos affaires à notre retour à Honfleur, disait M. de Glanville à son fils, le lendemain, dans la journée, en revenant de visiter une grande forêt des environs de Trondjhem; en venant ici, nous avons pu apprécier les différentes espèces de bois, choisir nos intermédiaires entre nous et les propriétaires, et maintenant que nous sommes entrés en rapport direct, les affaires seront bien plus faciles à traiter.

— Oui, mon père, je me félicite tous les jours d'avoir eu cette idée; sans compter les affaires qui seront meilleures, j'y ai trouvé le bonheur parfait. Maintenant je vais à la rencontre de ma chère Christina et de ses parents, qui arrivent à cinq heures à la gare. J'espère qu'elle ne sera pas trop fatiguée. Y venez-vous aussi?

— Non, mon cher ami, je ne puis t'accompagner, mais nous nous retrouverons ce soir à l'hôtel Britannia, et nous causerons alors de choses bien importantes. » Et M. de Glanville resta sur le port à regarder embarquer des bois qui étaient destinés à sa maison de Honfleur.

On peut comprendre la joie du revoir pour Pierre et Christina; ils n'avaient pas été séparés bien longtemps, quelques jours seulement, mais, quand on est loin de ceux qu'on aime, le temps compte double.

« Voyez, Pierre, comme je vous ramène Christina en meilleure santé, s'écriait Mme Ludgreen en descendant de wagon et en tendant la main à son futur gendre.

— Oui, c'est vrai, chère madame, Christina me paraît bien moins faible qu'à notre départ. Bonjour! ma chérie! quel bonheur de vous revoir! » Et Pierre serrait les mains de la jeune fille avec émotion.

« Allons, embrassez-vous donc! s'écria à son tour le bon M. Ludgreen; vous l'avez bien mérité, mon brave Pierre : sans vous nous n'aurions plus de fille, Christina, notre enfant bien-aimée!

— Il ne faut pas rester ici à prendre froid dans les courants d'air de la gare : vite à l'hôtel, où tous les miens nous attendent avec impatience, dit Pierre en faisant monter Mme Ludgreen et Christina dans un landau.

— Je reste sur le port à causer un peu affaires avec les capitaines que je connais, dit M. Ludgreen. Hans viendra avec moi, mais emmenez Flora. »

Christina avait en effet repris tout à fait bonne

mine; très forte de tempérament, elle avait été dangereusement malade par suite du froid causé par la chute dans l'eau glacée du lac, mais il n'y paraîtrait plus du tout dans quelques semaines, et on commençait à parler de l'époque du mariage.

« Vous comprenez, mes chers amis, disait M. de Glanville, que je ne puis pas toujours rester en Norvège; deux mois, cela se peut, mais plus serait mauvais pour nos affaires. Pierre est le premier à le comprendre!

— Oui, cher monsieur, répondit M. Ludgreen, c'est très facile à expliquer : mais ce qui est aussi très naturel, c'est que nous désirions garder le plus longtemps possible notre chère fille, qui va nous quitter pour s'en aller pour toujours!

— Oh! tu viendras nous voir, papa, n'est-ce pas? tu nous amèneras maman et Flora. Ce serait très bon pour Hans et pour elle d'apprendre le français et de faire ce beau voyage!

— Vous serez les bienvenus à quelque époque que vous veniez et aussi longtemps que vous voudrez, chère amie, disait Mme de Glanville en embrassant Mme Ludgreen, qui avait les larmes aux yeux.

— Papa, papa, tu ne sais pas : il part après-demain un bateau à vapeur pour le cap Nord, s'écriait Ferdinand en se précipitant au milieu de cette grave conférence; Mlle Loriot, Germaine et moi, nous venons de le visiter, le capitaine parle anglais, il est très aimable et il dit que c'est un beau voyage!

— Oh oui! papa, ajouta Germaine en sautant de joie, dans ce pays-là on y voit toujours clair, il y a

des baleines, on y pêche des morues, on y rencontre des glaciers qui flottent sur la mer : c'est délicieux enfin. Oh! comme je voudrais y aller!

— Mais, vous êtes fous, mes amis : aller au cap Nord, vous n'y pensez pas! s'écria Mme de Glanville qui tremblait rien qu'à cette idée; qu'y ferions-nous, je vous le demande?

— Ce n'est pas une si mauvaise idée, chère madame de Glanville, répondit calmement M. Ludgreen, et au moment où vos petits jumeaux ont fait ici une irruption si intempestive, j'allais vous dire ce que le médecin a conseillé pour Christina : il dit qu'elle ne doit pas se marier et quitter l'aile maternelle avant d'être tout à fait fortifiée, et au moment de monter en wagon à Christiania il a ajouté : « Savez-vous, vous devriez tout simplement lui faire passer une quinzaine de jours sur mer, cela lui ferait le plus grand bien! »

— C'est décidé! s'écria Pierre; nos marchés de bois sont presque finis, mon père, et au lieu de rester ici à Trondjhem à ne rien faire et à attendre le jour béni où on me donnera Christina, il me semble que le mieux serait d'aller tous ensemble au cap Nord par le bateau en partance qu'ont découvert nos jumeaux.

— Parfait! répondit M. Ludgreen, excellente idée. En tous cas, je pars après-demain avec mon petit monde. Pierre, mon cher ami, vous serez, je pense, des nôtres, et j'espère bien, chère madame, que vous vous laisserez fléchir aussi et que nous ferons ainsi ensemble un joyeux voyage au cap Nord, ce qui sera excellent pour tout le monde, car rien n'est plus for-

tifiant que ces longues stations en mer par les jours sans fin du solstice d'été !

— C'est convenu, s'écria M. de Glanville, toutes voiles dehors pour le cap Nord, à moins, ma chère, que vous ayez des objections insurmontables ; et il se penchait affectueusement sur sa femme.

— Rien ne me paraîtrait plus charmant, répondit Mme de Glanville en souriant à son mari, mais souvenez-vous, mon ami, de l'état dans lequel nous étions tous à notre traversée de Frederickshavn à Christiansand ; vous seul en avez joui. Il me semble que le voyage au cap Nord par mer a peu d'attrait pour des personnes ayant le pied aussi peu marin que tous les vôtres !

— Le capitaine assure, chère madame, dit à son tour Mlle Loriot, que dans les fjords, et dans cette saison surtout, la mer est comme une rivière !

— Essayons alors, je veux bien ! s'écria gaiement Mme de Glanville. Seulement je vous prie, mon ami, de demander au capitaine qu'il promette de bien vouloir déposer à terre ceux qui seraient trop malades et de les reprendre au retour !

— Quel bonheur, quel bonheur, nous allons au cap Nord ! » criaient les deux jumeaux en sautant tout autour de leurs parents, un peu émus de la grande décision qu'ils venaient de prendre.

« Venez vite, mademoiselle Loriot, lui dit à l'oreille Ferdinand, allons au télégraphe pour annoncer cette belle nouvelle à notre bon ami Hurel ; nous pourrons causer maintenant avec lui de ses croisières dans les mers du Nord.

— Et quant à nous, mon ami, s'écria M. Ludgreen,

nous ferons bien de nous précipiter au port si nous voulons faire le voyage et obtenir quelques cabines pour ces dames; nous pourrons nous en passer, mais cela serait impossible pour nos six dames, il nous faut pour le moins deux cabines. Les obtiendrons-nous? j'en doute fort. »

Pierre se joignit à son père et à M. Ludgreen pour aller au débarcadère du bateau voir quelle installation il était possible de faire pour les dames des deux familles.

Jeanne et Christina restèrent ensemble, toutes deux réjouies de cette belle expédition en perspective, et causèrent agréablement pendant que leurs mères se faisaient des confidences sur leurs deux enfants qui allaient unir leurs destinées.

« Je crois qu'ils sont faits l'un pour l'autre, disait Mme de Glanville : Pierre a un caractère très facile, mais un peu indécis, et Christina me paraît avoir de la volonté pour deux.

— Oui! quand elle était petite, elle nous a quelquefois étonnés par sa force de volonté; elle avait très facilement peur de tout et à quatre ans et demi elle nous a déclaré un jour : « Papa, quand j'aurai cinq « ans, je n'aurai plus peur. » Et ce jour-là elle est allée seule traverser une étable où étaient quarante vaches. Pauvre petite, elle y avait mis toute sa force de volonté.

Elle avait auparavant une telle frayeur de ces mêmes vaches, que rien ne pouvait l'engager à s'approcher d'une de ces bonnes bêtes. Le soir de son anniversaire, elle dit à son père en l'embrassant avant de faire sa prière : « Papa, j'ai cinq ans et

« je n'ai plus peur, j'ai été voir les vaches. » Et à partir de cette date elle n'a plus jamais eu peur de rien !

— C'était déjà une volonté bien arrêtée pour un si petit enfant, répondit Mme de Glanville; elle fera une femme très supérieure, j'en suis convaincue, et je suis bien heureuse que mon Pierre ait un bonheur si assuré ! »

Après bien des pourparlers avec le capitaine et le second du *Kong Carl*, et à force de savantes et complaisantes organisations de leur part, on réussit à obtenir deux cabines pour les familles de Glanville et Ludgreen. Pierre avait été acheter sur le quai de bonnes chaises longues en bois qui pouvaient servir de lits dans les cabines ou de sofas sur le pont. Les dames et demoiselles seraient ainsi très bien étendues, car les cabines qu'on avait pu avoir étaient celles du capitaine et du second qu'ils avaient aimablement cédées, car tout le reste du navire était loué depuis plus d'un mois !

Les de Glanville n'auraient certainement rien obtenu sans M. Ludgreen qui, très aimé à Trondjhem, arrivait toujours à faire ce qu'il voulait : il avait dépeint au capitaine le désespoir des enfants de manquer ce voyage unique au cap Nord, et avait ajouté que sa fille Christina avait été très malade et qu'on lui ordonnait une cure de mer; son fiancé Pierre de Glanville désirant l'accompagner, toute la famille avait suivi.

« Nous reviendrons donc à Trondjhem dans quinze jours environ, s'écria M. de Glanville la veille du

départ, et puis alors on s'occupera de l'affaire capitale.

— Mais rien ne sera prêt pour Christina, disait Mme Ludgreen avec inquiétude, et je n'aurai pas le temps de tout préparer pour la fête que veut donner mon mari à cette occasion!

— Oh! tu t'arrangeras bien, répondit en riant M. Ludgreen, ma bonne petite Norvégienne est femme de ressources. Laisse des ordres en partant et au retour tu trouveras tout prêt, et nous n'aurons plus qu'à fixer le jour du mariage. Si Christina n'a pas toutes ses douzaines de bas et de jupons, nous les lui porterons plus tard à Honfleur quand nous irons la voir, ou elle les achètera elle-même à Paris, ce qui vaudra peut-être mieux encore! » Et le bon M. Ludgreen jetait un regard affectueux à sa femme.

« Voici nos projets bien changés! disait à dîner Jeanne en souriant; en arrivant à Christiania l'itinéraire projeté était de gagner Trondjhem pour voir une ville du Nord, puis de faire quelques excursions du côté de Molde ou de Bergen, et, au lieu de cela, nous voilà partant pour le cap Nord; pourvu que la mer soit aimable, et que nous ayons une bonne traversée, ce sera délicieux, mais sinon ce sera vraiment un peu pénible! »

« L'hôtel est plein de touristes qui vont faire comme nous! disait Pierre en sortant de table, il y a des Anglais en profusion, des miss anglaises, des pasteurs, des jeunes lords qui veulent pouvoir dire qu'ils ont été au cap Nord. Je suis sûr qu'il n'y a pas un seul Français en dehors de nous; c'est vraiment honteux que notre peuple soit si peu voyageur :

on apprend tant de choses dans ces grands voyages, et on revient dans son pays tout plein de nouvelles idées qu'on peut appliquer à ses affaires !

— Tu as raison, mon ami; on devrait toujours envoyer ses enfants dans différents pays, d'abord pour apprendre les langues, puis pour visiter les diverses industries ; mais, reprit M. de Glanville, les Français ont malheureusement beaucoup trop l'idée que tout est parfait dans leur pays, et s'y trouvant bien ils n'ont pas l'idée d'en sortir ! Sur ce, tout le monde doit être prêt demain matin, quatorze juillet, à six heures. Il fait un temps splendide et j'espère que tous nous jouirons à fond de la petite folie à laquelle nous allons nous livrer en famille : *un voyage au cap Nord*.

CHAPITRE XVI

VOYAGE AU CAP NORD

« Nous voici enfin en pleine mer, s'écriait gaiement Ferdinand de Glanville, en voyant les maisons de Trondjhem fuir au loin derrière eux, nous sommes sûrs maintenant de voguer vers ce fameux cap Nord : j'ai tremblé jusqu'à ce matin que quelque chose nous empêchât d'y aller !

— Espérons que nous n'aurons ni les uns ni les autres à nous repentir de notre décision un peu téméraire, lui répondit sa mère en l'embrassant au passage.

— Je parie que personne ne sera malade, reprit Pierre en riant : quand on est très heureux et qu'on voit de belles choses, le mal de mer n'ose pas s'approcher de vous !

— Je désirerais bien être aussi optimiste que toi, dit Jeanne, mais je veux bien tenir un pari avec toi : si personne n'est malade dans notre voyage au cap Nord et notre retour à Trondjhem, je broderai une chaise ou une table pour votre futur salon à Christina et à toi !

— Notre salon! et Christina serrait les mains de Jeanne. C'est la première fois qu'on m'en parle; comme je suis émue quand je pense que, dans quelques mois, je serai, moi aussi, maîtresse de maison; j'ai l'intention d'avoir un joli petit *home* pour mon Pierre. » Et les jeunes filles continuaient à organiser un peu les cabines, où chacun avait son coin particulier. Les bagages étaient restés dans l'entrepont et les messieurs devaient coucher sur les sofas de la longue salle à manger, où bien d'autres avaient reposé avant eux!

« Voici la cloche du *frockhost*, s'écria enfin Hans Ludgreen d'un cordage où il était assis à l'avant; si vous avez tous aussi faim que moi, je ne pense pas qu'on se fasse prier pour aller à la salle à manger. » Et, prenant le bras de Germaine, il se précipita dans le petit escalier du navire.

« Voici notre premier repas à bord, s'écria M. de Glanville, et j'espère que tout le monde y fera honneur; j'ai demandé qu'on nous mît tous ensemble à un bout de table pour que nous puissions causer. Nous sommes douze de notre société et voici encore dix places inoccupées. Espérons que les convives qui vont venir à notre table seront agréables!

— Quelles sont les personnes qui vont se joindre à nous? demanda M. Ludgreen à l'espèce d'*intendante* qui organisait tout à bord.

— Trois messieurs français, répondit l'alerte Catharina, quatre messieurs anglais, dont trois avec leurs femmes ou leurs filles; il y a en plus à la table à côté : vingt-deux autres passagers anglais, allemands et norvégiens. Tenez, ajouta-t-elle en se

tournant vers M. Ludgreen, ce grand monsieur blond, c'est l'évêque luthérien de Tromsö, qui retourne chez lui avec sa femme et ses cinq petits garçons, dont l'aîné a six ans; elle est très malade.

— Cela ne m'étonne pas, murmura Mme Ludgreen; pauvre femme! »

Peu à peu la salle à manger se remplissait et nos voyageurs examinaient avec curiosité les diverses personnes qui venaient se mettre à table; c'était vraiment intéressant à observer : ils continuaient à se renseigner auprès de l'active Catharina qui, très complaisante, leur racontait ce qu'elle savait.

« Voici encore M. et Mme Gunther, venant de Chicago et originaires de Hambourg, disait M. Ludgreen en traduisant le Norvégien de Catharina, ils sont accompagnés de leur guide, un homme très bien élevé qui n'est nullement un guide de profession : il est professeur à l'École royale navale; mais, comme il a huit enfants et est très peu fortuné, il emploie ses vacances d'été à voyager avec des étrangers dans son pays qu'il connaît à fond. Enfin voici encore deux jeunes juifs anglais, MM. Sandford, dont l'aîné bien portant fait voyager son frère cadet pour le distraire et le remettre d'une grave maladie dont il est à peine en convalescence; les autres passagers sont pour la plupart des Anglais ayant pris des billets de Cook.

— Nous les appellerons *les Cook* quand nous parlerons d'eux, s'écria Pierre, ce sera plus court; j'ai dans l'idée que nous serons constamment en lutte avec eux, car souvent ces Anglais assez mal élevés qui voyagent ainsi en bandes, sont très désa-

gréables et veulent accaparer pour eux tout ce qui est bon. »

« Pardon, monsieur, permettez-moi de me présenter à vous comme compatriote », et un homme de quarante ans environ saluait M. de Glanville ; « je suis le comte de Raimbaud, voici mon ami qui voyage avec moi, le comte Louis de Monsorin ; j'espère que ces dames nous permettront de prendre nos repas avec vous pendant ce voyage que nous ferons en commun au cap Nord ! Veuillez, je vous prie, nous présenter à ces dames.

— Certainement, monsieur, répondit M. de Glanville, mais j'ai déjà entendu prononcer votre nom : mon père avait connu le vôtre à Paris, car il m'a souvent parlé d'un de ses amis, M. de Raimbaud !

— C'était, en effet, mon père, reprit M. de Raimbaud, en saluant mesdames de Glanville et Ludgreen ; vous voilà une joyeuse réunion et nous serons très heureux de nous joindre à vous,... si nous ne vous gênons pas. »

Le repas ne fut pas trop mauvais : du saumon très frais, des pommes de terre, de la langue, du bœuf fumé ; du riz aux pruneaux, plat norvégien par excellence, finit le *frockhost* avec une assiette d'amandes qui fut l'occasion de nombreuses philippines, très à la mode dans ce pays du Nord, et donnant lieu à toutes sortes de gais épisodes.

Le bateau à vapeur sortait du fjord de Trondjhem, les îles succédaient aux îles, la scène devenait graduellement plus sauvage et le rivage plus stérile ; des sapins largement espacés couvraient les rochers ; parfois, on apercevait un moulin à vent, une cahute

de pêcheurs; quelques vaches appartenant à une petite ferme paissaient au bord de la mer une herbe dure et clairsemée.

La mer était unie comme un miroir, une douce brise arrivait de terre et apportait à nos voyageurs les bonnes émanations des forêts de pins et de sapins; point de houle, à peine une ride sur l'eau sombre formant un grand contraste avec le bleu clair du ciel.

« Ah! si ce charmant temps continue, Pierre gagnera son pari! s'écriait Jeanne en sortant de table, et je le payerai bien volontiers, ajouta-t-elle en riant.

— Oui, mesdames, nous sommes favorisés par un temps splendide, répondit M. de Raimbaud en prenant le bras de Mme de Glanville, je pense que vous désirez vous établir sur vos chaises longues sur le pont, on y sera merveilleusement bien pour y finir l'après-midi.

— Va chercher nos ouvrages, Germaine, dit Mme de Glanville, et apporte quelques livres; nous ferons un établissement sur le pont pendant que ces messieurs fumeront et causeront.

— Ah! qu'on est bien ici, et que c'est reposant! » s'écriait à son tour Christina que Jeanne venait d'installer sur une chaise longue enveloppée dans un grand manteau et des fourrures; « je me sens revivre ici en respirant cet air salé et embaumant les pins; je suis sûre qu'après quelques jours de ce régime-là, je redeviendrai forte comme avant et comme doit l'être une jeune Norvégienne. »

On se promenait de long en large sur le pont et

on causait agréablement entre hommes, tandis que les dames s'étaient établies en plusieurs groupes à l'abri du vent, avec leurs ouvrages.

« Voyez comme les passagers du pont sont nombreux; étudier la physionomie de tous ces braves gens fait mon bonheur, disait M. de Raimbaud à ses compagnons, car ils offrent tous des caractères intéressants et fort variés. On me dit qu'il est très rare que les fermiers même riches prennent ici des billets de première classe; car pour eux c'est de l'argent inutilement dépensé.

— Oui, reprit M. Ludgreen, ces braves gens aiment beaucoup naviguer, ils sont toujours joyeux et contents à bord des steamers, ils crient, sautent, vont et viennent, se frappent dans le dos, font des plaisanteries à leurs voisins, ils emportent avec eux leurs victuailles dans leurs coffres de bois, en écorce de bouleaux; voyez, ceux-là sont en train de prendre leur repas; il se compose de harengs salés, de beurre, de fromage et de cette espèce de pain noir si dur qu'il peut se conserver indéfiniment, c'est le *knackebrod*. De temps en temps comme grand extra ils se régalent d'une bouteille de bière qu'ils achètent au comptoir ou d'un verre de *brandevin* dont ils ont toujours une petite bouteille soigneusement cachée dans leurs coffres.

— Comme on s'arrête souvent à de petites stations, maman! disait Ferdinand en courant vers sa mère tranquillement occupée à écrire quelques lettres; chaque fois que le steamer arrive en vue d'un petit groupe de maisons, un ou plusieurs canots arrivent devant l'écoutille ouverte pour eux, et nous

prenons, ou nous leur passons des marchandises ou des passagers; papa vient de me montrer tout cela! Ah! comme je suis heureux d'être ici! » et le petit garçon enlaçait avec frénésie le cou de sa mère.

Le soir arrivait, mais on ne s'en apercevait pas à la lueur du jour, car le soleil brillait si gaiement à huit heures que, quand M. de Glanville appela tout son monde pour se préparer pour le souper, personne ne voulait croire qu'il fût temps d'y aller. Cependant on fut bien obligé d'accepter cette vérité, en entendant la forte cloche du steamer engageant tous les passagers à venir dîner.

La salle à manger était sur le pont, grand avantage pour les voyageurs qui n'avaient ainsi aucune odeur de cuisine. On fait généralement à bord trois repas par jour : déjeuner ou *frockhost* à neuf heures, dîner ou *middag*, à deux heures, et souper à huit heures avec de la bière et du vin de bonne qualité comme boissons au repas.

La nourriture n'était pas comprise dans le coût de la traversée. Elle se réglait à part.

Nos amis se retrouvèrent tous gaiement à table et on se mit à discuter les pays qu'on allait visiter.

« Verrons-nous des Lapons, monsieur Ludgreen? demandait au milieu du repas Ferdinand, qui, très curieux de son naturel, apprenait ainsi beaucoup de choses, chacun étant disposé à raconter d'intéressantes histoires au petit curieux et à répondre à ses questions innombrables.

— Certainement, mon ami, je l'espère, mais si tu veux avoir des renseignements sur ces peuples nomades, demandes-en à M. Hübner qui vous en

donnera tant que vous voudrez; il est très savant, ajouta M. Ludgreen en se tournant aimablement vers le professeur de navigation.

— Oh, monsieur, vous me faites trop d'honneur, répondit M. Hübner en rougissant, mais si cela peut intéresser ces dames et les enfants, je vous raconterai ce que je sais sur les Lapons que nous verrons, j'espère, à Tromsö à l'aller ou au autour; j'ai appris qu'une assez forte peuplade y était établie depuis quelque temps avec ses chiens et ses rennes.

« Les Lapons sont originaires de la Laponie, où ils habitent depuis des siècles; ils ne peuvent vivre que dans cette contrée; si on les emmène de leur pays, ils prennent vite une nostalgie mortelle, la nostalgie des neiges. La taille du Lapon est au-dessous de la moyenne, quatre pieds et demi au plus.

« Ils sont trapus, nerveux, avec le visage aplati, une grande bouche, les yeux noirs, les cheveux brun doré, et le teint brun; ils ont les membres très forts, sont robustes de santé, et très entêtés. La plupart sont nomades, si ce n'est par goût du moins par nécessité, car ils suivent leurs rennes qui cherchent leur nourriture, le lichen qui croît dans le nord de la Norvège et de la Suède. Quand les rennes ont mangé le lichen d'un endroit ils vont plus loin, et leurs maîtres les suivent docilement.

— De quoi se nourrissent les Lapons? demanda Pierre, qui tout en dînant prenait quelques notes d'après cet intéressant récit.

— Oh, monsieur, reprit le professeur Hübner, le poisson après le renne est la base de leur nourriture, ainsi que les viandes grasses, telles que celles du

phoque, de la vache marine, du walrus. Ils ont besoin de cette nourriture très grasse pour lutter contre les froids terribles qu'ils affrontent. On se demande d'où est venu leur nom de Lapons : les uns disent que cela vient de *Happe sorcier*, les autres racontent qu'en suédois *Lappé* veut dire *guenilles*, et que, dans un moment de famine, les Lapons étant descendus en Suède par bandes pour y demander l'aumône, ont été alors surnommés ainsi parce que leurs vêtements étaient en loques.

— Et comment s'habillent-ils, ces Lapons? dit en riant Ferdinand, il ne me semble pas que ce soit des gens bien séduisants, n'est-ce pas, maman? » Et il se retournait vers sa mère.

Mais le repas du soir était achevé et tout le monde quittait la table.

« Je vous finirai mon récit un autre jour, répondit M. Hübner aux jeunes gens qui réclamaient à grands cris la continuation de ces détails instructifs, le temps ne manquera pas pour vous raconter beaucoup de choses d'ici au cap Nord!

—Merci, monsieur, vous nous gâtez autant que les enfants, car c'est charmant de s'instruire ainsi à une aussi bonne source et sans aucun travail personnel; mais dites-moi donc ce que chacun fait là-bas dans ce coin de la salle à manger?

— Voici la chose, chère madame : à bord de ces steamers règne une coutume très singulière qui dénote la grande honnêteté du peuple norvégien. A la fin de chaque repas le voyageur doit, avant de sortir de la salle, écrire son nom sur un registre et mettre en dessous ce qu'il a consommé et surtout les

extras, tels que vins, eau de Seltz, café, liqueurs, cigares ; quand le voyageur est sur le point de quitter le steamer il appelle la *Catharina* de l'endroit et lui donne son nom ; elle fait alors l'addition et met en poche la somme qu'elle reçoit ; quand le poids de l'argent devient trop lourd, elle le remet sans compter à sa maîtresse, qui le reçoit avec la même confiance. On offre en s'en allant une petite gratification à la *Catharina*, qui est très reconnaissante et vous dit de nombreux *tacka, merci*. Vous voyez qu'on se fie absolument à l'honnêteté des passagers et presque toujours avec raison !

— Je crains fort que mon mari, ne sachant rien de tout cela, n'ait pas noté nos premières consommations, dit Mme de Glanville avec regret, et je ne voudrais pas qu'on crût que les Français sont moins honnêtes que les Norvégiens !

— Oh, madame, ne vous tourmentez pas : M. de Glanville, aidé par la jeunesse, retrouvera ce que vous avez pris dans la journée. »

Après le souper, une rapide promenade de santé réunissait généralement tous les passagers sur le pont ; deux par deux, en formant une longue file, on marchait avec entrain et on admirait le paysage qui se déroulait majestueusement sous les yeux des voyageurs.

Mais, après une course échevelée des jumeaux et des jeunes Ludgreen, les mamans décrétèrent que, malgré le beau soleil qui éclairait encore le pont à dix heures du soir, il fallait aller s'installer dans les cabines. On fabriqua un lit à Ferdinand dans un coin de la salle à manger avec des coussins et des

châles, et peu de temps après M. de Glanville passant par là pour marquer sa place et celle de Pierre pour la nuit, eut le plaisir de voir son petit garçon profondément endormi et rêvant probablement à des Lapons fantastiques.

Il fut décidé qu'une des cabines servirait de chambre à coucher à Mme de Glanville, Jeanne et Germaine, et l'autre à Mme Ludgreen, Christina et Flora; mais cette pauvre Mlle Loriot n'avait pas un coin où se coucher; la bonne institutrice n'avait rien dit et elle comptait sans faire d'embarras s'envelopper dans ses manteaux et s'établir sur un des fauteuils dans un endroit abrité du pont, quand le bon professeur norvégien s'étant aperçu de la chose, vint la trouver au moment où elle s'étendait à l'avant!

« Comment, mademoiselle, c'est par goût que vous allez coucher sur le pont, les nuits du Nord sont en effet étoilées et très belles, mais glaciales; nous ne verrons le soleil de minuit et le jour sans fin que dans quelques nuits, je vous conseille donc de passer encore quelques nuits à couvert jusqu'aux environs de Bodö.

« Là alors il vaudra la peine de passer les nuits sans dormir!

— Merci, monsieur Hübner, de vos conseils éclairés, mais, malgré ma bonne volonté pour les suivre, je ne le puis, car, ajouta Mlle Loriot en devenant toute rouge, par des circonstances ne dépendant pas de moi ni de mes amis, je n'ai pas de cabine!

— Pas de cabine! mais que ne le disiez-vous plus tôt, chère mademoiselle Loriot? venez vite dans la

mienne, elle est petite, mais vous aurez au moins un endroit à vous et un abri pour la nuit », dit le bon M. Hübner en saisissant les châles de l'institutrice et en allant l'installer dans sa propre cabine.

Mlle Loriot se confondait en remerciements, mais était bien contente de ne plus devoir passer tant de nuits à la belle étoile, même en se dirigeant vers le pays du soleil de minuit !

CHAPITRE XVII

ON PASSE LE CERCLE ARCTIQUE

BODÖ

Le steamer avait marché toute la nuit et quoiqu'il avançât lentement, Trondjhem était bien loin derrière nos voyageurs quand ils se réveillèrent vers six heures du matin. On approchait d'Appelwaer toujours dans des fjords avec une mer parfaitement calme et plate, des îles sans nombre, de petits rochers, mais rien de grandiose.

Des bancs de roches plus ou moins arrondies entouraient le bateau de tous côtés et le pilote avait grand'peine à diriger la marche du navire dans ce labyrinthe d'îlots.

En approchant de Leko, les montagnes de l'intérieur des terres et les rochers des îles devinrent tout d'un coup beaucoup plus élevés et escarpés, et affectèrent quelquefois des formes très bizarres.

« Regarde, Jeanne, s'écriait Pierre en sortant de Leko, où on avait pris quelques passagers paysans, quel curieux îlot se montre à notre gauche! on

dirait un gigantesque chapeau rond à larges bords flottant sur la mer.

— Oui, répondit M. Ludgreen, cette île s'appelle le *Torghatten* ou le *chapeau de Torget*; elle a presque 900 pieds de haut et est perforée au milieu, il y a un large trou à travers lequel on voit apparaître le ciel, ce qui produit un curieux effet. Il existe même une légende sur cette île. On raconte que la fille d'un des rois des îles Lofoden aimait un chevalier d'une île voisine; on croyait que ce chevalier le lui rendait, et on devait célébrer le mariage de ces deux jeunes gens, quand le frère de la jeune fille apprit que le chevalier trompait sa sœur. Il voulut donc tuer cet infidèle, il lui courut après, et, au moment où il allait le transpercer de sa lance, l'autre jeta son chapeau devant lui et disparut dans la mer. Le chevalier ne pouvant tuer son adversaire transperça le chapeau qui se mit à flotter sur les eaux et fut changé en rocher, d'où le grand trou du milieu!

— C'est en effet une légende assez extraordinaire, dit Jeanne; on ne raconte pas si le chevalier infidèle a été noyé?

— Oh! je pense que oui, dit en riant M. Ludgreen, car il faut toujours que le méchant soit puni dans ces légendes norvégiennes. »

La journée se passa assez tranquillement à bord du steamer, qui continua sa course vers le Nord en ne s'éloignant que peu du rivage. On voyait en passant quelques pauvres fermes, des filets séchaient sur des perches auprès des hangars, et des groupes de blonds enfants jouaient ensemble. Dans ces hameaux, les maisons paraissaient petites, peu com-

modes, et généralement pas propres; on longeait de pauvres cultures faites à grand'peine, puis des rochers abrupts et désolés; tout le pays était du reste en général aride et offrait peu de ressources à ses habitants.

Pierre tâchait de faire de temps en temps des photographies des différentes stations où s'arrêtait le *Kong-Karl*, mais, malgré sa bonne volonté, il avait beaucoup de peine à y arriver, car il n'avait pas de cabinet obscur pour changer ses plaques, et, comme il ne pouvait pas profiter de la nuit qui n'existait pas dans ces parages, il avait donc à vaincre beaucoup de difficultés de tous genres.

Le soleil se couchait vers dix heures et demie pour se relever vers une heure et demie ou deux heures du matin; aussi dans cette navigation vers le cap Nord où le steamer marche naturellement nuit et jour, est-on très peu disposé à aller se coucher de peur de manquer pendant son sommeil quelques paysages pittoresques! Au moment où chacun se retirait après avoir passé une journée calme à regarder défiler les rochers et les îles de la côte norvégienne, M. Ludgreen se précipita vers les cabines des dames, en les priant de remonter rapidement sur le pont.

La nuit était tombée en effet, mais une magnifique aurore boréale éclairait le ciel du côté du Nord, c'était un bien beau spectacle.

Un faisceau de fusées s'élevait lentement de l'horizon et, s'épanouissant comme un large éventail, inondait le ciel d'une clarté blanchâtre, une partie de l'horizon étant encore dans l'ombre. La gerbe lumi-

neuse grandissait toujours, tout le ciel s'embrasait enfin et faisait penser au bouquet d'un magnifique feu d'artifice.

« Quel phénomène extraordinaire, murmurait Mme de Glanville, c'est si beau que cela vous étouffe; et elle serrait la main de son mari. Comme on se sent peu de chose, sur ce navire, au milieu de la mer et avec cet horizon en feu.

— Oui, mais malheureusement ce mystérieux feu d'artifice ne durera pas longtemps cette nuit, s'écria M. Hübner qui regardait attentivement le ciel; voyez, chère madame, la gerbe lumineuse pâlit déjà et toute cette magnifique apparition va s'évanouir dans la nuit!

— Oui, jusqu'à ce que dans quelques heures le soleil reprenne son empire, car il se couche à peine dans cette saison et dans ces parages-ci », répondit M. de Glanville en engageant les dames à retourner se reposer un peu dans leurs cabines.

Le lendemain matin, dès six heures, tout le monde était sur le pont, on approchait de Mosjöen où avait lieu une importante foire. Tout le long de la route, le steamer s'était chargé de paysans, de paysannes, de marins, et de marchands se rendant à la foire, chacun portant une ou plusieurs caisses de bois souvent bizarrement peintes et ornées, contenant ses provisions de bouche, ou ses marchandises. Ils avaient aussi presque tous une espèce de petit baquet ovale, en bois blanc, fermé par un couvercle et servant à mettre leur beurre ou autres choses du même genre.

Dans toute la Norvège, il se tient ainsi de grandes

foires plusieurs fois par an. Les négociants envoient leurs marchandises pour ces occasions-là; il existe aussi des foires aux chevaux et aux bestiaux.

« Mon cher Pierre, vous qui allez devenir un peu Norvégien en vous alliant à nous, il faut que vous soyiez au courant des mœurs de notre pays, dit M. Ludgreen en prenant le bras de son futur gendre qui causait tranquillement avec Christina; regardez ces nombreux bateaux qui voguent autour de nous, ils viennent de tous les villages des environs et se rendent à Mosjöen, petite ville située dans le fjord où nous sommes. Vous allez voir qu'en approchant du rivage, les bateaux vont s'arrêter, pour donner aux rameurs et rameuses le temps de faire leur toilette avant d'aborder. Les femmes mettent leurs jupes et leurs corsages du dimanche, peignent leurs cheveux, ajustent leurs bonnets neufs et mettent leurs bijoux, car elles tiennent très spécialement à être bien arrangées quand elles se montrent au public.

— Pourrons-nous descendre un moment à Mosjöen? demanda Pierre à M. Ludgreen.

— Je vais de ce pas le demander au capitaine, répondit M. Ludgreen, je ne crois pas que ce soit dans les arrêts prévus, mais peut-être voudra-t-il nous donner quelques heures ici. »

Le capitaine permit aimablement aux voyageurs de descendre deux heures à terre, il avait à son bord tant de paysans et de marchandises à débarquer à Mosjöen pour la foire qu'il ne pouvait guère repartir avant ce laps de temps.

Aussi, à la joie générale, des petites barques

transportèrent rapidement ceux qui désiraient profiter de ces deux heures à terre.

En atteignant la rue principale, nos amis ne pouvaient presque pas avancer, la foire devait durer trois jours et chacun était venu pour acheter ou vendre. Les fermiers avaient principalement besoin de morues sèches, de harengs, de sel pour le bétail, de farine, de thé, de café, de sucre pour la saison si longue d'hiver; les femmes venaient s'approvisionner de vêtements pour elles et leurs familles.

Aussi les marchands ambulants avaient-ils exposé au premier rang des châles, des mouchoirs, en soie, en coton, qu'ils offraient aux femmes.

M. de Glanville acheta plusieurs petits objets en souvenir de cette foire norvégienne qui avait bien le cachet de l'endroit. Pierre se lança, lui aussi, dans divers achats et il donna aux dames de leur société des bagues d'argent presque toutes ornées de petits cœurs; à Christina il offrit une petite bague d'or avec deux mains entrelacées.

« Voilà un souvenir de Mosjöen, dit-il en riant, cela sera amusant plus tard de nous rappeler ensemble les achats de cette foire scandinave. »

Malheureusement les foires sont une occasion de boisson; on ne fait pas une affaire sans s'offrir un petit verre de *brandevin*, aussi rencontrait-on beaucoup de paysans qui ne marchaient plus droit.

« Mais voici le sifflet du bateau qui nous convie à remonter rapidement à bord, sans quoi le *Kong-Karl* partira sans nous! »

Cette petite fugue à terre avait amusé toute la

société ; aussi ce fut très gaiement qu'on remonta à bord.

On devait traverser sous peu le cercle arctique et il est d'usage de faire à cette occasion-là quelques farces inoffensives ; aussi Pierre et Hermann avaient-ils mis un cheveu dans une longue-vue, et au milieu du repas l'un d'eux se précipita dans la salle à manger en criant :

« Vite, vite, venez tous, mes amis, nous traversons le cercle arctique, c'est le moment où on le voit le mieux ! »

Plusieurs jeunes miss des *Cooks* furent prises au piège et se précipitèrent sur le pont pour regarder le cercle avec la longue-vue. Pierre la leur tendit avec le plus grand sang-froid en leur faisant très sérieusement des explications, puis tout d'un coup tous les passagers de la salle à manger firent joyeusement irruption sur le pont et entourèrent les trois ou quatre pauvres demoiselles anglaises en faisant une ronde autour d'elles, et en buvant à leur santé avec force champagne.

Elles prirent très bien la plaisanterie et se mirent de la partie en buvant du champagne, elles aussi, à la santé du cercle arctique ! On finit la soirée par une sauterie et de joyeux chants.

« Ah ! quelle bonne farce, s'écriait Ferdinand qui se tordait de rire sur son canapé ; c'est qu'elles l'ont tout à fait cru, je te fais mon compliment, Pierre, tu as très bien fait cela, et avec un sérieux admirable.

— Oui, reprit Christina, je me disais que c'était vraiment affreux de le laisser tromper ainsi ces

malheureuses dames avec ces explications sur la ligne, et je me demande, ajouta-t-elle en souriant doucement, si vous m'attrapez aussi, mon cher Pierre, quand vous me donnez la petite bague d'or aux mains entrelacées!

— Oh! Christina, comment peux-tu dire cela? répondit Germaine avec indignation, moi je suis sûre qu'il te dit toujours vrai à toi, ce bon Pierre », et elle embrassait son frère aîné avec effusion.

Les côtes changeaient de nature, et devenaient très sauvages d'aspect; de grands rochers pointus se précipitaient dans la mer, des montagnes de toutes formes empilées les unes au-dessus des autres faisaient un effet très pittoresque, avec leurs cimes couvertes de neige. Un peu au nord, on apercevait l'île de *Hestmandso* ou l'île du *Cavalier*. Elle ressemble en effet à un géant à cheval nageant dans la mer.

Le steamer touchait souvent à une quantité de petits ports, tous très peu considérables, et on traversait à la fin de la journée le *Salten fjord* sur lequel est située la ville de Bodö, le plus grand port que l'on eût rencontré jusqu'ici. C'est la seule ville de la province de Nordland.

Elle a un aspect inachevé, de grands hangars à peine couverts, des maisons en construction, etc.; cette ville doit son importance à ses pêcheries, c'est une station régulière où les steamers viennent faire du charbon pour Hammerfest.

Le *Kong-Karl* s'arrêtait ici six ou sept heures, et les passagers, ravis de sentir de nouveau la terre ferme sous leurs pieds, se firent de suite conduire à

Bodö par les nombreuses petites chaloupes venues de la côte pour chercher les touristes.

Après un rapide coup d'œil sur la ville avec ses maisons de bois peintes, la société alla visiter l'église très ancienne; elle est construite en pierre et l'on a conservé l'autel catholique quoique tout le pays soit luthérien; on y trouve quelques tableaux bizarres et des armoiries du peuple danois; sur le mur extérieur, une dalle porte les dates de mil cinq cent quatre-vingt-seize et de mil six cent soixante-six. Quoique la ville ne renferme que quelques centaines d'habitants, elle a ses journaux et sa petite importance. C'est là que réside l'*antmand* (gouverneur de la province).

« Papa, regarde donc qu'est-ce que fait cette vache qui monte sur le toit de cette maison, s'écriait Ferdinand en sortant de la ville.

— Elle va paître son pré, mon petit Ferdinand, répondit M. Hübner, qui s'était joint à nos amis pour leur montrer Bodö. Remarquez qu'ici et dans plusieurs autres villages du Nord, les paysans, auxquels les rochers laissent à peine quelques arpents à cultiver, ont eu l'idée ingénieuse de faire des prairies artificielles suspendues. — Ils transportent des mottes de terre végétale sur leurs toits bien exposés au soleil, ils ensemencent ce champ artificiel, et y font la récolte, ou le font paître. Vous voyez qu'il faut qu'en Norvège les vaches soient aussi agiles que nos chèvres, et nos faucheurs aussi souples que nos couvreurs!

— Ah! voici quelque chose à mettre dans notre journal, Germaine, nous l'écrirons dès demain! En

France, on ne voudra pas croire que c'est vrai, j'en suis sûr !

— Quelle drôle de boutique, disait en ce moment Mme de Glanville, on y vend de tout, depuis l'épicerie jusqu'à des fourrures qui pendent à la fenêtre ; entrons voir s'ils ont des choses curieuses à rapporter.

— Voici une belle peau de renard du Nord, s'écria M. Ludgreen ; vous ferez bien de l'acheter, mon cher ami, ajouta-t-il en se tournant vers M. de Glanville, si on ne nous en demande pas trop cher, voulez-vous que je fasse l'affaire?

— Oui, certainement, répondit M. de Glanville, c'est une très belle bête.

— Je ne puis pas l'obtenir à moins de huit kroners, dit M. Ludgreen après avoir longtemps marchandé.

— Eh bien, prenez-la sans hésitation ! reprit M. Hübner, cette femme n'en sait par la valeur, vous faites là une affaire d'or. »

Jeanne s'amusa à acheter aussi des fichus comme les femmes de ces pays-là en portent sur la tête, et ils furent mis de suite à contribution, car le vent soufflait fort et il ne faisait pas chaud sur la petite montagne que les voyageurs se mirent à gravir.

On devait avoir de la colline une magnifique vue du soleil se couchant dans la mer.

Pendant quelque temps nos amis longèrent une bonne route, puis voulant prendre un chemin de traverse, ils s'enfoncèrent dans une petite vallée par un sentier détestable, très raide et montant presque à pic sur le flanc de la colline.

De plus, des tourbières et de l'eau partout, on enfonçait jusqu'à mi-jambe. Jeanne et Christina cueillaient de très jolies fleurs tout le long de leur promenade, entre autres plusieurs plantes à elles inconnues et rappelant beaucoup la flore alpestre.

Partis à neuf heures du soir du *Kong-Karl*, on arriva enfin à onze heures au sommet de la montagne de sept cent cinquante pieds, gravie assez péniblement par la société. On aurait dû à cette heure-là jouir encore du soleil qui disparaît à l'horizon vers onze heures du soir le 16 juillet; mais d'épais nuages masquaient l'endroit où le soleil aurait dû briller et quoiqu'on vît fort clair, et que Pierre pût parfaitement photographier le paysage, nos touristes furent obligés de quitter le faîte de la montagne sans pouvoir dire qu'ils avaient vu le soleil.

« Écoutez, mes amis, le *Kong-Karl* nous siffle avec fureur, voilà le troisième appel, et si nous ne nous dépêchons pas, il mettra à la mer sans nous, ce qui n'aurait rien d'agréable, s'écria M. Ludgreen en se mettant à descendre rapidement la montagne. Mais la montée avait été dure pour les dames et la descente fut encore bien plus difficile; elles rentrèrent sur le *Kong-Karl* à minuit et demi très fatiguées, avec leurs chaussures et leurs bottines trempées et déchirées en lambeaux! Aussi furent-elles ravies de retrouver leurs bonnes cabines pour se reposer de tous leurs excès à la recherche du soleil!

CHAPITRE XVIII

LE SOLEIL DE MINUIT

Les îles Lofoden apparurent dès la pointe du jour aux yeux ravis de nos amis. Il est difficile de voir un plus beau coup d'œil que ces montagnes couvertes de neige, ces glaciers qui se montrent tout d'un coup illuminés par le soleil au milieu de l'immensité de la mer.

Ce groupe de montagnes sortant de la mer en rocs abrupts et découpés était d'un aspect très saisissant; tous les passagers auraient voulu rester en contemplation devant ce magnifique spectacle, mais la mer était très houleuse, le steamer remuait terriblement, et Jeanne, les jumeaux et plusieurs autres de nos amis durent abandonner le pont pour aller, d'après le conseil du brave capitaine, s'étendre sur les petits lits des cabines.

« Restez-y bien tranquilles pendant trois ou quatre heures, leur dit ce marin qui connaissait par le menu les bons et les mauvais endroits de la traversée, nous avons ici un très mauvais passage, et peut-être

éviterez-vous de graves accidents si vous vous retirez à temps. »

On fit ponctuellement ce qu'il avait conseillé et grâce à cela personne ne fut vraiment malade; et, quelques heures après, tout le monde reparut gaiement sur le pont. La mer était en effet calmée et on longeait les îles Lofoden; c'était pour cette journée-là le grand attrait du voyage. Ces îles, nombreuses et découpées, s'élèvent hérissées au-dessus de la mer jusqu'à trois mille ou quatre mille pieds. C'est dans les environs des îles Lofoden que des milliers de morues sont prises tous les ans, du milieu de février à la fin d'avril, et c'est là ce qui forme le grand commerce de toutes les villes de la côte occidentale de la Norvège.

« Savez-vous, mes chers enfants, comment se fait la célèbre pêche à la morue? disait M. Ludgreen en s'approchant du groupe des dames occupées à travailler à leurs jolis ouvrages, tout en regardant défiler devant elles le magnifique paysage.

— Non, monsieur, répondit Pierre, et, quoique je ne sois pas un enfant, je serai très heureux ainsi que ces dames d'écouter un de vos intéressants récits.

— Tous les ans, reprit M. Ludgreen, plus de vingt mille hommes sont employés dans trois mille bateaux ou barques de différentes formes et de grandes et petites tailles, à pêcher ce précieux poisson. On calcule que la moyenne annuelle de la capture est de vingt et un millions de poissons, qui produisent vingt-deux mille barils d'huile de foie de morue et soixante mille barils de morues salées!

— Quelle horreur! s'écria Ferdinand. Il existe assez de malheureux petits enfants faibles dans le monde pour boire vingt-deux mille barils d'huile de foie de morue! oh, comme je les plains, ces pauvres chérubins!

— Mais, mon cher Ferdinand! reprit M. Ludgreen, soyez certains que les habitants des îles Lofoden et de la côte de Norvège ne sont pas du tout de votre avis, et trouvent excellente l'huile de foie de morue; ils s'en servent même pour assaisonner la plupart de leurs plats!

— J'espère alors qu'ils ne m'inviteront pas à dîner, s'écria Germaine à son tour, car pas plus que Ferdinand je n'apprécie cette précieuse huile! »

Il n'y avait plus à bord le même va-et-vient que la veille, on avait laissé à la foire de Mosjöen la plupart des paysans et l'entrepont n'était plus occupé que par quelques pêcheurs des îles Lofoden et des environs, qui retournaient chez eux après avoir vendu leurs pêches.

Il y avait toujours à bord le *bishop* ou évêque de Tromsö, entouré des marques du plus profond respect; souvent à l'une des stations où touchait le steamer le pasteur ou *dean* de l'endroit venait à bord avec son canot apporter à l'évêque ses hommages et lui demander ses ordres. L'un des *deans* qui vint le visiter parlait un peu l'anglais et engagea une intéressante conversation avec M. de Glanville.

« Oui, monsieur, disait-il, je vous assure que ce n'est pas une sinécure d'être pasteur dans ces pays si peu peuplés; pour ma part, je dessers douze églises, je vais de l'une à l'autre, généralement en

barque, mais quant à celles de l'intérieur des terres je m'y rends en *kariole.*

— Mais, reprenait Mme de Glanville, qui s'était mêlée à la conversation, il n'y a pas d'auberges dans tous ces petits hameaux isolés et je suppose que vous ne pouvez pas toujours revenir le même jour.

— Non, certes, chère madame, répondit le *dean*, je loge toujours chez l'habitant; les auberges sont inconnues dans ces pays-ci, mais en revanche l'hospitalité y est proverbiale et pratiquée avec une magnifique largesse. Un étranger arrive de jour ou de nuit dans une ferme norvégienne, aussitôt on se lève pour le recevoir :

— Que voulez-vous, étranger? telle est la façon dont ils vous abordent généralement.

— Un lit, quelque chose à manger et à boire et un cheval frais pour demain matin.

— Soyez le bienvenu, répond-on, et aussitôt la fille de la maison s'occupe de préparer un lit pour l'étranger avec de belles peaux de mouton blanches comme de la neige, puis offre au voyageur fatigué du pain, du lait, de la viande séchée, et se retire en disant « bonne nuit ».

— C'est une honnête population, n'est-ce pas, monsieur le pasteur? demanda M. de Glanville.

— Oui, très bonne en général, je n'ai pas à me plaindre de mes paroissiens, répondit le pasteur, ils sont d'une honnêteté absolue, et font de très bons maris et pères de famille. Ce que je crains maintenant pour eux, c'est le vice de l'ivrognerie, depuis que les Anglais leur ont donné de l'eau-de-vie en

récompense de leurs services et de leur hospitalité ; j'ai eu à déplorer bien des désastres inconnus jusqu'alors.

— Combien de fois faites-vous le service dans chacune de vos douze églises ? demanda aussi Jeanne que cette conversation intéressait beaucoup.

— J'ai des églises si éloignées, répondit le *dean*, que je ne puis y faire le service que cinq ou six fois dans l'année, mais malgré cela les paysans tiennent beaucoup à avoir une église ; ils remplissent très consciencieusement leurs devoirs religieux et quand je ne vais pas les visiter, il y en a beaucoup qui partent le samedi de leurs hameaux respectifs pour aller le dimanche entendre le service dans l'église où le culte a lieu ; ils passent le dimanche à aller deux fois à l'église, à voir le pasteur, à causer avec lui de toutes leurs affaires et retournent seulement chez eux le lundi dans la journée. Ils se rendent généralement à l'église dans leurs barques avec toute la famille : père, femme, enfants, serviteurs et servantes, et emportent leur nourriture avec eux.

— Merci, monsieur, vous êtes vraiment trop aimable de nous avoir raconté tout cela », dit M. de Glanville en voyant que le pasteur se préparait à reprendre sa barque et à retourner à son petit hameau dans la montagne, après avoir respectueusement salué l'évêque et sa femme.

Le temps était toujours magnifique, nos amis passèrent toute la journée à admirer la vue si belle qu'ils avaient devant eux.

« Personne ne se couche ce soir, s'écriait M. de Glanville, en sortant de table, car, vu le temps ma-

gnifique qui nous favorise, nous pouvons être à peu près assurés de voir un admirable soleil de minuit.

— Oui certes, reprit M. Ludgreen, savez-vous que, parmi les voyageurs des *Cooks*, j'ai découvert trois jeunes Américains qui viennent pour la troisième fois en Europe rien que pour admirer le soleil de minuit, et jusqu'ici ils ne l'ont jamais vu; aussi sont-ils ravis cette fois-ci de se dire que leur constance sera enfin récompensée. »

C'était, en effet, le 18 juillet, et en naviguant le long de la sauvage et superbe côte méridionale de Tromsö, nos amis étaient arrivés juste au bon moment pour jouir du soleil de minuit. A onze heures, la couleur des nuages se changea en une teinte dorée qui annonçait que minuit approchait et que le soleil allait se lever; les quelques nuages à l'horizon rougissaient de plus en plus, le soleil était encore caché derrière cette espèce d'écran transparent; tout à coup les nuages devinrent d'une couleur encore plus éclatante et l'éclat du lever du soleil se mêla à celui du coucher, le crépuscule du matin et celui du soir se fondirent l'un dans l'autre.

« Vive le soleil de minuit! s'écrièrent dans toutes les langues les passagers restés sur le pont.

— Nous sommes bien heureux de le voir si admirable, ce fameux soleil de minuit! disait Jeanne avec émotion; on regarde beaucoup, mais on ne peut pas parler, c'est trop beau!

— Oui, mon enfant! et sa mère la serrait dans ses bras, regarde les montagnes et les collines du côté du soleil levant : quelles magnifiques teintes

dorées, et comme cela fait un frappant contraste avec la base de ces mêmes collines restées dans l'ombre! la mer est bleue et si calme qu'elle reflète le paysage.

— Combien de jours le soleil de minuit va-t-il durer à Tromsö, où nous arriverons demain? demanda Pierre de Glanville à son futur beau-père.

— Voici le tableau, mon cher ami : à Bodö, qui est le premier endroit de la Norvège où le phénomène soit visible, on voit en plein le soleil de minuit [1] du 4 juin au 8 juillet; à Tromsö, du 20 mai au 22 juillet; à Hammerfest, du 16 mai au 28 juillet, et enfin au Cap Nord, du 13 mai au 31 juillet.

— On a donc un long intervalle de jour continu, s'écria Ferdinand; mais, dans ce pays-ci, est-ce qu'on se couche?

— Certainement, mon petit ami, reprit M. Ludgreen, car on serait bien malade si on restait plus de deux mois sans dormir, mais il faut bien réfléchir aussi que si ces braves gens du Nord ont le jour continu, ils ont aussi la nuit continue; à Bodö, on ne reste que quelques jours sans voir le soleil [2], du 15 décembre au 28 décembre; à Tromsö, du 25 novembre au 22 janvier; à Hammerfest, du 21 novembre au 23 janvier; et enfin au cap Nord, du 18 novembre au 24 janvier. Vous voyez qu'il y a des malheureux qui vivent deux mois pleins à Hammerfest dans l'obscurité absolue, c'est bien triste!

— Décidément c'est charmant de voyager ici en

1. *Le Pays du soleil de minuit*, par Paul de Chaillu.
2. *Id.*

été! s'écria Mme de Glanville, c'est un pays très intéressant à visiter, mais j'aime encore mieux habiter dans notre bonne vieille France!

— Je le crois sans peine, chère madame, répondit M. Ludgreen, et, quand on a le choix, la France est certainement un des pays les plus agréables à habiter, mais il n'est pas donné à tous de pouvoir le faire!

— Mais il est plus d'une heure du matin, le soleil brille dans toute sa clarté, il faut aller se coucher, disait à Jeanne et aux jumeaux Mme de Glanville; on dirait que je parle bizarrement et que je me trompe, ajouta-t-elle en riant, quand je vous dis : « Le soleil est levé, allons donc nous coucher », mais il le faut si on ne veut pas tomber malade! »

Et elle entraîna les siens, il fallait se reposer un peu d'admirer nuit et jour de si belles choses!

Le paysage changeait d'aspect depuis quelques heures, quand nos amis s'éveillèrent et se précipitèrent sur le pont pour se rendre compte du trajet fait pendant leur sommeil. Pendant les deux derniers jours, les fjords étaient devenus plus pittoresques et plus grandioses, la hauteur de leurs rives escarpées s'était accrue, on sentait qu'on approchait toujours plus du cap Nord, la neige se montrait beaucoup plus fréquemment, sans que le niveau des montagnes s'élevât sensiblement.

« J'ai rêvé toute la nuit à ce magnifique soleil de minuit! s'écriait Mme de Glanville, en montant sur le pont, c'est un de ces phénomènes astronomiques qu'on n'oublie pas facilement. Il restera gravé dans

mon esprit; je suis sûre que dans notre Normandie, ce spectacle grandiose me reviendra souvent devant les yeux.

— Bonjour, mesdames, comment avez-vous dormi après vos émotions du soleil de minuit? disait M. Ludgreen en s'avançant vers les dames qui arrivaient toutes sur le pont. A la bonne heure, ma petite Christina, tu reprends de belles couleurs, cela me réjouit, tu as perdu ton petit air souffreteux de Christiania, tu es toute rose!

— Je sais pourquoi Christina est rose, murmura Ferdinand en embrassant sa mère, c'est parce que Pierre vient de lui dire qu'elle était jolie avec cette robe-là!

— Veux-tu te taire, petit sot! répondit sa mère en riant.

— Mais je n'ai rien dit de mal, répondit Ferdinand en se précipitant dans les bras de Christina; je ne t'ai pas fait de peine, n'est-ce pas, ma Christina chérie?

— Non, mon bijou, et la jeune fille serrait dans ses bras le petit espiègle qui avait un peu envie de pleurer; nous sommes de bons amis; mais voici mon père qui nous appelle. »

M. Ludgreen en effet engageait ses compagnons de voyage à regarder l'arrivée à Tromsö.

Il était sept heures du matin, le 18 juillet, quand le steamer *Kong-Karl* fit son entrée dans le joli port de Tromsö.

« Voyez, mes enfants, disait M. Ludgreen, combien de drapeaux russes flottent sur tous ces vaisseaux; ce sont des bateaux de commerce venus de

la mer d'Arkangel pour apporter du blé, que les négociants échangent contre du poisson salé ou séché.

— Racontez-nous donc quelque chose d'intéressant sur Tromsö, cher monsieur, demandait Jeanne au père de Christina; descendrons-nous ici et aurons-nous le temps de visiter cette ville?

— Oh, certainement! répondit M. Ludgreen, mais je crois que le capitaine ne nous laissera pas beaucoup d'heures à terre. En tous cas, je vais toujours vous dire ce que je sais sur cette ville. Tromsö est la capitale de la province de *Finmarck* ou *Laponie norvégienne*; elle est la résidence, comme vous l'avez appris l'autre jour de l'évêque, du *stifl antmand*, préfet ou gouverneur, et de plusieurs autres autorités judiciaires. La ville a 5500 habitants; c'est une ville très prospère à cause de son commerce avec le nord de la Russie. Elle est plongée pendant près de deux mois dans l'obscurité absolue, du 25 novembre au 22 janvier; ce jour-là le soleil fait généralement son apparition et alors il y a une fête magnifique dans toute la ville. Les hommes simples de ces contrées du Nord regardent à bon droit le soleil comme leur Providence : aussi, quand il reparaît, montrent-ils tous une joie délirante. Les femmes entonnent des cantiques, des chœurs s'improvisent, des farandoles effrénées serpentent dans la ville, des feux de joie s'allument partout, en face du soleil pâle qui ne va montrer sa lumière que pendant peu d'heures; mais c'est *lui*, *le soleil*, l'astre béni qui ramène avec lui la vie, le bien-être, la lumière, la chaleur, qui va faire pousser

les moissons. Ces pauvres Norvégiens, qui ont été plus de deux mois dans l'obscurité, ne savent comment témoigner leur joie. Ils tirent le canon en l'honneur du retour de l'astre bien-aimé !

— Ah, je comprends leur joie, dit Mme de Glanville, être deux mois dans l'obscurité, c'est par trop triste ! On doit prendre de mauvaises habitudes et rester confiné chez soi sans avoir envie de rien faire !

— Oui, madame, la vie est en effet bien dure pour ces braves gens du Nord, mais ils en souffrent moins que d'autres. Ils y sont habitués, et cependant il faut beaucoup d'énergie pour continuer une vie active et sortir de chez soi, quand il fait une nuit durant deux mois par le froid glacial qui les enveloppe !

— Décidément, j'aime mieux notre belle France, s'écria Jeanne en écoutant la conversation de sa mère avec M. Ludgreen.

— Je le crois sans peine, mademoiselle, et pour mon goût personnel je préférerais de beaucoup vivre à Paris, ou à Honfleur qu'à Tromsö, mais transportez un Lapon ou une Laponne en France et vous les verrez bientôt pâlir, maigrir, s'attrister, et prendre le mal du pays, et la nostalgie de la neige ; il faut, si on veut les sauver, les ramener bien vite dans leur pays glacé !

— Chacun son goût ! s'écria Ferdinand, il est heureux que tout le monde ne soit pas du même avis, sans quoi la Norvège serait vite désertée. »

CHAPITRE XIX

TROMSÖ

« Qui veut aller à terre? s'écriait en ce moment M. de Glanville; vous êtes tellement absorbés dans votre conversation que vous n'entendez pas tous les passagers se dépêcher de descendre dans les chaloupes. Allons vite, sans quoi nous n'aurons plus de place »; et joignant le geste à la parole M. de Glanville saisit Germaine par le bras et la fit descendre dans une des nombreuses barques que les naturels de Tromsö venaient mettre à la disposition des voyageurs moyennant quelques *ores* [1].

« Regarde, papa, disait Ferdinand en s'approchant du quai de Tromsö, quels sont ces étranges personnages qui gesticulent près de ce bateau sur le quai?

— Ce sont des Lapons, mon cher enfant, lui répondit M. Ludgreen, un jeune garçon de quatorze à quinze ans et sa grand'mère probablement, ils attendent là les étrangers pour leur offrir à leur arrivée les petits

1. Vingt-cinq ores valent environ cinquante centimes.

objets qu'ils fabriquent. Ils portent le costume national fait par eux-mêmes avec la peau de leurs rennes.

— Oh, qu'ils sont donc amusants, disait aussi Germaine en débarquant, mais ils ressemblent trop à des singes, et ils ont l'air très sales; je n'aimerais pas vivre auprès d'eux!

— Pourrons-nous leur acheter quelques-unes de leurs drôles de petites marchandises? demanda Ferdinand au bout d'un moment d'examen.

— Oui, mes enfants, achetez chacun deux ou trois souvenirs de Tromsö, répondit M. de Glanville, en donnant quelques kröners aux jumeaux; seulement je veux que vous vous tiriez d'affaire vous-mêmes; voilà de l'argent, faites vos emplettes, je ne m'en mêle pas » ; et le père s'éloignait en laissant les enfants assez embarrassés, mais ravis d'examiner les marchandises si nouvelles pour eux que leur offraient les deux Lapons.

« Que vas-tu prendre, Ferdinand? demandait Germaine avec intérêt, regarde comme tout cela est curieux; j'ai envie, quant à moi, d'acheter un de ces couteaux étranges; tu vois, il y a des petites bêtes dessinées sur le manche. Je rapporterai cela à notre cher M. Hurel.

— Oui, c'est une très bonne idée, mais tu me la voles au moment où j'allais te dire que j'y pensais, s'écria gaiement Ferdinand.

— Puisque tu prends le couteau, je vais acheter des petites cuillères; vois-tu, il y a un renne dessiné au milieu de la cuillère, et en voilà deux qui tiennent ensemble par un anneau.

— Pardon, combien de kroners voulez-vous, madame la Laponne? » se mit à crier Ferdinand de toutes ses

forces, croyant évidemment qu'elle comprendrait mieux ainsi.

Mais la Lapone ouvrait sa large bouche par un rire stupide et ne comprenant rien ne répondait pas.

« Monsieur Ludgreen, voulez-vous nous aider? » dit Ferdinand au désespoir de ne pouvoir réussir à se faire dire le prix des petits objets convoités; de plus, le jeune Lapon craignant qu'on ne lui prît ses objets sans les payer (peut-être avait-il le souvenir de quelque étranger peu honnête), les enlevait des mains des enfants qui pouvaient à peine y toucher.

« Tu veux que je t'aide, Ferdinand? dit M. Ludgreen en riant; eh bien, essaye de parler par gestes, prends dans ta main les bibelots que tu désires acheter, montre en même temps à la Lapone un peu d'argent, et quand elle te laissera emporter les objets tu sauras que le prix lui convient.

— Merci, monsieur, merci, reprit Ferdinand en riant; voilà, madame, s'écria-t-il de nouveau en montrant un kroner à la marchande et en prenant les cuillères et le couteau; mais ce n'était pas suffisant pour contenter la Lapone, car elle branla la tête en montrant deux doigts de sa main droite :

— Elle veut deux kroners, Ferdinand, dit Germaine, donne-les-lui vite et allons rejoindre papa, maman, et le reste de la société. J'ai assez de ces gens-là! »

La Lapone satisfaite offrit même une petite cuillère en plus à Germaine, à sa grande joie.

« Vois, maman, comme elle est honnête, elle m'a donné cela en plus! » et la petite fille faisait admirer ses trésors à sa mère.

« Quant à moi, s'écria Jeanne, j'ai choisi des bottes de Lapons en peaux de rennes et Mlle Loriot a acheté des couteaux et des cuillères.

— Et moi! s'écria Pierre à son tour, je vais photographier cet intéressant couple avant d'aller plus loin. »

Mais les Lapons, qui savaient déjà ce que c'était que la photographie, firent comprendre qu'ils ne poseraient pas devant l'appareil de Pierre s'ils ne recevaient pas d'abord chacun un kroner.

« Allons, qui m'aime me suive! s'écriait un moment après M. de Glanville en hélant la petite troupe un peu dispersée à droite et à gauche; qui vient visiter avec moi le *Paris du Nord* comme s'appelle avec orgueil la ville de Tromsö? »

Tous le suivirent et ils parcoururent ensemble les larges rues droites de cette ville très différente de notre capitale, malgré le dire de ses habitants; quelques maisons assez grandes bordaient les larges rues, mais toutes étaient bâties en bois peint de couleurs diverses, cela n'avait donc rien de grandiose.

« Il me semble que Tromsö n'a rien de remarquable pour vous, mes amis, dit M. Ludgreen après avoir piloté ses compagnons dans la petite ville scandinave, mais montons ensemble sur la colline qui surplombe la ville, cela en vaut tout à fait la peine. »

En effet, de cette éminence, la vue sur le port et le fjord était très étendue et pittoresque; on jouissait de là d'un panorama magnifique sur les montagnes couvertes de neige qui montraient de tous côtés leurs cimes élevées.

Tromsö est une ville très prospère à cause de son commerce avec la Russie. Les fourrures y sont très recherchées.

« Allons, il est temps de replier ton appareil, Pierre, et il faut redescendre la colline, s'écria au bout d'une demi-heure M. de Glanville.

— Papa croit toujours que nous serons en retard, disait gaiement Jeanne en embrassant son père, et il nous fait courir pour le retour. Le *Kong-Karl* ne partirait cependant pas sans nous, je suppose.

— Eh, je n'en sais rien! répondit Hans Ludgreen, on m'a raconté l'autre jour l'histoire d'un malheureux touriste anglais qui avait été une fois oublié et abandonné seul sur l'île du Cap-Nord! Cela ne devait être rien moins qu'agréable!

— Qu'est-il devenu, ce pauvre monsieur? demanda Germaine toute émue.

— L'histoire raconte qu'il a suivi un troupeau de rennes, et qu'il a rencontré un Lapon qui l'a hébergé jusqu'au retour du paquebot suivant.

— Pauvre homme! cela devait être bien triste d'être seul ainsi chez un Lapon! dit Christina qui s'appuyait sur le bras de Pierre pour descendre la colline, il vaut mieux repartir par le *Kong-Karl* que de risquer pareille chose.

— Au contraire, ce serait charmant, disait Ferdinand en courant gaiement de l'un à l'autre de ses parents, nous ne serions pas tristes étant si nombreux et nous fonderions une colonie.

— J'aime mieux la fonder à Honfleur avec vous! dit tout bas Pierre en regardant Christina, qui riait des idées originales de son ami Ferdinand.

— Nous voici revenus au port, et le *Kong-Karl* ne nous a pas laissés, mais il siffle constamment et nous engage ainsi à réintégrer notre habitation flottante », s'écria M. de Glanville en se dirigeant vers l'embarcadère.

On remonta donc gaiement à bord du steamer et les parents montrèrent avec orgueil leurs belles emplettes aux étrangers restés sur le *Kong-Karl* et qui, en entendant les récits enthousiastes de la jeunesse, regrettaient un peu de ne pas s'être dérangés eux aussi.

Le *Kong-Karl* reprit donc sa marche en avant et, après quelques heures de navigation vers le nord, apparurent de tous côtés à l'horizon d'assez hautes montagnes absolument couvertes de neige, et plusieurs magnifiques glaciers, dont les blocs de glace descendaient jusqu'à la mer.

« Comme c'est beau, disait à son mari Mme de Glanville appuyée sur le bord du navire, quel splendide coup d'œil, et comme on sent ici la main d'un créateur!

— Oui! lui répondit M. de Glanville, comme l'homme se sent petit devant ces spectacles grandioses de la nature et comme Dieu est bon d'avoir créé tout cela pour nous, pauvres hommes pécheurs!

— Voici votre manteau de fourrure, madame, pardon de vous déranger, mais je crains que vous ne preniez froid, et la gentille Christina enveloppait avec affection sa future belle-mère dans son moelleux manteau.

— Oui, mon père! ajouta Pierre qui arrivait lui aussi, je viens de constater qu'il n'y a que quatre

degrés centigrades au-dessus de zéro; malgré le soleil de juillet, il fait très froid.

— Ah ! te voilà toi aussi, Pierre, lui dit son père en riant, je pensais bien que tu ne pouvais pas quitter longtemps l'ombre de Christina », et il baisa le front de la jeune fille qui rougissait de plaisir.

« Il n'est pas étonnant que nous sentions le froid, mes enfants, car le vent qui souffle assez fort en ce moment passe sur les montagnes couvertes de neige et de glace qui nous entourent, tout cela prend un aspect terriblement septentrional !

— Oui, répondit Mme de Glanville, c'est très beau, mais décidément j'aime mieux voir ces pays en touriste que si je devais m'y fixer définitivement ; regardez comme la mer paraît elle-même se glacer, elle prend une teinte d'un bleu ardoise très particulier et que je n'ai jamais remarqué ailleurs qu'ici !

— Papa, maman, Christina, Pierre, venez vite tous sur la passerelle du capitaine, s'écriait en ce moment Ferdinand qui, saisissant avec impétuosité la main de Christina l'entraînait, sans plus d'explications.

— Oui, venez vite, criait aussi Germaine qui arrivait tout essoufflée, voici des baleines, une quantité de baleines, et l'enfant battait des mains avec bonheur.

— Allons, cela vaut la peine de se déranger si c'est vrai, et son père suivit la petite fille. Venez tranquillement, ma chère, vous avez le temps, ajouta M. de Glanville en faisant signe à sa femme de ne pas courir.

— Quelles belles baleines! tu les vois, papa, et Ferdinand indiquait à son père de grosses bêtes noires qui remuaient à l'horizon en soulevant des masses liquides et en lançant de vrais jets d'eau par leurs narines.

— Vois-tu, Christina, le capitaine dit qu'il y en a six ou huit, ajoutait le petit garçon comme s'il était le Barnum de ces bêtes curieuses; on voit tantôt leurs queues, tantôt leurs grands dos noirs luisants. Ah! il vaut mieux que nous ne soyions pas trop près, car elles pourraient bien retourner le *Kong-Karl* avec leurs immenses queues, et bonsoir voyage au cap Nord, adieu mariage, adieu Honfleur! ce ne serait pas long, disait avec malice Ferdinand qui voyait la terreur peinte sur le visage de Germaine.

— Ce nest pas vrai, n'est-ce pas, monsieur le capitaine? et Germaine se penchait vers celui-ci et lui parlait en anglais, ce qu'elle n'osait jamais faire en temps habituel, mais la peur développe les facultés. Ce sont des méchancetés de Ferdinand, parce qu'il sait que j'ai un peu peur de tout, et la petite fille rougissait de son aveu.

— Rassurez-vous, mon enfant, et le bon capitaine caressait les cheveux blonds de Germaine; le *Kong-Karl* ne craint rien de ces baleines, nous en sommes trop éloignés. Mais voyez comme ces immenses monstres marins jouent dans l'eau, comme ils se poursuivent et se livrent à de joyeux ébats!

— Un aigle, un aigle, qui sort de ces rochers, là, à droite », s'écriait en ce moment Pierre qui examinait avec sa jumelle marine les côtes escarpées que longeait le *Kong-Karl*.

En effet, un aigle magnifique, aux ailes déployées, planait au-dessus du navire.

« Il a probablement son nid dans ces rochers, dit M. Ludgreen, et ce serait un beau coup de fusil à rapporter en souvenir de notre voyage; croyez-vous qu'il va descendre plus près de nous, capitaine, car en ce cas j'irais chercher mon fusil.

— Vous l'aurez peut-être, qui sait? Essayez, je ne demande pas mieux »; et l'aimable capitaine donnait déjà l'ordre de stopper un moment pour donner à M. Ludgreen le temps de viser le bel oiseau de proie au moment propice.

Deux coups de fusil retentirent en effet un peu après et le grand aigle qui planait si fièrement tout à l'heure fut frappé au cœur, car il tournoya sur lui-même, puis tomba lourdement près du gouvernail.

En entendant le coup de fusil, plusieurs cris étaient partis des cabines.

« Faisons croire aux *Cooks* que c'est pour se défendre contre les baleines qu'on a tiré »; et le petit espiègle voulait raconter la chose à sa façon; mais un regard sévère de son père lui fit comprendre que la plaisanterie ne lui convenait pas.

« Occupe-toi plutôt d'examiner l'aigle tombé sur le pont, lui dit M. de Glanville; va voir avec M. Ludgreen s'il est mort ou seulement blessé. »

En ce moment on entendit des cris de fureur et d'angoisse : c'était évidemment l'épouse éplorée de l'aigle qui était sortie du nid à sa recherche et qui ne le trouvant pas remplissait l'air de ses cris douloureux.

« Pauvre Mme l'aigle, s'écria Germaine, elle est bien malheureuse. Elle n'a plus son cher compagnon.

— Je suis d'avis que pour la consoler M. Ludgreen lui envoie une des balles qui a tué son mari, reprit Ferdinand joyeux, nous rapporterons ainsi le ménage.

— Non, non, je ne le veux pas, je vous le défends, monsieur Ludgreen, et Germaine parlait avec animation; et que deviendraient les pauvres petits aiglons si on leur tuait tous leurs parents?

— Tranquillise-toi, mon enfant, vois-tu, Mme l'aigle vient de rentrer chez elle et nous nous éloignons de son rocher, dit Mlle Loriot, qui était venue elle aussi admirer le grand oiseau. C'est certainement un aigle impérial de la grande taille, ajouta-t-elle en se penchant vers le pont où était étendu, les ailes déployées, le grand oiseau de proie.

— Mais le temps se gâte, descendez dans le salon, mes enfants, dit Mme de Glanville avec autorité, vous êtes en l'air depuis cinq heures du matin et il faut un peu se reposer.

— Oui, vous avez de quoi vous occuper, reprit Jeanne en prenant la main de Germaine, car vous avez tant de choses intéressantes à écrire dans votre journal que je parie que vous en oublierez plusieurs.

— Tu verras que non, oiseau de mauvais augure! dit Ferdinand en se précipitant vers le salon où leur mère les installa de son mieux dans un coin.

— Il était temps de calmer votre jeune Ferdinand, monsieur, s'écria en riant M. Hübner, car il com-

mençait à être légèrement excité, mais il est bien gentil ; ah ! je vous félicite de votre belle famille, et, ajouta-t-il en saluant aimablement Christina qui passait en ce moment, de la belle jeune fille qui va devenir la femme de votre fils ! »

Il n'était que temps de quitter le pont, car le vent devenait de plus en plus froid, le soleil s'était caché, et une petite pluie froide se mit à tomber tellement que tous les passagers cherchèrent un abri dans les salons et la salle à manger. Mais on ne pouvait pas se plaindre, car c'était la première fois que le temps se fût un peu gâté depuis le départ de Trondjhem !

Le dîner fut très gai, plusieurs dames avaient pêché, dans la journée, des morues avec des lignes lancées du navire, et elles offraient leur pêche à tous les touristes ; on se rendit politesse sur politesse, les vins de Bordeaux, blanc et rouge, et enfin le vin de Champagne circulèrent partout ; de joyeux toasts furent portés en plusieurs langues, et après le repas comme il faisait trop mauvais pour faire sur le pont la promenade hygiénique de tous les soirs, on organisa une sauterie des plus gaies et ce fut au milieu d'une valse entraînante que le *Kong-Karl* fit son entrée à Hammerfest.

CHAPITRE XX

HAMMERFEST ET LE CAP NORD

Hammerfest est le dernier port du nord de la Norvège. Cachée par de hautes montagnes, la petite ville parut tout d'un coup au fond de la baie profonde de la *Squalöe* abritée des vents d'ouest et du nord ; c'est une rade excellente qui reçoit tous les ans des navires anglais, américains, danois, hollandais, relâchant dans cette ville en se dirigeant vers le Spitzberg ou la Nouvelle-Zemble, pour y pêcher le hareng et la morue, ou allant faire le commerce sur les côtes de la Sibérie et à Arkhangel.

Peu de villes au monde sont bâties dans un endroit plus triste et plus stérile : pas un arbre, aucune végétation, rien que des rochers nus et sombres. Hammerfest n'a pour ainsi dire point de rues ; ce qu'on appelle le port est un quai naturel sur lequel sont construites d'assez grandes maisons en bois, ainsi que l'église et son clocher qui s'élèvent au milieu de quelques chantiers et de hangars.

Il n'y a pas une seule auberge, les capitaines des navires marchands qui traversent Hammerfest couchent à bord de leurs navires, et les étrangers vont demander l'hospitalité à leurs amis s'ils en ont, ou au pasteur de l'endroit.

Le commerce le plus important d'Hammerfest est l'huile de baleine, de morue, et les fourrures de toutes espèces. Les pêcheurs et chasseurs de cette ville ont la réputation d'être les plus courageux et les plus entreprenants qui soient au monde.

Ils vont par tous les temps chasser les rennes, les ours blancs et les autres bêtes dont les peaux sont recherchées. Ils ont souvent de grands dangers à affronter quand en automne, qui est le grand moment de la chasse, ils rencontrent des ours blancs affamés.

Telle est la ville d'Hammerfest où nos amis jetèrent l'ancre le 19 juillet, au milieu de la sauterie improvisée par la jeunesse.

« Qui veut descendre à terre avec moi? s'écria M. de Glanville en entrant dans la salle à manger où résonnaient de joyeux rires. Le capitaine a quelques provisions à prendre ici et il nous permet d'aller visiter cette fameuse ville que tout le monde connait de nom.

— Moi, moi », et les danses s'arrêtèrent tout d'un coup, puis chacun saisissant manteaux et chapeaux déposés dans un coin, on se disposa à suivre M. de Glanville.

De petites barques conduisirent nos amis à la terre et en côtoyant de nombreux navires marchands, anglais, hollandais, etc., M. Ludgreen fit

remarquer à M. de Glanville un grand steamer anglais, *The Hope*.

« On vient de me dire, mon cher ami, que ce navire anglais prend ici du charbon et des provisions de bouche pour partir ensuite à la recherche d'une expédition anglaise perdue dans les régions arctiques. Voilà deux ans qu'on n'a pas eu de nouvelles de la *Jeannette* et de son équipage. Un riche commerçant de Londres a frété à ses frais ce navire pour l'envoyer à la recherche de ces pauvres marins qu'on craint bien de ne pas retrouver vivants.

— C'est très beau ! s'écria Ferdinand toujours très enthousiaste, j'aimerais être ce monsieur ; quel bonheur il ressentira si son expédition ramène ces pauvres gens perdus dans les glaces !

— Il me semble qu'il n'y a rien du tout à visiter à Hammerfest, s'écria en débarquant Pierre de Glanville.

— Non, en effet, mon cher ami, lui répondit M. Ludgreen, mais j'ai pensé que nous serions tous bien aises de prendre un peu l'air de terre après tant de jours de navigation.

— Du reste le capitaine ne nous donne que deux heures de congé, vous savez, reprit Hans Ludgreen, cela sera bien vite passé en arpentant le quai de Hammerfest.

— Nous aurions bien fait de nous munir d'eau de Cologne ! s'écria Ferdinand, en pressant son mouchoir sous son nez ; quelle épouvantable odeur règne dans cette ville !

— Oui, elle n'a rien d'attrayant pour des nez fran-

çais, reprit M. Ludgreen en riant, mais les habitants qui fabriquent l'huile de foie de morue vous répondraient à cela avec beaucoup de flegme septentrional ce que m'a dit une fois un commerçant de cette denrée précieuse :

« Oh, monsieur, l'odeur qui produit de l'argent n'est jamais désagréable !

— J'aime mieux que papa fasse le commerce des bois que celui de la morue, de leur foie, et de leur huile, répondit Ferdinand.

— Des vaches, des vaches ! s'écria Germaine, je les entends mugir, cela fait palpiter mon cœur français ; regarde, maman, comme elles ont l'air malheureuses dans leur hangar ! Pauvres bêtes, elles n'ont pas de la belle herbe verte comme nos vaches normandes, mais avec quoi les nourrit-on? il n'y a rien de vert ici.

— Ces vaches sont nourries principalement de poissons frais en été et de poissons secs en hiver, on leur donne aussi de temps en temps du lichen et de la mousse desséchée.

— Leur lait ne doit pas être bien succulent, dit Mme de Glanville, et le beurre doit se ressentir de la nourriture des pauvres bêtes ; décidément j'aime mieux ma Normandie.

— Oh oui, maman, tu ne serais pas un très bon colon, tu aurais de la peine à changer toutes tes habitudes ! s'écria Pierre en riant.

— Je l'avoue à ma honte, répondit sa mère, je suis ravie de faire ce voyage intéressant avec vous tous, mes chers enfants, mais je serai très heureuse de retrouver au retour notre délicieux *home* de

Honfleur, notre jardin, nos amis et toutes nos habitudes.

— Allons, mes enfants, en route pour le *Kong-Karl*, il nous rappelle à l'ordre depuis un moment, dit M. de Glanville en aidant les dames à remonter en canot, et merci encore, mon cher ami, reprit-il en se retournant vers M. Ludgreen, de toutes les choses intéressantes et instructives que vous nous racontez sur votre pays, ses habitants et leurs mœurs; si nous n'avions pas eu la chance de vous rencontrer, nous ne saurions presque rien de tout cela.

— Et puis, papa, si on n'avait pas fait la connaissance de M. Ludgreen, nous ne connaîtrions pas non plus Christina, et Pierre ne serait pas si heureux », dit doucement Germaine en se pressant contre son père.

Il était minuit quand nos amis se retrouvèrent à bord du *Kong-Karl*, il faisait toujours froid et humide et on décida de s'établir tranquillement chacun dans son coin, profitant du mauvais temps pour se reposer, tandis que le navire se dirigeait vers le cap Nord. Une espèce de crépuscule gris et triste empêchait de jouir du spectacle du soleil de minuit qu'on admire en général dans la dernière nuit du voyage vers le Nord. La mer était calme, mais on avançait lentement à cause des courants contraires et de la masse de rochers qui enserrent les fjords en cet endroit.

Vers cinq heures du matin, M. Ludgreen vint réveiller ses compagnons de route dans leurs cabines respectives et dans la salle à manger, où se reposait la partie masculine de la société.

« Vite debout ! nous approchons du cap Nord, tout le monde sur le pont ! » cria-t-il gaiement.

En effet, au loin on apercevait la *Majeröe*, au bout de laquelle est situé le cap Nord. Cette île se dresse au-dessus de la mer avec une falaise de rochers bruns qui tombent à pic sur l'Océan et offre un aspect de sauvagerie et d'isolement qui ne manque pas d'impressionner vivement, quoique la hauteur ne soit que de 400 mètres, ce qui n'est pas très considérable.

« Salut, cap Nord ! s'écria Pierre, voilà enfin le but de notre voyage, ce cap que nous désirions tant avoir vu, et là devant nous ce vaste et mystérieux océan polaire qui envoie ces innombrables bancs de harengs et autres poissons vers l'Europe.

— Comment allons-nous arriver à ce fameux cap? demandait à son tour Mme de Glanville en se tournant vers M. Ludgreen. Il me semble qu'il est absolument inaccessible de toutes parts et je trouve qu'il n'a pas l'air d'engager à le visiter.

— Oui, en effet, reprit Jeanne, regardez, mademoiselle Loriot, cette ligne de rochers hérissés de tous côtés, comment les traverserons-nous?

— Patience, il faut d'abord s'embarquer dans les chaloupes que le capitaine veut bien mettre à notre disposition, répondit M. Ludgreen, j'en ai retenu une pour notre société, et puisque nous sommes les premiers prêts, partons avec le second du *Kong-Karl* qui veut bien nous servir de guide dans notre excursion.

— Nous voici tous embarqués, mes amis, disait un quart d'heure plus tard M. Ludgreen, mais je

crains que le balancement ne se fasse assez sévèrement sentir, car ici, autour du cap Nord, la mer est toujours houleuse.

— Voyez, nous longeons la côte et dans un moment nous trouverons, j'espère, un endroit propice pour aborder », disait M. Ernst, le second du *Kong-Karl* en faisant diriger la chaloupe vers une petite crique où les lames se brisaient moins violemment qu'ailleurs.

Le débarquement ne fut pas facile, car les rochers étaient recouverts d'une épaisse couche de varech verdâtre, qui faisait glisser à chaque pas les malheureux voyageurs qui sautaient comme ils pouvaient de la chaloupe à terre.

Enfin au bout de quelques minutes de rires joyeux, car tout le monde payait son tribut, on tombait et on se relevait gaiement, le passage difficile fut franchi et on fit une petite halte pour se concerter sur la meilleure façon de faire l'ascension du fameux *Nord-Cap*. Il n'est pas gai, votre *cap Nord*, monsieur Ludgreen, s'écriait Jeanne en arrivant elle aussi à l'endroit solide après être tombée bien des fois, il nous reçoit en nous faisant glisser à chaque pas, et comme récompense de ce que nous venons le visiter de si loin, il ne nous offre qu'une nature nue, lugubre et désolée. Le sol est couvert de fragments de rochers qui s'éboulent sous les pieds, pas une habitation en vue, pas un arbre, rien que des rochers, des rochers, et de la neige à perte de vue.

« Croyiez-vous donc trouver ici un pays enchanteur ? demanda en riant M. Ludgreen; mais en avant,

car l'ascension est dure et difficile, nous n'avons ni sentiers tracés ni chemins d'aucune sorte, le mieux est généralement de suivre un troupeau de rennes blancs qui gravissent le cap ; et tenez, mesdames, nous voici servis à souhait : regardez ce troupeau de ces grands animaux qui s'approchent de nous sans crainte, ils vont nous servir de guide et nous passerons après eux.

— Jeanne, tiens, voilà quelques fleurs, et Ferdinand bondissait joyeusement près de sa sœur, la main pleine de petites fleurettes.

— En effet, je m'en vais cueillir une ou deux de chacune de ces petites fleurs, lui répondit Jeanne, pour les rapporter comme souvenirs de notre ascension. Voici des boutons d'or, des dents de lion, des violettes lilas et jaunes et des myosotis dont les tiges ont à peu près un pouce de haut. Voici encore le fameux plantain de nos pays, mais bien plus petit; enfin de malheureux bouleaux nains et rabougris et quelques saules malingres.

— Madame de Glanville, je crois que Mme Ludgreen, Mlle Christina et vous, feriez peut-être mieux de ne pas tenter l'escalade de ce rocher, s'écria M. Ernst, la montée sera très difficile et la descente bien pire encore.

— Oui, ma chère, reprit M. de Glanville, je crois que vous n'arriverez jamais en haut, restez donc là assise avec ces dames, et nous vous rapporterons nos impressions. »

Mais Christina ne voulut pas entendre parler de ne pas faire partie des courageux touristes; après bien des conseils de tous, elle gagna son procès et

partit donnant la main à Pierre, qui se chargea de l'empêcher de trop se fatiguer.

Après une heure et demie d'ascension, très difficile surtout pour les dames gênées par leurs robes, la première crête fut atteinte; de là on gagna, à travers une longue plaine désolée recouverte d'amas de pierres et de champs de neige, le point spécialement indiqué comme le *cap Nord* et où se dresse une petite colonne de marbre rappelant la visite du roi Oscar II en 1873.

Il fallut une demi-heure environ à nos touristes fatigués par l'ascension pour faire cette seconde partie du trajet, très ennuyeux par sa monotonie, mais ne présentant aucune difficulté.

Ils furent récompensés de leur peine en arrivant au bout du cap. Là, devant eux, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, le bleu foncé de la mer polaire s'étendait; elle était aussi calme que possible, à peine effleurée par une légère brise qui en ridait la surface. On pouvait croire difficilement que cette eau si calme alors pouvait devenir un océan furieux, démolissant tout sur son passage et charriant des montagnes de glace.

« C'est ici que nous devons nous reposer un peu, mes amis, dit M. Ludgreen en parvenant au pied de la colonnette; voici une petite boîte en fer-blanc dans laquelle nous allons laisser notre carte de visite au cap Nord; il y en a déjà plusieurs comme vous pouvez vous en rendre compte.

— Mais nous n'avons pas de cartes de visite, monsieur Ludgreen, répondit Ferdinand d'un air navré.

— Ne prends pas cet air si triste, mon petit Fer-

dinand, lui dit Jeanne ; Christina ni moi nous n'avons non plus de cartes et cependant nous laisserons notre nom au vieux cap Nord ; nous l'écrirons sur une feuille de mon album : cela te va-t-il, mon chéri ?

— Oui, merci, Jeanne, tu as toujours de bonnes idées », et l'enfant embrassait avec effusion sa sœur aînée.

Quand Pierre eut pris quelques vues photographiques du pays dénudé et de la colonne, nos amis s'étant rafraîchis avec des sorbets au cognac improvisés par les demoiselles, on commença à penser au retour.

Malgré le temps couvert, la vue de la mer s'étendait au loin à l'infini ; c'était très grandiose, mais un peu écrasant surtout pour la jeunesse.

La descente fut très difficile, quoiqu'elle s'effectuât assez vite ; il fallut que Christina, Jeanne et Mlle Loriot fussent soutenues constamment par un bras masculin, sans quoi il leur serait certainement arrivé quelque accident.

Les enfants eurent aussi grand besoin d'aide, et toute la troupe arriva en bas complètement exténuée et ne désirant qu'une chose, regagner la chaloupe le plus vite possible.

« Eh bien, mes enfants, vous me paraissez être tout à fait à bout de forces, s'écrièrent Mmes de Glanville et Ludgreen en voyant le retour de la caravane.

— Oui, maman, s'écria Jeanne, nous avons fait la visite obligatoire au génie du cap Nord, mais nous sommes bien heureux d'en être revenus sans entorses d'aucun genre.

— Puis nous nous félicitons tous ensemble de n'avoir pas eu avec nous nos chères dames », dit M. de Glanville en saluant.

Les chaloupes reprirent la mer qui devenait très grosse, M. Ernst était pressé de réintégrer à bord du *Kong-Karl* les touristes dont il s'était chargé.

Un coup de canon fut tiré au moment de retourner vers Hammerfest et un long hourrah retentit dans l'air glacé du matin, effrayant des milliers de mouettes et d'eiders, qui s'envolèrent vers le Nord en masses pressées.

A Hammerfest, le *Kong-Karl* toucha de nouveau vers quatre heures du soir, le capitaine octroya encore à ses passagers quelques heures de repos ; les rues étaient remplies de Lapons et de Finlandais, ce qui amusait beaucoup les touristes de tous pays qui étaient venus respirer un peu l'air d'Hammerfest, pour se remettre de quelques heures de mauvaise traversée depuis le cap Nord.

M. Ernst, qui avait des parents à Hammerfest et qui avait fait très bonne connaissance avec nos amis pendant l'ascension si bien dirigée par lui, avait invité les familles de Glanville et Ludgreen à venir dîner chez ses cousins. Ils y furent très chaudement accueillis ; ces braves gens étaient si heureux d'héberger des Français, qu'ils ne pouvaient faire assez de frais pour bien recevoir leurs hôtes. La maison avait un aspect confortable qui dénotait que la main d'une femme avait passé par là ; des pots de fleurs devant les fenêtres, un piano avec de la musique, une machine à coudre, des livres et des journaux illustrés, des gravures aux murs, tout

respirait la joie et le bien-être dans cet intérieur si septentrional.

La maîtresse de la maison invita ses hôtes à se mettre à table; M. Ernst offrit son bras à Mme de Glanville et la plaça près de son cousin. La conversation fut très animée, quoique émaillée de français, de norvégien et d'anglais.

« Vous prenez part ici, chère madame, à un vrai repas du Nord, dit le maître de la maison à Mme de Glanville; excusez ma femme si nous n'avons pas les habitudes de votre pays, mais j'espère que vous pourrez trouver quelque chose à votre goût.

— Vous nous comblez, cher monsieur, répondit Mme de Glanville; tout cela est excellent et rien ne pouvait mieux finir notre journée au cap Nord qu'un bon dîner chez un grand commerçant d'Hammerfest. »

Le souper se composait d'abord d'un pudding de morue qui fut déclaré si exquis que la brave Norvégienne en offrit la recette à Mme de Glanville tout en rougissant d'orgueil; venait ensuite un autre plat national, le *kottbullar*, sorte de boulettes de bœuf haché, accompagnées de feuilles de chou. Un magnifique saumon froid fut servi comme rôti avec de la gelée de framboises sauvages. A côté de ces plats de résistance on offrit à nos voyageurs de la langue de renne fumée, du jambon cru, etc. Tout cela fut apprécié et l'on fit grand honneur à la cuisine norvégienne; un seul plat émut fortement les sens des Français, et ils eurent beaucoup de peine à en prendre un peu par politesse pour leurs hôtes : ce fut un *cormoran en fricassée à l'huile de foie de morue*.

C'était vraiment affreux pour des palais français ; la chair coriace du cormoran avait été marinée pour ainsi dire dans une sauce à l'huile de foie de morue rehaussée avec du poivre et des épices. M. Ernst et ses parents trouvaient ce plat excellent et paraissaient fort étonnés de la modération des Français à son égard. De l'excellent café et des liqueurs finirent ce repas tout à fait norvégien, et M. Ernst emmena ses passagers en sortant de table pour remonter à bord du *Kong-Karl*, qui allait reprendre la mer.

« Nous vous remercions beaucoup de votre excellent accueil chez vos parents, mon bon monsieur Ernst, dit Mme de Glanville; ce repas succulent nous a fait le plus grand bien après la nourriture un peu monotone du *Kong-Karl*.

— Oui, murmura Jeanne en riant, excepté le *cormoran à l'huile de foie de morue*; il faut vraiment que ces braves habitants de Hammerfest soient abandonnés de Dieu et des hommes pour se nourrir de mets pareils. »

CHAPITRE XXI

LE CAMPEMENT DES LAPONS

Le trajet si pittoresque de Hammerfest à Tromsö fut en partie fait de nuit, et quoique la beauté du ciel engageât à rester sur le pont pour contempler le beau spectacle toujours nouveau qui se déroulait rapidement devant le *Kong-Karl*, la plupart de nos amis restèrent étendus et arrivèrent à Tromsö à moitié endormis, vers six heures du matin; heureux de quitter leur maison flottante après quelques heures très pénibles par un mouvement assez prononcé du navire, ils furent cependant vite prêts à se rendre à terre.

« Il est sept heures du matin; dans ce pays sans nuit on se met en route de bonne heure, s'écria Pierre de Glanville en tendant la main à sa fiancée pour sortir de la chaloupe qui venait de les conduire à Tromsö; il s'agit maintenant de voir comment l'abbé *Betroka* a organisé notre expédition au campement des Lapons.

— Quel bonheur! et Ferdinand sautait de joie; encore une journée des plus intéressantes, ne trouves-tu pas, maman?

— Oui, mon enfant, mais calme-toi un peu si possible, sans cela nous ne pourrons pas t'emmener pour cette course, répondit Mme de Glanville avec autorité.

— Allons réveiller notre brave abbé », et en disant ces mots, Pierre et Hans se dirigèrent vers la demeure du bon ecclésiastique. Il sortait de chez lui en ce moment, venant à la rencontre de la petite troupe.

« Voici ce que je propose, mesdames et messieurs, dit en anglais l'abbé en ôtant son large chapeau. Allez déjeuner d'abord à l'hôtel de Tromsö, puis à neuf heures, quand j'aurai dit ma messe et mangé moi-même rapidement un morceau, nous nous retrouverons près d'une petite auberge où j'ai donné rendez-vous aux chevaux que j'ai loués pour les dames et les enfants. Au revoir donc, dans une heure et demie », et le bon ecclésiastique entra dans son église pour y célébrer la messe.

Le repas à l'auberge de Tromsö fut assez primitif : du jambon cru, du renne fumé, avec des pommes de terre bouillies, du café au lait et du thé comme boisson; on ne put rien obtenir de plus et on finit par se contenter de ces mets peu nombreux, mais abondants et proprement servis.

Nos amis n'étaient pas les seuls à se rendre chez les Lapons, et, à l'heure indiquée, presque tous les passagers du *Kong-Karl* se retrouvèrent au rendez-vous donné par l'abbé. Là de nombreux chevaux attendaient les voyageurs, mais les selles de femme étaient très rares et sans le bon abbé, qui défendit son bien avec énergie, Mmes de Glanville et Ludgreen, Mlle Loriot, Jeanne, Christina et Germaine

auraient été obligées de faire la route à pied; deux chevaux, n'ayant en fait de selles que des couvertures, suivirent la caravane pour servir de monture dans le cas où les messieurs en sentiraient le besoin; mais au départ, tous étaient frais et dispos et personne ne voulut en profiter.

Chaque groupe finit par s'organiser et par suivre celui de nos amis que l'abbé *Betroka* guidait vers le campement des Lapons.

Ce long défilé était amusant à contempler et rappelait beaucoup les départs matinaux de Chamounix pour le Mont-Blanc.

L'abbé *Betroka* avait relevé un peu sa soutane et marchait courageusement dans le chemin défoncé, rempli de boue et d'eau; mais tout en avançant, malgré les nombreux obstacles, il racontait aux messieurs, à pied comme lui, beaucoup de traits de mœurs des Lapons au milieu desquels il vivait depuis près de vingt ans, disait-il.

La longue caravane suivait lentement un sentier tracé au fond d'une vallée, des bouleaux et encore des bouleaux comme seule végétation.

« Du courage, du courage, criaient au bout d'une heure de marche assez silencieuse MM. Ludgreen et Hübner, nous approchons du but; encore un bon coup de collier pour arriver au fond de la vallée, c'est au pied de cette élévation de terrain que se trouve le campement des Lapons.

— Papa, papa, qu'est-ce que c'est que ces petites huttes en terre comme de grandes maisons de taupes qu'on voit là-bas?

— Eh bien, mon enfant, ce sont les huttes de ces

Lapons qui sont un des buts de notre voyage, nous voici enfin dans leur camp » ; et M. de Glanville prenait la main de Ferdinand qui, sans vouloir en convenir, avait un peu peur de l'aspect assez farouche, il est vrai, de ces hommes et femmes si dissemblables des autres humains.

Dès l'arrivée des touristes, les Lapons, qui comprennent très bien maintenant l'avantage qu'ils peuvent tirer des étrangers, sortaient en masse de leurs huttes avec force saluts et contorsions, pour se précipiter à la rencontre de leurs visiteurs.

Petits, jaunes de peau, ils ont le corps ramassé, les membres assez forts, le visage aplati, les yeux noirs, la bouche grande, les lèvres minces, de longues oreilles pendent des deux côtés de leur visage, et leurs cheveux sont bronzés; tout cela fait un ensemble vraiment fort laid et disgracieux.

Aussi Germaine, que l'abbé prenait dans ses bras pour la descendre de cheval, s'écria-t-elle :

« Ah non, ils sont trop laids, je ne veux pas voir ces gens-là; mais, maman, les ours sont beaucoup plus jolis qu'eux; ils sont tout velus, oh, les affreux monstres! Ils doivent être bien méchants!

— Ah, ici, vous vous trompez complètement, ma petite Germaine, répondit le bon prêtre, je vous accorde tout ce que vous voudrez sur leur laideur, leur saleté, leur peu de civilisation, mais il n'y a pas de meilleurs pères de famille, de plus excellents maris, d'amis plus dévoués que les Lapons. Très honnêtes en affaires, on peut les croire sur parole.

— Tu vois, Germaine, s'écria Pierre, que c'est

bien le cas de dire qu'*il ne faut pas juger des gens sur l'apparence*, car, d'après ce que dit M. l'abbé, ces excellents Lapons sont aussi bons qu'ils sont affreux. »

L'abbé s'était avancé vers les Lapons, il parlait leur langue et leur demanda de bien vouloir montrer à ses amis français comment ils soignaient leurs rennes.

Quelques femmes amenaient aussi leurs enfants à l'abbé pour lui demander des conseils sur leurs petits malaises; il était évident qu'il était là comme chez lui, et que quand même il n'était pas leur conducteur spirituel, puisque les Lapons sont presque tous protestants luthériens, ils le regardaient comme un père de l'église qui avait été très bon pour eux quand il était venu les visiter.

A côté de chaque hutte de terre recouverte de quelques carrés de gazon pour maintenir la cohésion, et percée d'un trou central qui sert de cheminée, se trouvait toujours un système de perches grossières disposées les unes au-dessus des autres, et sur lesquelles étaient étendues les peaux de rennes qui séchaient avec celles des autres animaux dont les Lapons font le commerce.

Mmes Ludgreen et de Glanville, suivies des jeunes filles, avaient demandé à visiter l'intérieur des huttes. Elles étaient généralement rondes, très peu hautes, avec une petite porte servant de communication avec le dehors; comme les Lapons sont nomades, ils n'ont absolument aucuns meubles.

« Comme cette maison est peu confortable! s'écriait Jeanne en cachant sa figure dans son mou-

choir pour tâcher d'échapper à l'odeur nauséabonde qui remplit ces demeures lapones.

« Ah oui, ajouta-t-elle en riant et en se retournant vers Christina, je ne te conseille pas de prendre ici des idées pour votre aménagement futur; mais où couchent donc ces pauvres gens?

— Sur ces tas de fourrures que vous voyez là tout autour de la hutte, répondit l'abbé qui venait d'entrer; mais si les mœurs lapones vous intéressent, mesdames, venez dans la hutte à côté, où une petite Lapone vient de venir au monde.

— Oh oui, merci; pouvons-nous vraiment y aller sans déranger la maman lapone? demanda Mme de Glanville.

— Certainement, je viens de le demander à la grand'-mère de la petite Raleka. »

Une toute jeune Lapone était couchée sur des fourrures entassées autour d'elle, et regardait avec bonheur sa petite fille, sa première-née; le père, debout à côté du feu allumé au milieu de la hutte, aidait à la brave grand'mère à baigner la petite Raleka.

« Vous voyez, chère madame, et l'abbé se tournait vers Mme de Glanville, on trempe l'enfant nouveau-né dans un bain d'eau de mer très chaude, ou d'eau salée quand la mer est trop éloignée pour s'en procurer. Voici le berceau du baby, tout prêt à le recevoir, c'est une espèce de grand sabot en écorce de bouleau et recouvert de peau de renne.

— Oh, comme elle est rose et blanche cette petite créature! s'écriait Christina; comme elle ressemble peu à ses parents lapons!

— Oui, répondit l'abbé, jusqu'à deux ou trois ans les petits Lapons sont très jolis, puis les intempéries de l'air et le soleil leur gercent la peau, et ils sont bientôt malheureusement aussi laids que leurs parents.

— Tenez, reprit Mme Ludgreen, voilà la petite fille qu'on sort de son bain ; on ne l'habille pas, mais on la roule dans des quantités de poils de rennes et on la recouvre ensuite d'une peau de renard ; voilà qui est fait, elle est lacée dans son berceau et on l'y laissera jusqu'à ce soir, où on lui fera de nouveau une toilette semblable à celle à laquelle vous venez d'assister. »

Germaine se pencha sur la petite Raleka et l'embrassa de tout son cœur, ce que voyant la jeune mère tendit les bras à Germaine et lui rendit avec usure les caresses qu'elle avait faites à son trésor. Germaine, sur un signe de sa mère, s'était laissé faire quoiqu'elle eût une frayeur extrême de la jeune Lapone.

« Est-ce la mère qui va nourrir sa petite fille? demanda à l'abbé Mme de Glanville.

— Je crois bien, répondit celui-ci, les Lapones nourrissent même leurs enfants jusqu'à deux ou trois ans, mais en même temps que leur lait, elles les habituent tout petits à sucer de la viande saignante de rennes pour leur donner des forces, disent-elles.

— Mais voici que les messieurs nous appellent, dit Jeanne en prenant la main de Germaine, il faut aller assister aux exercices des Lapons avec leurs rennes.

— Regarde, maman, et Ferdinand tirait la robe de

sa mère, qui ne venait pas assez vite à son gré, regarde là-haut sur la montagne. »

On y voyait en effet une ondulation grisâtre qui descendait vers la vallée : c'était le troupeau de rennes que les conducteurs ou pâtres lapons ramenaient au camp pour montrer aux étrangers leurs cinq cents bestiaux d'un nouveau genre. Les rennes descendaient rapidement la pente escarpée de la montagne, ils étaient conduits par quelques vieux Lapons aidés de plusieurs petits chiens maigres qui ressemblaient fort à des renards.

« Venez, mesdames, et l'abbé montrait une espèce de grand enclos grossièrement fermé par des branches enfoncées en terre, vous allez vous asseoir sur ces troncs de sapins pour regarder les évolutions des Lapons avec leurs rennes. »

A l'arrivée du troupeau, plusieurs Lapons s'étaient en effet précipités vers l'enclos, et là ils se livrèrent avec une adresse extraordinaire à l'exercice du lasso. Ils lançaient inopinément cette longue corde à nœud coulant au milieu de ce troupeau agile et tournant en rond, saisissaient rapidement la mère renne qu'ils voulaient traire.

Dès que le Lapon a choisi la bête qu'il veut attraper, soit pour la tuer, soit pour la traire, il lance sa corde et, par un mouvement brusque en arrière, il serre le lasso qui prend la bête par les cornes et l'amène sans lutte et de force jusqu'à lui. Il la prend alors violemment par la tête et la maintient le plus tranquillement possible et souvent avec beaucoup de peine pendant qu'une Lapone vient traire les quelques gouttes de lait épais de la renne, qu'elle

reçoit dans une large écuelle en bois de bouleau, où tombent en même temps de nombreux poils de la bête, car ces femmes ont l'habitude étrange d'arracher, tout en trayant, des poignées de poils qu'elles mettent dans leurs tabliers et dont elles rembourrent ensuite les lits de leurs petits enfants.

« Quels bijoux de petits rennes ! et Ferdinand s'approchait pour les admirer ; ce sont des nouveau-nés, n'est-ce pas, monsieur Hübner ?

— Oui, mon petit ami, voyez, leurs mères les lèchent et les caressent ; en voilà un qui tette avec ardeur, et la mère ne veut pas qu'on lui prenne le lait de son petit.

— Elles ont bien raison, les pauvres mamans rennes ; que deviendraient leurs petits si on leur prenait tout leur lait ? dit Germaine d'une voix émue.

— Mais voici d'immenses rennes à côté des autres, dit M. Ludgreen ; ceux-là ont huit ou dix ans et sont les chefs du troupeau ; quoique ces bêtes soient apprivoisées et ne se séparent jamais de leurs maîtres les Lapons, voyez comme elles ont un air effaré et inquiet ; dans l'enclos elles ne cessent de tournoyer en rond et font entendre un grognement semblable à celui des porcs, et lorsqu'on leur ouvre de nouveau l'enclos elles ont bien vite repris le chemin de la montagne et la liberté.

— Mais que font ces petits garçons ? » dit Pierre en s'adressant à l'abbé *Betroka*.

On voyait en effet des enfants de huit ou dix ans se précipiter sur les jeunes rennes et les terrasser.

« Ils marquent les animaux appartenant à chaque famille ; voyez comme ils s'asseyent sur le dos des

rennes pour les maintenir, puis avec leurs couteaux ils leur font à l'oreille une incision plus ou moins profonde.

— Les Lapons que nous avons là devant nous, continua l'abbé, composent trois familles qui vivent ensemble, mais dans des huttes différentes; leurs rennes paissent d'un commun accord; mais quand la mousse ou le lichen nécessaires à leur alimentation sont pâturés, ils vont plus loin, conduits par les vieux rennes qui les mènent à de nouveaux pâturages. Leurs Lapons les suivent jusqu'à ce que les rennes s'arrêtent de nouveau à un endroit qui leur convient.

— De quoi vivent ces braves gens? demanda alors Mme de Glanville.

— Leurs rennes sont leur seul produit. Ils se nourrissent de leur viande et de leur lait; ils s'habillent avec leurs fourrures, font leurs chaussures avec le cuir des rennes, leurs couteaux et leurs cuillères sont fabriqués avec des os de rennes, leurs hameçons sont des petits os, en un mot ils ne vivent que de ces animaux et ne font aucun commerce. Pendant l'été, ils habitent sous des tentes, l'hiver ils se terrent comme des marmottes, dans des huttes, et se mettent là à l'abri des terribles orages de neige contre lesquels leurs tentes ne résisteraient pas. Ils s'enveloppent alors dans leurs peaux de rennes et là, serrés les uns contre les autres et à demi enfouis sous la neige, ils attendent souvent ainsi deux ou trois jours de suite, sans bouger, que la tempête soit passée.

— Quelle est généralement leur religion? ils sont

luthériens, n'est-ce pas? dit M. de Glanville que les récits de l'abbé intéressaient vivement.

— Oui, monsieur, mais il y en a cependant quelques-uns qui sont catholiques; vous serez certainement étonnés d'apprendre qu'il n'y a que trois cents catholiques en tout en Norvège et qu'à Tromsö ma petite paroisse se compose de quatre-vingt-dix catholiques; ce ne sont pas tous des Lapons, mais il y en a une vingtaine à peu près. Chez ces peuples nomades, la religion est très respectée, mais ce qui domine chez eux c'est la superstition; l'art de la magie était, il y a peu de temps encore, très en honneur chez les Lapons; de certains tambours magiques, les *guabdas*, servaient aux sorciers qui entonnaient des chansons tragiques et prétendaient, après des danses extraordinaires, des contorsions et même quelquefois des évanouissements subits, pouvoir prédire l'avenir. Quand ils perdent un des leurs, ils se livrent sur la tombe de leur mort à des rites étranges, mais ils ne veulent pas expliquer la portée qu'ils leur attribuent. Ils croient même, dit-on, que la mort d'un membre de leur famille est un heureux présage pour ceux qui restent sur la terre.

— Il est bien difficile de reconnaître les femmes, dit Mlle Loriot, il me semble qu'ils ont tous le même air et le même vêtement.

— Oui, c'est vrai, dit M. Hübner, hommes et femmes portent des culottes de peau de renne et des bottes rembourrées de foin. Chez les femmes, cependant, le cafetan est remplacé par une longue tunique. Leur coiffure ressemble assez à une ruche surmontée d'une boîte, les hommes se coiffent d'un

bonnet pointu avec une houppe en drap vert, bleu ou rouge. En hiver, ils mettent des pelisses de peau de mouton ou de renne, et des collets de fourrures de renard ou d'ours, pour se garantir la poitrine. Les Lapons sont très revêches à la civilisation et ils tiennent beaucoup à rester fidèles à leur vie nomade et à ses défauts, dont le principal est l'ignorance absolue de tous soins de propreté.

— Allons, mes enfants, dit M. de Glanville, il me semble que nous commençons à très bien connaître les Lapons, leurs mœurs, leur vie, grâce à notre excellent guide, M. l'abbé. L'heure s'avance et il faut bientôt reprendre nos montures !

— Venez encore par ici, reprit alors l'abbé, je voudrais montrer à ces dames un autre intérieur lapon et leur faire goûter du lait de renne ; la doyenne des Lapones me demande depuis notre arrivée de vous offrir l'hospitalité dans sa hutte enfumée. »

En effet, l'abbé fit entrer les voyageurs dans une *kata* ou maison lapone ; plusieurs femmes y étaient assises par terre et toutes occupées, comme à l'ordinaire ; les Lapones sont très actives et ne perdent jamais leur temps, car c'est sur elles que retombe le soin de faire les vêtements de toute la famille depuis les bottes jusqu'aux bonnets. L'une d'elles nattait des draps de couleur brillante, c'est pour orner leurs vêtements ; une autre cousait avec peine une paire de souliers, une autre encore finissait une jupe de fourrure. Elles sont aussi très habiles à broder le drap et le cuir.

« Merci de nous avoir amenées ici, s'écria Jeanne, car nous voyons là ces braves femmes tout à fait au

naturel ; comme il doit être pénible de vivre dans ces huttes enfumées !

— Oh ! elles y sont habituées, répondit l'abbé, mais voici votre repas qui se prépare. »

La réception était très solennelle, la plus vieille Lapone avait, de la main, indiqué à ses hôtes le côté gauche de la *kata*, toujours réservé aux étrangers ; nos dames s'assirent donc sur des peaux, tandis que les chiens et le reste de la famille restaient serrés les uns contre les autres à regarder les étrangers.

Un grand pot rempli d'eau avait été placé devant le feu ; quand la Lapone vit que l'eau était au bon degré de chaleur, elle y versa de la poudre de café et un morceau de poisson séché destiné à le clarifier. Puis, faisant les salutations d'usage, les femmes lapones occupées à travailler se levèrent et offrirent cette boisson étrange à nos amis, en donnant à chaque personne une ravissante cuiller d'argent à manche ciselé.

« Maman, faut-il boire cette affreuse boisson ? » et Germaine se penchait vers sa mère avec un air dégoûté.

« Oui, mon enfant, il ne faut pas faire de peine à ces pauvres gens qui nous offrent tout ce qu'ils possèdent de meilleur. Mais voilà du lait de renne qu'apporte M. l'abbé : choisissez ce qui vous dégoûte le moins, mes enfants ; pour ma part, je boirai un peu de café » ; et Mme de Glanville se mit avec courage à avaler la boisson redoutée.

« Ce n'est pas si mauvais que vous le craignez, je vous assure ; tout ce que l'on mange chez les

Lapons a un peu le goût de poisson, il faut nous y faire, mais c'est très buvable.

— Comme vous avez bien fait de choisir le café! » disait un instant plus tard Mlle Loriot, qui se débattait avec les poils de rennes qui remplissaient sa bouche; « le lait ne serait peut-être pas plus mauvais qu'un autre, il ressemble au lait de chèvre, mais cet assaisonnement nécessaire de poils le rend exécrable! »

On offrit aussi à nos voyageurs force saumons et rennes séchés à emporter en souvenir, et Mme de Glanville finit par accepter deux langues de rennes pour rapporter au bon ami Hurel.

Après avoir acheté aux femmes lapones quelques broches d'argent, quelques cuillers d'argent très bien travaillées et divers petits objets confectionnés par elles, la caravane reprit le chemin de Tromsö par une chaleur torride.

« Voilà une des journées les plus intéressantes que nous ayons passées en Norvège », s'écriait Pierre en montant à poil sur un des chevaux qui restaient, car il était fatigué; nous avons appris tant de choses que nous aurions matière pour écrire une histoire des Lapons et de leurs mœurs!

— Enfin! nous voici à l'auberge et nous allons nous reposer un peu », et Mme de Glanville se laissait tomber épuisée sur un lit; « qu'en pensez-vous, chère amie? disait-elle à Mme Ludgreen, quelques heures de repos nous sont bien nécessaires, et je crois que nous ferions bien d'engager nos filles à s'étendre comme nous. Je crains l'excessive chaleur pour Christina!

— Oh ! Christina est revenue maintenant à son état normal et rien ne la fatigue ! Mais qu'est-ce que j'entends? des propositions de repartir encore pour aller visiter des navires de guerre suédois? oh ! c'est au-dessus de mes forces ! »

En effet, M. de Glanville entrait en ce moment en riant dans la chambre des deux dames.

« La jeunesse a vraiment le diable au corps ! s'écria-t-il, voilà qu'on veut maintenant, après les Lapons, aller visiter les petits navires de guerre que nous avons vus en arrivant ; qu'en dites-vous, chère amie ?

— Je dis que je n'en puis plus, ni Mme Ludgreen non plus, mais que, si vous vous sentez disposé à céder encore à la jeunesse, je n'y vois point d'obstacle, ils se reposeront plus tard à bord du *Kong-Karl*. Adieu donc et bonne chance, vous aurez toutes nos pensées, mais pas notre société !

CHAPITRE XXII

LES ILES LOFODEN

« Allons, jeunesse insatiable, vite en bateau! s'écriait M. de Glanville. Voici deux barques dans lesquelles nous nous empilerons, nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons visiter ces navires de guerre avant le dîner! »

Personne ne se fit prier, et après un quart d'heure de navigation très gaie, nos amis arrivèrent le long des navires qu'on désirait visiter.

Là, M. de Glanville interpella un jeune officier qui se promenait de long en large sur le pont d'un des vaisseaux de guerre. A la demande de M. de Glanville, le jeune lieutenant de vaisseau répondit en excellent anglais qu'il se mettait à la disposition de la petite troupe pour lui faire visiter son navire de guerre, qui avait en ce moment une destination des plus pacifiques.

« Oui, ajouta le jeune homme après avoir expliqué aux messieurs les différents avantages de son aviso avec une tour non cuirassée à l'avant, nous partons

sans être armés, comme vous le voyez, car nous allons transporter au Spitzberg les savants suédois chargés de faire dans cette île des observations scientifiques. D'après une convention internationale, ces observations doivent être faites simultanément et avec des instruments identiques sur les points les plus variés du globe, et les différentes nations se sont réparti ces recherches d'un commun accord.

— Quel beau voyage vous allez faire, monsieur, s'écria Ferdinand, et si j'étais plus grand j'aurais été bien heureux de vous accompagner. »

Le jeune officier sourit aimablement en entendant les déclarations de Ferdinand et, le prenant par la main, il eut la bonté de faire visiter à nos amis son navire, depuis le pont jusqu'à la soute au charbon. Il offrit même aux voyageurs un délicieux petit lunch improvisé.

« Merci beaucoup pour la jeunesse, cher monsieur, car elle meurt toujours de faim et de soif, s'écria M. de Glanville en remerciant l'aimable officier.

— Mais, papa, pourquoi acceptes-tu aussi quelque chose! dit Jeanne en riant, il me semble que tu bois avec grand plaisir ce verre de madère!

— C'est par politesse, n'est-ce pas, cher papa? et Germaine embrassait son père; tu ne pouvais pas refuser, et puis c'est très bon! ajouta la petite rusée en éclatant d'un joyeux rire.

— Voici, monsieur, ma petite chaloupe à vapeur qui est prête à vous reconduire à terre, j'ai pensé que cela amuserait ces demoiselles, et je la mets à votre disposition pour faire un tour en mer avant le dîner si cela peut vous être agréable! et l'officier suédois

prenait la main de Jeanne pour l'aider à descendre dans la chaloupe.

— Avec grand plaisir, cher monsieur, répondit M. Ludgreen; je viens de dire au mécanicien de nous faire faire le tour du *Kong-Karl* et une petite pointe en mer pour jouir de la brise du soir avant de rentrer dîner.

— Quelle bonne idée tu as eue là, papa! s'écria Christina; nous allons faire pâlir de jalousie les *Cooks*, qui nous verront dans cette jolie chaloupe de guerre et qui n'y comprendront rien. »

Nos amis firent, en effet, deux fois le tour du *Kong-Karl* et hélèrent quelques-uns des passagers qu'ils connaissaient, puis revinrent à terre pour retrouver Mmes de Glanville et Ludgreen.

« Nous commencions à ne rien comprendre à votre longue absence, mon ami, dit Mme de Glanville. Qu'êtes-vous donc devenus? je pense que vous êtes tous morts de fatigue.

— Pas du tout,... aucunement,... nous n'avons jamais été si bien, furent les réponses qui se croisèrent gaiement en rentrant à l'hôtel.

— A table, à table, mes enfants, nous avons invité l'abbé et il nous attend », dit Mme de Glanville à la jeunesse qui paraissait peu disposée à s'asseoir.

Une table longue était, en effet, dressée dans la salle à manger de l'hôtel à l'intention de nos amis. Mme Ludgreen avait commandé un dîner aussi soigné que possible et M. de Glanville avait demandé du champagne.

On était gai, on causait avec entrain, chacun échangeait ses impressions sur les Lapons, et on

racontait à ceux qui n'en n'avaient pas fait partie la jolie excursion aux navires de guerre suédois.

« C'est vraiment bien dommage que vous n'ayez pas été des nôtres, disait M. Ludgreen, nous avons beaucoup joui de ces deux heures sur mer en écoutant les intéressantes explications du jeune lieutenant de vaisseau suédois ; du reste le voici, car nous lui avons demandé, en reconnaisance de son amabilité, de venir à terre avec nous. »

M. de Glanville se levait alors et, ayant pris soin que tous les verres fussent pleins, il porta d'abord la santé de la marine suédoise et de son représentant si aimable ; puis, se tournant vers l'abbé, il dit :

« Je porte aussi la santé de l'abbé *Betroka*, qui depuis tant d'années se dévoue aux pauvres et aux malheureux. »

L'abbé remercia avec émotion et les larmes aux yeux, puis se penchant vers Mme de Glanville, sa voisine, il lui remit sa carte en disant :

« Il y a seulement une petite erreur de nom. »

En effet, sur la carte étaient écrits les mots suivants :

RÉVÉREND ARTHUR NEUVEL

Missionnaire apostolique.

« Il faut, mon cher ami, dit en souriant Mme de Glanville, boire à la santé de l'abbé *Neuvel*, ici présent, car il ne s'est jamais appelé *Betroka* !

— Comment, comment ! répondit M. de Glanville, nous vous avons appelé pendant toute une journée l'abbé *Betroka*, et vous n'avez pas réclamé ; ah ! c'est trop fort ! mais qui nous a donc mis ce nom en tête ?

— Je n'en sais rien, reprit doucement l'abbé *Neuvel*, mais *Neuvel* ou *Betroka* je vous remercie de vos bons souhaits et votre visite m'a retrempé pour quelque temps ; c'est bien bon, je vous assure, de voir quelquefois des gens plus civilisés que nos braves Lapons et même que les Parisiens de Tromsö. » Et il serrait la main de M. de Glanville.

« Il me semble que le *Kong-Karl* nous rappelle à l'ordre, dit au bout d'une heure M. Ludgreen : il siffle avec rage depuis un instant, il faut donc quitter ce repas et faire nos adieux et nos remerciements à notre aimable *cicerone.* »

Ferdinand et Germaine se jetèrent dans les bras de l'abbé :

« Adieu, monsieur l'abbé, vous viendrez bientôt nous voir à Honfleur, vous nous l'avez promis, et nous vous montrerons la jolie petite chapelle de Notre-Dame-de-Grâce. »

De nombreuses poignées de main furent encore échangées, puis nos amis, remontant dans leurs chaloupes, reprirent bientôt à bord du *Kong-Karl* leur route dans la direction du sud ; les fjords et les rochers se succédaient rapidement, les montagnes neigeuses paraissaient de temps en temps à l'horizon, des quantités de morues entouraient le navire, et des lignes étaient pendues tout autour, cette pêche facile faisant un passe-temps délicieux pour les passagers.

La journée se termina par un admirable spectacle. Le soleil de minuit, dans tout son éclat, sans un nuage au ciel, embrasait toute l'atmosphère. Ses rayons étaient si brillants et si chauds que la grande

occupation de la soirée, mise à la mode par le bon professeur M. Hübner, qui l'avait d'abord fait pour amuser Ferdinand et Germaine, fut de brûler des trous dans les chapeaux, gants, portefeuilles de cuir, etc., à l'aide d'une forte loupe, le tout à condition d'offrir à la loupe une surface noire ou très foncée qui pût bien absorber les rayons concentrés du soleil. Il n'existait que deux loupes sur le *Kong-Karl*, aussi l'amusement dura-t-il fort longtemps, car tout le monde, y compris la bande des *Cooks*, voulut rapporter quelque chose lui appartenant et qui eût été percé par le soleil de minuit.

« Voilà une loupe qui aura rendu des services à l'humanité », s'écriait Pierre en riant, quand il vit M. Hübner la remettre dans sa poche. « Combien avez-vous fait de trous depuis que vous avez commencé?

— Je n'en sais rien, répondit l'aimable homme, mais à la réflexion, je trouve que j'aurais dû demander une forte commission pour chaque brûlure, cela aurait doté une de mes nombreuses filles ! Mais allons nous retirer pour pouvoir nous lever demain matin de bonne heure ! »

Le 22 juillet au matin, toujours par un temps admirable, on arrivait en vue des îles Lofoden. De Tromsö, la navigation vers le sud est de toute beauté ; des montagnes déchirées apparaissaient de tous côtés avec leurs flancs abrupts couverts de neiges ; de temps en temps, de magnifiques glaciers étincelaient au soleil, c'était grandiose et sauvage tout à la fois. Il était cinq heures du matin et les passagers arrivaient les uns après les autres enveloppés dans

des châles, couvertures et manteaux, car l'air matinal, ayant passé sur la neige et la glace des montagnes environnantes, était glacial!

« Que dites-vous de ce spectacle, chère madame? et M. Ludgreen saluait Mme de Glanville; peut-on voir quelque chose de plus pittoresque que cette longue chaîne des montagnes des îles Lofoden qui brillent au soleil du matin!

— C'est tellement beau que cela vous étouffe », répondit Mme de Glanville, qui ne pouvait s'arracher à cette vue si admirable.

« Voyez comme ces montagnes sont découpées », disait aussi M. Hübner qui avait passé la nuit sur le pont, « leur couleur change à chaque instant suivant l'éclairage; ces centaines de pics couverts de neige et de glaciers nous apparaissent comme une muraille gigantesque et crénelée sortant de la mer : ce sont les îles Lofoden. La mer est généralement très mauvaise autour de ces rochers, mais aujourd'hui nous avons la chance d'un calme plat. Voyez quelle belle couleur vert foncé; la mer ici est tellement profonde qu'elle en paraît presque noire. Des glaciers tombent de tous côtés autour de nous et de magnifiques cascades s'élancent des pics fantastiques et se précipitent le long des rochers sombres.

— Quelle est cette île vers laquelle nous paraissons nous diriger? » demandait à son tour Jeanne qu arrivait en se frottant les yeux. « Pierre est venu me chercher, il avait bien raison, quelle vue magnifique!

— C'est l'île de *Svolvoer*, qui serait entourée de centaines de bateaux de pêche si nous étions venus

la visiter au commencement de l'hiver, dit M. Ludgreen à ses amis. Les Lofoden sont renommées pour leurs pêcheries de morues; la pêche y est autorisée du 24 janvier au commencement d'avril, les morues arrivent par bancs serrés, et quand ils en ont assez, ils émigrent vers le cap Nord et disparaissent pour un an.

— Oui, ajouta M. Hübner, on vient de me raconter que cet hiver il est venu ici près de sept cents grands bateaux de pêche, montés par trois mille trois cent quarante hommes; la pêche a été très fructueuse, le rivage était jonché de poissons frais.

— Comment les prépare-t-on? demanda Jeanne. J'ai souvent vu des morues sèches à Honfleur, mais sans savoir comment elles arrivaient à cet état desséché!

— Pendant des mois, reprit M. Ludgreen, des femmes sont occupées sur la plage à fendre les morues en deux, elles en retirent l'arête principale, puis, les attachant deux par deux, les mettent à sécher sur des pals de bois préparés à cet effet. L'air et le soleil arrivent, en six semaines ou deux mois, à dessécher le poisson de façon qu'il puisse se garder indéfiniment. D'autres sont salés et empilés les uns sur les autres dans des barils préparés à cet effet. Toute la pêche est réglementée et le gouvernement norvégien s'occupe de ses pêcheurs avec grand intérêt. De tous les points de la Norvège, les bateaux arrivent en masse vers la fin de janvier et vont prendre leur station d'hiver soit à *Svolvoer*, soit à *Henningswoer* ou autres lieux. Chaque pêcheur paye 120 morues pour son logement pendant la

saison. On pêche la morue avec des lignes chargées de plusieurs hameçons ou avec des filets. C'est aussi ici que se fait l'huile de foie de morue, c'est le plus beau produit de ce poisson pour ceux qui ont pu monter une manufacture de cette huile bienfaisante.

— Voici le *Kong-Karl* qui a jeté l'ancre devant Svolvoer, allons-nous donc à terre? demandait Mme de Glanville, qui aimait toujours à aller visiter les villes qu'on voyait du pont.

— Je ne crois pas, chère madame, dit M. Ludgreen. Voyez : nous ne faisons que remettre la poste et débarquer quelques pêcheurs dans ce petit canot, et nous allons repartir.

— C'est dommage, j'aurais bien voulu visiter les îles Lofoden, cela paraît si pittoresque! disait Jeanne avec regret.

— Tant mieux, au contraire, Jeanne, dit M. Ludgreen en riant, vous serez ainsi forcée de revenir nous voir et je m'engage alors à vous faire visiter les îles Lofoden à fond. »

Le *Kong-Karl* avait repris sa marche lente à travers les nombreux îlots qui entourent les îles Lofoden, sa lenteur même permettait d'admirer tranquillement et à loisir le paysage pittoresque qui se déroulait devant nos voyageurs.

« Qu'est-ce que cette petite flotte qui arrive vers nous? s'écriait Ferdinand deux heures plus tard, où vont-ils donc ainsi?

— C'est un bateau à vapeur qui remorque une dizaine de bateaux de pêche, dit le capitaine qui s'était mêlé à la conversation, ces braves gens ont reçu d'Hammerfest une dépêche disant que le hareng

vient de paraître pour la première fois sur la côte septentrionale de la Norvège. Les pêcheurs de Bodö ou des environs se sont cotisés pour se faire ainsi transporter rapidement à l'endroit désigné. »

La journée se passa tranquillement à bord du *Kong-Karl*, on se reposait des excès de la veille et, après avoir fait de petites siestes sur le pont par un temps charmant, on causait et on admirait le paysage. Enfin, après le dîner et vers neuf heures et demie du soir, Bodö parut de nouveau dans le lointain et l'ancre fut jetée quelques minutes plus tard. Le capitaine annonça alors que ses passagers avaient quelques heures devant eux.

« Encore une petite expédition à terre, s'écriait Jeanne avec entrain ; ce que j'aime de ce voyage au long cours, c'est qu'on ne quitte jamais pour longtemps la bonne terre ferme.

— Oui, tu ne serais pas faite pour être un bon marin ! répondit Pierre en riant de la satisfaction de sa sœur de retrouver le plancher des vaches.

— Non, c'est bien sûr, toute autre chose, mais pas cela ; malgré tout mon désir d'être agréable à Mlle Jeanne, ajoutait gaiement M. Hübner, dès que le *Kong-Karl* est un peu plus ballotté qu'à l'ordinaire on voit ses jolies couleurs disparaître comme par enchantement, et sa charmante gaieté se changer en un petit air intéressant !

— Comme vous êtes méchant ! monsieur Hubner, de vous moquer d'une pauvre martyre du mal de mer, répondit Jeanne avec bonne humeur ; mais à quoi allons-nous employer les quelques heures que nous avons à passer à Bodö ? il me semble que nous

avons visité en venant tout ce qui existe d'intéressant dans cette ville, d'après ce que vous avez dit, cher monsieur.

— En effet, répondit le professeur, aussi je propose de faire seulement une promenade au bord de la mer !

— Oui, oui, c'est cela, s'écrièrent les jumeaux avec entrain, et nous ferons une magnifique récolte de coquilles et d'algues marines. »

Les deux familles se mirent gaiement en chasse au profit des jumeaux et, pendant trois heures, la plage fut sillonnée par nos amis au grand étonnement des naturels de l'endroit, qui ne comprenaient pas bien ce que les étrangers pouvaient trouver de précieux sur la plage déserte.

« Quels ursins remarquables, maman ! regarde ceux que vient de me donner M. Ludgreen, veux-tu me les garder? » et Ferdinand déposait ses richesses sur les genoux de sa mère qui, épuisée, venait de s'asseoir sur la plage !

« Oui, mon enfant, moi aussi j'ai des merveilles pour vous : tiens, vois ces beaux peignes oranges, rouges, noirs, ces immenses vigneaux, ces coquilles nacrées ! jamais à Trouville ou à Beuzeval nous n'avons trouvé de pareils trésors. Mais où donc sont Pierre et Christina? ils se sont envolés depuis longtemps déjà.

— Oui, madame, je les ai vus partir du côté de la falaise où nous sommes montés il y a quelques jours en allant au cap Nord, mais il serait peut-être bon de les rappeler, car le temps marche et, dans leur bonheur à deux, ils pourraient bien oublier l'heure !

— Ils sont très ennuyeux », dit Germaine en venant elle aussi montrer ses richesses à sa mère, « ils causent toujours ensemble et on ne peut plus avoir Christina ! »

Après force appels de tous genres, Pierre et Christina comprirent qu'on les hélait pour le départ et revinrent de leur excursion solitaire chargés de beaux fossiles.

« Ceci est pour notre vieil ami Hurel, pour sa collection, dit Pierre en montrant leurs trouvailles, j'ai pensé que cela l'intéresserait ; le second du *Kong-Karl* m'avait dit qu'il y avait des fossiles remarquables à Bodö.

— Encore une fois et pour la cinquième, mais dernière fois, voici le soleil de minuit ! s'écriait M. Ludgreen en remontant en canot avec ses compagnons de voyage. Nous pouvons dire, mes amis, que nous avons été bien favorisés par la Providence, car il est rare d'admirer ce magnifique phénomène sous autant de faces que nous l'avons fait !

— Adieu, soleil de minuit !

— Vive le soleil de minuit ! » s'écriaient tous les passagers du *Kong-Karl* en admirant les effets saisissants du phénomène, qui éclairait tout l'horizon de ses feux multicolores.

CHAPITRE XXIII

GLACIER DU SWARTIZEN

RETOUR A TRONDJHEM

« Comme il fait chaud, maman, il est impossible de dormir! » Telle était la lamentation qui avait frappé bien des fois pendant la nuit les oreilles de Mme de Glanville et de Jeanne, qui toutes deux abîmées de fatigue essayaient de se reposer.

« Oui, ma petite Germaine, mais cela ne te rafraîchira pas de le répéter, lui dit doucement sa mère; allons, viens m'embrasser et reste encore un peu tranquille.

— Oh! maman, me permets-tu de m'habiller et d'aller m'étendre sur le pont sur une de nos chaises longues, il me semble que j'y serais si bien, j'ai si sommeil, reprit l'enfant, et je ne puis pas dormir!

— Quelle heure est-il donc, Jeanne? demanda Mme de Glanville.

— Il est trois heures et demie du matin et il fait un temps radieux. Continue à te reposer, et je vais emmener Germaine s'étendre sur le pont. Il est de

fait qu'on ne peut pas respirer à trois dans cette cabine à côté de la chaudière »; et Jeanne, s'étant habillée, emmenait doucement sa petite sœur.

« Oh! ma Jeanne, comme tu es bonne, comme je t'aime, je n'osais pas trop le dire à maman, mais je ne pouvais pas supporter cette chaleur plus longtemps, j'ai tant pleuré que mes draps étaient tout mouillés.

— Ma pauvre chérie, embrasse-moi, je vais t'organiser sur le pont un excellent petit lit sur la chaise longue de maman et, enveloppées dans des châles, nous allons bien dormir toutes les deux! »

Dix minutes après, Germaine dormait à poings fermés et un sourire errait sur sa jolie petite bouche.

Jeanne s'était étendue à côté d'elle, mais elle ne dormait pas, elle humait la bonne brise salée du matin et jouissait du silence si solennel qui n'était troublé que par les cris de quelques oiseaux de mer; comme tout était beau et grand autour de la jeune fille! jamais encore elle n'avait eu autant le sentiment de la toute-puissance divine que là, sur ce paquebot, doucement balancée par la mer et entourée de montagnes si pittoresques.

En effet, le *Kong-Karl* s'était détourné de quelques milles de sa route habituelle à la demande de MM. Ludgreen et Hübner, qui tous deux avaient supplié le capitaine de mener les touristes voir le magnifique glacier du *Swartizen*.

Au lieu de descendre tout droit de Bodö à Trondjhem, on avait fait un détour et c'était entre les fjords de *Rawen* et de *Salten* que Jeanne était montée sur le pont pour y établir Germaine.

« Quel oiseau matinal j'aperçois déjà devant moi! s'écriait une demi-heure plus tard la bonne grosse voix du capitaine qui venait jeter un coup d'œil sur le nettoyage de son navire; mais vous avez bien raison, mademoiselle Jeanne, il n'y a pas d'heure plus agréable dans cette saison, et tous les paresseux d'en bas ne verront pas comme vous ce fjord admirable avec ces hauts pics neigeux. Mais retroussez bien vos jupons et vos châles, car on va, malgré votre présence, faire la toilette du *Kong-Karl*! »

En effet, de tous côtés arrivaient de braves marins qui, armés de grands seaux d'eau, les précipitaient sur le pont, sans s'occuper de Germaine profondément endormie et de Jeanne qui admirait avec bonheur le paysage passant rapidement devant ses yeux. A six heures du matin, on entrait enfin dans un fjord profond et Jeanne s'empressait d'aller réveiller les siens.

Le *Kong-Karl* n'avançait que lentement et avec de grandes précautions; le capitaine n'ayant jamais encore conduit son navire dans ce fjord inconnu, craignait toujours de rencontrer quelque rocher dangereux à fleur d'eau, ou bien de recevoir quelque *ice berg* se détachant d'une montagne de glace et venant écraser son navire.

Le capitaine ne quittait donc pas la passerelle, regardant la carte; le second, appelé ici *first styrman*, était à l'avant avec un marin surveillant l'aspect de la mer; deux autres matelots jetaient à tout moment la sonde pour vérifier la profondeur.

Ces précautions n'étaient pas excessives, car un

brave marin de passage à bord signalait bientôt l'existence d'un écueil à fleur d'eau au milieu d'un endroit très resserré. Le mauvais pas fut enfin franchi sans accident et, au détour d'une île boisée, le *Kong-Karl* s'arrêtait juste en face d'un magnifique glacier.

Un long cri d'admiration sortait en même temps de toutes les poitrines, car une immense montagne de glace fermait l'horizon et brillait de mille feux aux rayons du soleil; on eût dit que cette masse de glace se précipitait dans la mer. De tous côtés des champs de neige accompagnaient le glacier, à perte de vue, on ne voyait que de la neige et toujours de la neige!

« Eh bien! avais-je raison de vouloir vous détourner de la ligne? demandait au bout d'un moment M. Hübner à ses amis. Je crois que cela valait la peine d'être vu, qu'en dites-vous? » et il serrait la main de M. de Glanville qui lui tendait la sienne.

« Oh! mes amis, que c'est beau, que c'est splendide! » s'écriait Mme de Glanville en se laissant tomber sur une chaise : elle ne se soutenait plus tant elle était émue; jamais, non, jamais, je n'ai vu un spectacle pareil!

— Et moi qui ai fait le tour du monde, s'écria M. Raimbaud, moi qui ai parcouru les glaciers de la Suisse et de l'Himalaya, je n'ai encore jamais rencontré un glacier de pareilles dimensions.

— Oh! merci, capitaine, merci d'avoir bien voulu nous amener ici! s'écriait Germaine dans sa joie de voir un glacier, cela ne mettra pas vos lettres très en retard et vous nous avez rendus tous si contents!

— Embrassez-moi alors, dit le bon marin en riant, j'ai moi aussi une petite fille à la maison, mais c'est une petite Erika; elle a, comme vous, les cheveux blonds et les yeux bleus, et cela me fait plaisir de vous regarder en pensant à elle! »

Germaine avait très bon cœur et, voyant l'émotion du capitaine, elle s'élança dans ses bras et se mit à l'embrasser de toutes ses forces.

« Allons, allons, tu vas étouffer le capitaine, ta reconnaissance est un peu intempestive! » dit en riant son père qui la prenait dans ses bras à son tour.

« Ah! tu es jaloux, papa, s'écria la petite espiègle, eh bien! voilà pour toi, je t'aime bien toi aussi!

— Capitaine, puisque vous avez commencé à nous faire plaisir en nous conduisant ici, voulez-vous continuer? lui demandait en ce moment Herman Ludgreen; Pierre et moi nous sommes dévorés de l'envie d'aller faire une petite ascension sur cette magnifique glace qui nous tend les bras, nous trouverons bien à bord quelques paysans voulant nous servir de guide et ce serait délicieux. Vous voudrez bien vous arrêter ici quelques heures pour nous permettre de faire l'ascension du Swartizen?

— Ah! pour cela non, cent fois non! répondit le capitaine avec force, tous les passagers me le demanderaient, vous vous mettriez tous à genoux devant moi, que je ne permettrais pas une imprudence pareille! Ce serait une vraie folie! Contemplez tant que vous voudrez le Swartizen, mais quant à y poser le pied, non! cent fois non!

— Vous êtes bien féroce, capitaine! répondit en

riant M. Ludgreen, mais je vous approuve absolument, car rien n'est plus dangereux que de vouloir faire une ascension sans guide émérite !

— Puisque nous ne pouvons pas aller le toucher, notre pauvre glacier, racontez-nous donc son histoire, monsieur Hübner, je vous en prie, reprit Herman Ludgreen ; vous qui savez tant de choses vous devez connaître aussi le Swartizen ?

— Oui, mes amis, et je vais même avec le plus grand plaisir vous dire ce que j'en sais :

« Le Swartizen est un des plus grands glaciers qui existent. Il est situé en partie au nord du cercle arctique et est entouré d'un *snefon* ou champ de neige qui a plus de quarante-deux kilomètres de long et couvre un espace de soixante kilomètres carrés environ ; vous voyez, mes chers amis Pierre et Herman, que vous auriez un peu de peine à parcourir ces immensités de neige. Le glacier avance continuellement vers la mer et, de temps en temps, un énorme quartier de glace se détache et se jette dans l'Océan, où il forme un *ice berg*, qui se promène ainsi comme une île ambulante, ce qui est très dangereux pour les navires qu'il rencontre, et c'est une des raisons qui empêchent les steamers d'entrer dans ce fjord-là.

— Nous allons repartir maintenant pour le sud, reprit le capitaine ; adieu, cercle arctique, adieu, glaciers, adieu jusqu'à nouvel ordre ! » et il alla donner l'ordre de lever l'ancre.

« Pierre, as-tu pris une vue du glacier ? demandait en ce moment M. de Glanville, qui tenait beaucoup à emporter des souvenirs des endroits remarquables de leur voyage.

— Oui, mon père, Christina me l'avait demandé, mais je crois que je n'aurai rien de bon, car le *Kong-Karl* commence à remuer plus que de raison et je crains que mes épreuves ne soient très brouillées.

— Adieu, Swartizen, adieu, j'espère te revoir un jour! » s'écria Herman Ludgreen en agitant son mouchoir dans la direction du glacier.

« En voici un autre à gauche, disait Jeanne un peu plus tard, regardez, mademoiselle Loriot, comme il est remarquable par sa couleur bleue et sa limpidité absolue. Il est séparé de la mer par une colline couverte de petits bouleaux, c'est ce qui l'empêche de glisser dans l'océan comme le Swartizen. Cependant une gorge étroite donne passage au torrent qui s'échappe du glacier et qui forme une cascade entourée d'un nuage de poussière humide; regarde, Germaine, comme c'est joli; mais je crois vraiment que Pierre a raison et que le *Kong-Karl* remue beaucoup », et la pauvre Jeanne ne put continuer sa phrase; Mlle Loriot la prit dans ses bras et la coucha sur un des fauteuils placés sur le pont.

« Voilà le vent, un fort grain se prépare en effet »; et M. de Glanville aidait Pierre à descendre sa sœur dans une cabine; elle était tout à fait pâmée, la pauvre Jeanne!

Le pont se dépeupla rapidement; les dames et les demoiselles, chassées par la pluie ou le mal de mer, allèrent se réfugier dans les cabines ou salons du *Kong-Karl*; par bonheur ce n'était qu'un grain. Deux heures après, le soleil brillait de nouveau dans tout son éclat et tous redevenaient gais et pouvaient

jouir du coup d'œil admirable qu'offraient les fjords norvégiens. Un peu au nord de Trondjhem, les côtes sont plus élevées, la végétation reparaît, et on voit de temps en temps de grandes fermes situées sur les collines environnantes.

« Où vont donc tous ces paysans avec leurs femmes, enfants et bagages? Nous en prenons depuis quelque temps à presque tous les ports, demandait Mme de Glanville à M. Ludgreen, ils ont l'air tristes et peu fortunés.

— Oui, ce sont des émigrants qui se dirigent vers l'Amérique, et qui vont généralement au Canada, répondit M. Ludgreen. On dit qu'ils sont d'excellents colons, sobres, honnêtes, laborieux, si bien qu'au bout de trois ou quatre ans ils ont presque tous là-bas, une jolie ferme, un troupeau et qu'ils deviennent souvent des propriétaires aisés et heureux. Ils quittent le pays à cause de la difficulté de la lutte contre le climat et la misère, et sont attirés de l'autre côté de l'Atlantique par les récits contenus dans les lettres enthousiastes de leurs amis ou parents partis avant eux, et qui les engagent à venir les retrouver. Nous avons plusieurs familles à bord du *Kong-Karl* qui se rendent à Christiania. Là, ils s'embarqueront pour l'Amérique.

— Allons, mes enfants, à table! s'écriait alors M. de Glanville, nous allons prendre notre dernier repas à bord de ce brave *Kong-Karl* et, après une nuit de repos, nous arriverons à Trondjhem, il faut bien finir notre beau voyage au cap Nord, et j'offre du champagne à toute notre table. »

Ce dernier repas fut, en effet, des plus gais : toasts

après toasts se succédèrent, au *Kong-Karl*, au capitaine, au cap Nord, au glacier, que sais-je! pour finir par une charmante allocution de M. de Glanville remerciant la Norvège et ses habitants de leur si aimable accueil.

« Car nous venions ici chercher des bois du Nord; nous les y avons trouvés, mais, à côté d'eux, que de trésors! une fille bien-aimée qui va devenir la compagne de notre fils! de bons amis! de beaux exemples! de magnifiques souvenirs! oui, mes enfants, buvez avec moi à la Norvège, à son roi, à tous ses habitants! »

Les hourras se succédaient aux trois tables; la salle à manger était plus bruyante qu'une salle de conférences; mais, tout d'un coup, les vivats cessèrent et les jeunes gens, saisissant les verres, les carafes, les plats, les nappes et les tables, transportèrent le tout dans un coin, et une valse animée entraînait rapidement toute la jeunesse; Mme de Glanville s'était mise au piano et jouait, comme elle savait si bien le faire, toutes les danses dont elle se souvenait.

Ainsi finit gaiement la dernière soirée du voyage au cap Nord et, après une nuit réparatrice, nos amis debout sur le pont de *Kong-Karl* entraient dans le port de Trondjhem.

« Mais qui vois-je sur le quai? s'écriait alors Mme de Glanville, quelqu'un nous fait des signes avec un mouchoir! Oh! quelle belle surprise, Olivier! et elle saisissait le bras de son mari. C'est mon père et ce brave Hurel qui sont venus à notre rencontre à Trondjhem! Ils assisteront donc au mariage de Pierre

et de Christina; oh, comme je suis heureuse! » et elle serait tombée sans le bras de son mari.

C'était bien en effet M. de Méricourt et son vieil ami M. Hurel qui, ayant appris par les lettres des touristes le voyage au cap Nord, avaient calculé qu'ils pourraient arriver à petites journées et sans trop de fatigue, de façon à être à Trondjhem pour le retour des voyageurs.

On comprend la joie de tous, les récits, les cris de la jeunesse!

« Mais je n'ai pas encore vu Christina, disait alors M. de Méricourt, et c'est cependant pour elle que je suis venu; ce n'est certes pas pour ce mauvais sujet de Pierre, que j'ai fait à mon âge cet immense voyage! et le bon grand-père serrait son petit-fils dans ses bras. Allons, mon enfant, où est-elle cette petite perle du Nord que tu as été découvrir sans crier gare! Ah! la voilà! je t'en fais mon compliment, mon enfant. »

Christina s'avançait timidement et faisait une belle révérence au grand-père de son futur mari; elle en avait évidemment un peu peur et était très émue.

« Oh! mais cela ne me suffit pas! et M. de Méricourt serrait la jeune fille contre son cœur. Dieu vous bénisse, mon enfant! Pierre vous rendra heureuse, ou je me trompe fort; aimez-le à votre tour et vous ferez la joie de ma vieillesse! Mais allons à l'hôtel, où vous attendent quelques caisses intéressantes.

— Et moi? on m'oublie. On ne me dit rien? et le bon Hurel prenait le bras de Pierre.

— Oh ! non, monsieur Hurel, je vous connais bien ! répondit aimablement Christina ; Pierre, Jeanne, les jumeaux m'ont tant parlé de vous qu'il me semble que je vous ai toujours connu et aimé, ajouta-t-elle en rougissant.

— Allons, c'est bien, et vite à l'hôtel ! Qui veut y courir en avant avec moi ? » dit M. Hurel qui, très ému par l'accueil de Christina, ne voulait pas le laisser paraître. Et saisissant Germaine et Ferdinand chacun par une main, il les entraîna rapidement vers l'hôtel Britannia, où tout le reste de la famille les rejoignit bientôt.

CHAPITRE XXIV

LE MARIAGE

« Vous gâtez trop nos enfants, monsieur », et Mme Ludgreen serrait les mains du bon grand-père; « Christina n'a jamais possédé de pareilles magnificences ! Elle ne saura pas les porter !

— Christina, mon enfant, mettez ce collier de perles qui vient de la grand'mère de Pierre. » Et M. de Méricourt tendait à la jeune fille un écrin de velours bleu un peu fané, mais dans lequel brillait un rang de perles, moyennes comme grosseur, mais parfaites comme forme et comme orient.

Christina était si émue, si reconnaissante, qu'elle n'osait pas toucher à toutes ces belles choses; Mme de Glanville s'avança alors et attacha autour du cou de la jeune fille les belles perles blanches.

« Oh ! que tu es jolie comme cela, Christina. Et Germaine embrassait avec effusion sa future sœur. Pierre, regarde comme les perles blanches ressortent bien à côté de ses joues si roses ! » Et l'enfant sautait de joie par la chambre en courant d'un carton de den-

telles à un écrin, ou d'une étoffe soyeuse à un beau cachemire, car M. de Méricourt avait tenu à rester dans les vieilles traditions.

« Mais, mon père, c'est vraiment admirable, vous n'avez rien oublié ! disait Mme de Glanville en embrassant, elle aussi, son excellent père. Je n'avais pas osé parler de corbeille, car je n'avais personne à Paris à qui donner commission de l'acheter en notre absence, je n'aurais jamais cru que vous eussiez pu vous tirer si bien d'une si grave affaire.

— Vous voyez, Christina, quels compliments me font mes propres enfants, dit M. de Méricourt en riant; heureusement que mes petits-enfants sont plus aimables pour moi, mais l'honneur de l'achat de la corbeille doit revenir à qui de droit, et c'est à notre brave Hurel, qui a fait la liste de ce qu'il croyait utile et qui m'a grandement aidé pour tout choisir; sans lui j'aurais oublié une masse de choses !

— Oh ! Hurel, mon brave Hurel, c'est un homme universel, disait M. de Glanville en frappant amicalement sur l'épaule de son ami. On peut tout lui demander, il s'en chargera fort bien ! »

Mme Ludgreen et Christina ne pouvaient se lasser d'admirer toutes ces belles choses; la jeune fille était si émue de joie qu'elle ne disait presque rien; mais, de temps en temps, elle levait un regard joyeux et reconnaissant vers Pierre et son grand-père, qui les payait plus que bien des paroles.

« Les chiffons, dentelles, velours, etc., cela est bel et bon, s'écria, une heure plus tard, M. Ludgreen en rentrant dans le salon de Mme de Glanville à l'hôtel Britannia, mais nous avons de plus impor-

tantes choses à régler, et pour cela il faut mettre un peu toutes les fanfreluches de côté, n'est-ce pas, mes enfants? M. de Glanville commence à dire qu'il veut nous quitter avec les siens et je crois qu'il est question, avant le départ, de marier deux enfants qui croient s'aimer!...

— Oh! monsieur Ludgreen! s'écria Germaine d'un air fâché, c'est très méchant à vous de dire qu'ils *croient* s'aimer, moi je sais qu'ils s'aiment beaucoup, j'ai vu Pierre embrasser Christina tout à l'heure, et quand on met ses bras autour du cou des gens, c'est qu'on s'aime pour de vrai, n'est-ce pas, Pierre? »

Toute la société éclata de rire de la boutade de la petite Germaine qui, intimidée de sa déclaration, alla se cacher dans le sein de sa mère.

« Eh bien! puisqu'ils s'aiment *pour de vrai*, au dire de Germaine, il faut s'occuper du mariage, reprit M. Ludgreen; quand penses-tu être prête, Elsa? dit-il en s'adressant à sa femme.

— Quand on voudra, répondit celle-ci aimablement; si on nous laisse demain nous rendre à la ferme, dans une semaine je serai prête à recevoir nos hôtes.

— Nous sommes aujourd'hui le 25 juillet, et M. de Glanville consultait un almanach : voulez-vous fixer le mariage au 1er août? cela donnera juste à Mme Ludgreen la semaine qu'elle réclame pour ses préparatifs; ce n'est certes pas excessif et chacun se reposera un peu pendant ce temps-là.

— Voilà qui est décidé, s'écria M. Ludgreen, le 1er août est fixé; ainsi, dès ce soir, j'emmène tout mon monde à Bjölstad. Maintenant il y a encore

une grave question à élucider : dans notre famille, qui est extrêmement ancienne, nous avons toujours jusqu'ici gardé les vieilles coutumes et toutes nos jeunes filles sont parties de Bjölstad pour l'église en costume du pays, et nous sommes restés fidèles à tous les usages. Mais, si cela vous contrarie, cher monsieur?... et M. de Ludgreen s'adressait à M. de Glanville.

— Comment donc! ce n'est certes pas moi qui vous ferai déroger à vos belles coutumes norvégiennes, s'écria M. de Glanville. Qu'en dis-tu, Pierre?

— Je serai ravi de mener ma petite Christina à l'église de quelque façon qu'elle soit habillée, répondit Pierre, et je suis trop heureux pour m'opposer à aucuns de vos désirs!

— Mais, reprit alors Mme Ludgreen, je tiens cependant à vous dire que ces anciennes coutumes s'en vont tout à fait, et que la mode actuelle dans les villes est pour les jeunes filles de revêtir la robe blanche, le voile et les fleurs d'oranger, absolument comme chez vous. Ainsi, si cela vous ennuyait de voir votre future fille dans le costume national, rien n'est plus facile que d'y renoncer.

— Allons, pas tant d'embarras et de politesses de part et d'autre, s'écria, de sa voix bourrue, le bon M. Hurel, notre Christina se mariera en Norvégienne, c'est moi qui le déclare! On est trop heureux quand on peut rester fidèle à ces belles traditions de la famille!

— M. Hurel a raison; vive M. Hurel! s'écria Jeanne.

— A la bonne heure, tu as toujours du bon sens,

ma bonne Jeanne! et nous sommes toujours d'accord! » s'écria M. Hurel avec joie.

En ce moment MM. de Raimbaud et de Montsorin et quelques amis du *Kong-Karl* venaient demander aux familles de Glanville et Ludgreen de se joindre à eux pour un grand dîner d'adieu.

« Je vous remercie mille fois, messieurs, de votre aimable offre, mais à notre grand regret nous ne pouvons accepter, répondit M. de Glanville, mon beau-père M. de Méricourt et notre meilleur ami M. Hurel viennent d'arriver de Paris et nous ne pouvons pas les laisser seuls!

— Il n'en est pas question, en effet, et nous serons très heureux si ces messieurs veulent bien se joindre à nous ce soir, à six heures. »

La grande salle à manger de l'hôtel Britannia était en effet très animée ce soir-là, deux longues tables y étaient dressées, l'une pour les *Cooks* et leur monde, et l'autre pour nos amis et leurs connaissances. Les récits se croisaient gaiement; une vraie lutte à coups de bouteilles de champagne s'établit alors, car il est d'usage qu'au retour du cap Nord on offre à ses voisins du champagne, et chacun répondant à la politesse, il n'y a pas de raison pour que cela finisse, mais tout le monde tombait de sommeil après ces treize jours de navigation où la nuit n'existe à peu près pas; aussi, à huit heures et après des toasts et des vivats sans nombre, on se sépara : les Ludgreen pour partir pour leur ferme de Bjölstad, à une heure de Trondjhem, et le reste des convives pour aller se reposer.

Pierre et Christina étaient un peu tristes de la

perspective de très peu se voir pendant la semaine qui commençait, mais M. Hurel se moqua d'eux en disant qu'ils étaient fort peu à plaindre, et que c'était bien naturel que Mme Ludgreen possédât tranquillement sa fille avant leur longue séparation.

« A quoi allons-nous employer cette semaine à Trondjhem ? » demandait le lendemain M. de Glanville à sa femme ; ils avaient passé une excellente nuit ainsi que toute la jeunesse, et on s'était retrouvé à dix heures dans la salle à manger de l'hôtel.

« D'abord, s'écria M. Hurel qui entrait en ce moment revenant déjà d'une longue station sur le port où il avait causé avec de vieux marins, je trouve que votre devoir comme de bons enfants est de faire visiter à M. de Méricourt les environs de Trondjhem, la ville, le fjord, etc., et il me semble qu'ainsi le temps passera bien vite et que le 1er août arrivera sans qu'on s'en doute.

— C'est une excellente idée, mon ami, répondit M. de Glanville, et que nous allons mettre dès aujourd'hui à exécution en allant en voiture aux chutes de la Nid. »

Les environs de Trondjhem ne sont pas très pittoresques, mais il y a cependant plusieurs intéressantes courses à faire dans l'intérieur du fjord et autour de la ville. M. Hurel avait raison : en faisant ainsi chaque jour une promenade en voiture ou en bateau, en parcourant le soir les quais animés du port et en faisant de beaux achats de fourrures pour la jeune mariée, et pour les autres dames de la famille, la semaine se passa bien vite.

Pierre avait été deux fois à Bjölstad avec la per-

mission de Mme Ludgreen et le 29 juillet il revint à six heures du soir tout joyeux.

« Voici notre invitation, ma mère, s'écria-t-il, on nous attend tous demain à Bjölstad, tout est prêt pour nous y recevoir. »

Le lendemain matin, M. de Glanville louait, en effet, deux landaus pour quelques jours, et, vers dix heures, on quittait l'hôtel Britannia au grand complet, accompagnés par les vœux et les souhaits des passagers du *Kong-Karl* encore à Trondjhem, et par ceux des propriétaires de l'hôtel qui ne tarissaient pas en éloges sur la famille Ludgreen qui était adorée dans le pays.

Après avoir longé pendant quelque temps le fjord de Trondjhem et traversé la Nid, nos amis s'enfoncèrent dans la campagne, et, au bout d'une heure de trajet, par une chaleur tropicale, Pierre annonça qu'on approchait de Bjölstad; en effet, de grands champs bien cultivés se montraient de toutes parts, de beaux arbres apparaissaient et offraient une ombre bienvenue, des sapins et des bouleaux croissaient sur les collines environnantes. La situation de cette ancienne résidence avait été très bien choisie : un beau verger entourait l'habitation, mais aucun jardin d'agrément; nulle part en Norvège il n'y en a autour des fermes.

« Il n'y a pas une seule fleur, Pierre! » s'écria Jeanne avec désappointement, en voyant des salades et de l'oseille remplacer les roses et les œillets qu'elle espérait trouver.

« Oui, répondit son frère, j'ai fait cette observation à Christina, qui m'a dit qu'il n'y avait pas en Nor-

vège de jardins d'agrément dans les fermes ; c'est, je pense, un peuple trop pratique et trop économe pour mettre son temps et son argent à des fleurs. Mais, en revanche, mon futur beau-père a ici en culture plus de sept cents acres de terre dont l'orge est la principale récolte. J'ai déjà visité tout cela, c'est très bien tenu. La Nid coule d'un côté de la ferme et, dans une île contenant environ cinquante acres de terre, tous les animaux de la ferme paissent en liberté ; ils sont très apprivoisés et accourent dès qu'on va les voir, j'y ai été hier avec Christina et Flora et c'était charmant de voir les chèvres, moutons, bœufs, poulains arriver ensemble pour se faire caresser. C'est à qui viendra le premier. Mais voici la ferme de Bjölstad que je vous présente ! »

Les voitures s'arrêtaient, en effet, dans une grande cour entourée de plusieurs longs bâtiments. Christina et sa mère étaient sur le seuil pour souhaiter la bienvenne à leurs hôtes si impatiemment attendus.

« Vous voilà enfin ! et Mme Ludgreen serrait les mains à M. de Glanville. Si je n'avais pas été si occupée cette semaine j'aurais trouvé le temps bien long sans vous, mes chers amis, mais venez voir vos modestes chambres et manger le *middag* réglementaire d'une *gaard* norvégienne. »

La maison d'habitation était longue et basse et après avoir traversé une immense cuisine, Mme Ludgreen fit monter ses hôtes à leurs appartements très modestes en effet, mais d'une propreté admirable.

« J'espère que vous ne vous trouverez pas trop mal à Bjölstad, ajouta l'aimable femme, j'ai fait de mon mieux, mais nous ne sommes ici ni à Christiania ni

même à Trondjhem, et il manque beaucoup des raffinements de la vie auxquels vous êtes habitués !

— Merci, chère amie, nous serons délicieusement bien », et Mme de Glanville s'occupait à défaire son sac et les malles qu'on venait de lui apporter.

Un joyeux *middag* réunit les de Glanville et Ludgreen à une heure de l'après-midi ; puis, après le repas, M. Ludgreen se leva de table et s'écria :

« Mes amis, nous sommes ici dans le pays de la liberté, chacun peut donc faire ce qu'il veut de son après-midi ; la seule chose que je demande, c'est qu'on s'amuse et qu'on soit exact pour le souper à huit heures. »

Mme de Glanville demanda à rester tranquillement à la ferme et à s'initier un peu aux habitudes d'une *gaard* norvégienne, la jeunesse se répandit gaiement dans la campagne, à la recherche de fleurs sauvages et de branches de bouleau pour décorer la ferme, et M. Ludgreen entraîna ces messieurs pour leur faire admirer ses belles cultures, qui étaient renommées bien justement.

Le dîner fut très gai, mais la soirée fut courte, tous étaient fatigués et le lendemain il fallait donner un fier coup de collier pour achever les préparatifs.

Dès trois heures du matin, on se remuait dans la ferme, les servantes lavaient les planchers de sapins, frottaient les meubles, d'autres tuaient les nombreuses volailles nécessaires pour les nombreux invités, d'autres encore préparaient les *flatbrod*, les *knackebrod*, etc., personne n'était oisif quand, à cinq heures du matin, Jeanne et Christina descendirent ensemble dans la vaste cuisine.

Pierre y était déjà et il attendait ces demoiselles, disait-il, en les saluant gravement, pour se mettre à leurs ordres.

« Allons vite, encore aux bouleaux, s'écria Christina, nous n'en avons pas assez; cela paraît peut-être ridicule que nous travaillions, Pierre et moi, à tout décorer pour notre mariage, mais cela se fait toujours ainsi ; du reste, vous allez voir arriver sous peu des nuées d'ardents travailleurs et il faut avoir de la besogne pour eux. »

Deux heures plus tard, Pierre, Christina et Jeanne revenaient ayant chargé deux ânes de leur récolte feuillue, la cour et la cuisine étaient déjà pleines d'un joyeux va-et-vient et on les réclamait à grands cris.

Suivant la vieille coutume, chacun avait apporté sa contribution (le *forning*) au repas de noce, consistant en pâtés de poissons, en puddings et gâteaux aux fruits, sans compter des boissons de tout genre.

Christina entra gaiement dans la cuisine avec son fiancé, et, après avoir reçu tous deux un nombre de baisers effrayants, ils se mirent à table avec la joyeuse jeunesse pour prendre le *frockhost* de sept heures, café au lait, lait caillé, pain, beurre, fromage, œufs et gâteaux.

« Allons, gourmande et paresseuse jeunesse, avez-vous bientôt fini? s'écriait, une demi-heure après, Mme Ludgreen en entrant dans la salle avec une grande branche de bouleau à la main, vite à l'œuvre. »

Son appel fut entendu et toute la joyeuse bande se précipita dans la çour. Là des arcs de triomphe furent construits, des guirlandes sans fin furent

tressées et toujours avec des branches de bouleau qui, en Norvège, représente la fleur d'oranger qui n'existe pas.

M. Ludgreen était un riche fermier et très aimé comme tel, il était *namndenam* ou juré et rendait la justice avec une grande droiture.

On disait que la ferme de Bjölstad avait été construite en 1220 et que, depuis cette date-là, elle n'était jamais sortie des mains de la famille Ludgreen.

La journée fut donc employée à décorer l'extérieur et l'intérieur de la ferme et à préparar la fête du lendemain; mais où coucher toute la jeunesse qui s'était rendue à l'invitation de M. et Mme Ludgreen? On avait improvisé des espèces de lits de camp dans une grande grange, et là jeunes gens et jeunes filles s'étaient étendus sans se déshabiller et avaient passé une nuit excellente vu leur âge.

Le 1er août, ce jour si impatiemment attendu par Christina et par Pierre, était donc enfin arrivé.

Toutes les jeunes filles avaient fait une jolie toilette fraîche et claire, et il s'agissait maintenant d'habiller Christina.

Elle avait revêtu l'épaisse jupe de laine bleu foncé, la veste de drap noir brodée de couleurs vives, la chemisette blanche ressortait en bouffant sur le devant de la poitrine et les manches laissaient voir ses jolis bras blancs, le tablier de soie brune brodé des mêmes couleurs que le corsage, les bas blancs brodés aussi et les souliers à bouches d'argent ciselé, tout cela faisant un très joli ensemble.

« Pierre, vous pouvez venir assister à la fin de la toilette de votre fiancée », vint dire enfin M. Lud-

green à l'infortuné Pierre qui se promenait solitairement depuis deux heures, en trouvant que les atours de sa fiancée prenaient trop de temps à préparer.

Il fut récompensé de son attente en entrant dans la grande chambre de Mme Ludgreen, Christina était assise au milieu de ses demoiselles d'honneur qui toutes avaient un mot à dire. Ses cheveux commençaient à repousser et formaient de jolies petites boucles dorées; on mettait sur sa tête la belle couronne d'or enjolivée de pierreries qui avait servi de tout temps aux demoiselles Ludgreen dans ce grand jour.

Pierre s'avançait doucement, il était trop ému pour parler, jamais il n'avait vu Christina si jolie; le costume national lui allait si bien et cette couronne la revêtait d'une calme majesté.

« Qu'en dis-tu, Pierre ? s'écria Jeanne avec enthousiasme, est-elle assez jolie ta petite fiancée ?

— Oui, reprit Germaine en saisissant la main de Pierre, regarde comme nous l'avons fait belle, ta Christina, et l'enfant dansait de joie.

— Il ne reste plus qu'à parer Christina des fleurs artificielles et des bijoux qu'on lui a donnés, dit Mme Ludgreen, puis, ajouta-t-elle en embrassant sa fille avec émotion, il faudra nous rendre à l'église ! »

Le corsage de Christina fut, en effet, bientôt couvert de petits bouquets de fleurs artificielles et de broches de tous genres, ce qui ôtait un peu d'élégance au costume, mais telle était la vieille habitude, il fallait s'y conformer.

M. Ludgreen amena aussi les messieurs de la famille pour contempler la jeune fiancée, puis,

l'heure du départ étant arrivée, de nombreux véhicules de tout genre firent leur apparition; les deux landaus de M. de Glanville prirent la tête de file en emportant les fiancés et les parents, puis le reste de la société suivit. Plus il y a de voitures, plus une noce est belle, aussi tous avaient tenu à venir avec leurs karrioles, charrettes, etc., pour se rendre à l'église du village, qui était très peu éloignée.

La petite église présentait ce jour-là un aspect des plus brillant; elle était comble, même les ailes, plus de deux mille personnes devaient y être entassées; tous avaient voulu assister au mariage d'un Français avec leur chère Mlle Christina.

Christina et Pierre étaient debout devant l'autel avec leurs nombreuses demoiselles d'honneur groupées autour d'eux, il y en avait plus de cent cinquante.

On les reconnaissait facilement aux bouquets de fleurs artificielles qu'elles portaient à leurs chapeaux et à leurs corsages.

Le pasteur après être monté en chaire, et avoir donné la bénédiction, indiqua une hymne de louange qui, admirablement chantée par des centaines de voix et accompagnée par un excellent orgue, faisait un effet magnifique; puis, le pasteur descendit de la chaire, et les mariés et lui s'étant rendus sous un dais rouge devant l'autel, les promesses de fidélité furent échangées et les anneaux d'or furent remis aux jeunes gens.

Quelques paroles émues du pasteur furent alors prononcées en norvégien, et après la bénédiction générale tout le monde se leva.

Une confusion indescriptible suivit alors et Pierre

eut toutes les peines du monde à prendre le bras de sa femme, et à l'emmener à travers la foule sympathique jusqu'au landau qui les attendait devant le porche.

Il réussit enfin et ils partirent ensemble les premiers, suivis bientôt par les centaines de voitures qui ramenaient les invités à Bjölstad.

Là, l'heureux couple fut fêté et complimenté. Pierre et Christina se tenant par la main attendirent ainsi que tous leurs amis et connaissances les eussent embrassés, puis M. et Mme Ludgreen donnèrent le signal de se rendre à table.

Alors eut lieu la scène habituelle en Norvège : à mesure que M. Ludgreen appelait un hôte distingué pour le mettre à la table d'honneur, celui-ci par modestie restait au fond de la chambre, et ne se rendait à l'invitation du maître de la maison que contraint et forcé; cette sorte de lutte modeste se reproduisant un grand nombre de fois, on ne se mit à table que longtemps après l'heure convenue.

« Ah! chère madame, comment avez-vous pu arriver au bout d'une affaire pareille, disait M. de Méricourt qui était à la droite de la maîtresse de la maison, jamais je n'aurais rêvé une fête semblable si je n'y avais assisté. Combien avez-vous d'invités en ce moment à Bjölstad?

— Cinq ou six cents, je ne sais pas au juste, cher monsieur; pendant toute la journée, on mangera à Bjölstad dans toutes les salles, à la cuisine, dans la cour, et pendant toute la semaine on viendra nous voir et on s'attendra à trouver table mise, ajouta Mme Ludgreen en souriant.

— Mais combien avez-vous donc tué d'animaux pour nourrir ces centaines de personnes, cela m'intéresserait de pouvoir le raconter en revenant à Honfleur? » disait à son tour Mme de Glanville à la belle-mère de Pierre.

« Dix bœufs, vingt moutons, une quantité de saumons, ont été employés à faire les rôtis chauds, les pâtés, les viandes en gelée, sans compter des milliers de pommes de terre, des centaines de fromages, de livres de beurre, etc. Depuis mon retour du cap Nord toutes les femmes de la ferme ont été employées à préparer tout cela!

— Et que donnez-vous en boisson à ces populations, chère madame?

— Une quantité de tonneaux de bière légère ont été mis en perce; puis, comme boisson plus remontante, j'ai fait donner de petits barils de *brandvin*, de porto, et des centaines de bouteilles de punch suédois qui est très apprécié ici. Peut-être reviendra-t-on m'en demander, car il est difficile de s'imaginer ce que peuvent consommer nos paysans norvégiens dans les repas de noce. Je crois vraiment qu'ils restent plusieurs jours sans manger avant le jour du mariage!

— Mais il faut que je porte un toast, n'est-ce pas l'usage? » et M. de Glanville se levait en prenant son verre.

« Je regrette, dit-il, de ne pas pouvoir m'exprimer dans la langue du pays où nous sommes, mais je tiens à remercier les nombreux convives ici présents de l'excellent accueil qu'ils ont fait à mon fils et à ma famille. Je bois aux jeunes mariés.

— *Hip, hip, hurrah! hip, hip, hurrah! hip, hip, hurrah!* » Et les verres s'entrechoquèrent gaiement.

M. Ludgreen se leva à son tour et, après avoir traduit en norvégien le toast de M. de Glanville, il en porta un très aimable « aux Français qui avaient bien voulu venir chercher en Norvège une fille, une sœur et une femme, à M. et Mme de Glanville, à M. et Mme Pierre de Glanville ».

Pierre répondit et essaya, au grand amusement général, de dire quelques paroles en norvégien. Il n'y réussit vraiment pas mal et fut acclamé par tous.

L'heure avançait cependant et personne ne paraissait penser à se lever de table.

Pierre regardait sa montre, il était cinq heures; on était depuis une heure de l'après-midi occupé à l'agréable occupation de se nourrir d'excellentes choses, et les rires et les chants se succédaient gaiement.

A un signe de Mme Ludgreen, Pierre prit la main de Christina et l'engagea à se lever; puis, saluant tous deux l'assistance, ils se préparèrent à quitter la table.

Alors un tonnerre de récriminations les assaillit : « Pas encore! trop tôt! non, non! c'est impossible! » sortaient de toutes les bouches, et il fallut l'adresse de Pierre qui emmena rapidement sa femme pour qu'on les laissât partir.

M. et Mme Ludgreen, M. et Mme de Glanville s'étaient levés eux aussi; la pauvre Mme Ludgreen, elle était très courageuse, mais elle avait le cœur gros, car elle allait perdre pour bien longtemps sa Christina, sa fille bien-aimée.

« Vous la soignerez bien, Pierre, je vous la confie, je sais que vous l'aimez, et elle pressait Pierre sur son cœur maternel. Adieu, ma fille, Dieu te garde! et elle couvrait Christina de baisers.

— Au revoir, à Honfleur, dans un mois, mes enfants, que Dieu vous bénisse et vous garde, bon voyage! » et M. de Glanville faisait monter en voiture l'heureux couple.

La voiture s'ébranla et quitta le porche hospitalier de Bjölstad; Christina et Pierre se mirent à la portière en agitant leurs mouchoirs.

Ils étaient partis pour leur voyage de noce et pour ce voyage de la vie à deux ici-bas, qui est si beau quand Dieu le bénit!

CHAPITRE XXV

TRAJET DE TRONDJHEM A STOCKHOLM

Les jeunes mariés étaient partis, et leurs parents avaient le cœur un peu serré, surtout la bonne Mme Ludgreen; elle aimait beaucoup Pierre, elle était convaincue qu'il rendrait sa fille heureuse, et en même temps, elle voyait s'éloigner d'elle sa fille aînée, sa Christina!

Elle avait donc bien envie de pleurer, mais elle serra la main de Mme de Glanville comme pour se donner du courage et les deux mères, qui se comprenaient bien, rentrèrent dans la salle à manger.

Ici, on ne pensait qu'à rire, manger, boire et s'amuser. Jeanne, qui avait été mise à la table de la jeunesse, trouvait que les mariages norvégiens étaient bien plus amusants que les mariages français.

« Ah! chez nous, disait-elle à un beau jeune homme, cousin des Ludgreen, qu'on avait mis à côté d'elle, en France, les mariages ne sont pas comme ici occasion de réjouissance générale, on invite ses amis

et connaissances à l'église, puis à un lunch debout après la cérémonie religieuse et tout est dit.

— Espérons, lui dit le jeune Bjostern, que cette bonne coutume ne s'effacera pas à son tour en Norvège, mais je dois vous dire que mes cousins Ludgreen ont très bien fait les choses ; depuis bien des années dans le pays, il n'y avait pas eu fête pareille et on en parlera pendant longtemps encore. Et puis, mademoiselle Jeanne, si vous trouvez les mœurs de ce pays-ci si agréables, pourquoi n'y resteriez-vous pas ? » Jeanne devint toute rouge et ne répondit pas.

« Allons-nous rester encore bien longtemps à table ? s'écriaient à leur tour Germaine et Ferdinand établis à une table d'enfants.

— Je voudrais bien courir un peu et organiser quelques jeux, ajoutait Ferdinand ; qu'en penses-tu, Germaine ?

— Oui, oui, allons courir ! » s'écrièrent tous les enfants et on entendit bientôt dans la cour et le verger de joyeux ébats.

Des jeux de toute sorte s'organisèrent : courses-furet, cache-cache. Ferdinand et Germaine prenaient gaiement leur part des réjouissances.

Un joli feu d'artifice termina cet heureux jour et des milliers de feux de Bengale, allumés partout, dans la maison, le verger, la cour et les champs, donnèrent un aspect féerique à cette immense ferme et à ses nombreux bâtiments, qui paraissaient émerger au milieu d'un énorme incendie de toutes les couleurs.

Malgré les récriminations de la famille Ludgreen, qui voulait garder encore leurs amis français toute

la semaine suivante, M. de Glanville annonça le lendemain qu'il fallait penser au retour, et après des adieux chaleureux et des promesses de se revoir bientôt en France, nos voyageurs remontèrent en voiture le 2 août à deux heures et reprirent le chemin de Trondjhem. Là on boucla rapidement les malles et, le 3 août à sept heures du matin, M. de Glanville établissait les siens dans un wagon du *Meraker-bahn* pour se diriger vers Ostersund en Suède. Le chemin de fer longe la vallée du Meraker, après avoir couru pendant deux heures le long du fjord de Trondjhem, souvent bordé de rochers abrupts que la poudre a transformés en rampes et petits tunnels pour livrer passage au chemin de fer à une voie comme tous ceux de Norvège.

Le long du trajet, Jeanne, à qui Pierre avait confié son appareil, essaya de prendre quelques vues avec l'aide de Mlle Loriot.

« Vous avez l'air de ne pas être très fortes dans l'art du photographe, mes pauvres demoiselles, s'écriait M. de Glanville en voyant les efforts infructueux de Jeanne pour mettre les châssis à leur place, et je crains bien que vous ne rapportiez aucune photographie réussie et que l'appareil de Pierre ne soit plus ou moins faussé.

— Veux-tu te taire, papa, tu es un oiseau de mauvais augure! s'écria Germaine avec indignation; moi je crois au contraire que Jeanne et Mlle Loriot réussiront très bien; elles se donnent tant de peine, et maman m'a toujours dit que, quand on se donnait de la peine, on faisait ce qu'on voulait.

— Ah! Mlle Germaine est devenue un petit philo-

sophe en Norvège! s'écria M. Hurel, que la figure animée de la petite fille amusait beaucoup; c'est bien, ma petite, défends les opprimés, c'est un beau rôle!

— Quand il n'y aura pas d'autres opprimés que Jeanne, et cela par son père, je ne serai pas très inquiet, reprit en riant M. de Méricourt. Mais comme nous restons longtemps à ces petites stations! évidemment le peuple norvégien n'est pas pressé! »

Après six heures de trajet, et au sommet d'un plateau très élevé, le train s'arrêta définitivement.

« Nous voici à la frontière suédoise, dit M. de Glanville en aidant sa famille à descendre, il faut ici faire examiner nos bagages. Je crains que notre grande caisse de souvenirs n'excite la curiosité des douaniers. »

En effet, ces braves agents du fisc suédois voulaient absolument qu'on ouvrît et qu'on déballât la fameuse caisse, mais M. de Glanville s'y refusait obstinément, en montrant le mot de Paris inscrit en grosses lettres sur plusieurs côtés de la caisse; il arriva enfin à leur faire comprendre que leurs bagages ne faisaient que traverser la Suède, et obtint la franchise.

Quand, après cette longue lutte avec les douaniers qui avaient du reste été fort polis, M. de Glanville voulut faire remonter les siens dans le compartiment qu'ils venaient de quitter, il vit avec grand étonnement que le train norvégien était reparti pour Trondjhem et que c'était un train suédois qui allait entraîner nos amis vers Ostersund. Pendant ce long arrêt, on avait fait une station à la salle à manger et on avait pris le *frockhost*.

20

« Voyez, mon ami, disait M. Hurel à M. de Glanville en remontant en wagon, la voie n'est pas de la même largeur, il serait donc impossible de continuer dans le même train, mais cela nous montre que les Norvégiens et les Suédois ne sont pas si bons amis qu'on pourrait le croire puisqu'ils n'ont pas une largeur unique de voies ferrées.

— Comme les wagons sont laids et peu confortables ! » s'écriait Jeanne qui installait les nombreux petits bagages de sa famille, « ces compartiments de premières ressemblent absolument à de mauvaises secondes en France : voyez comme ils sont durs et étroits ; par exemple, nous ne serons pas gênés par les voyageurs, on dirait que le train nous est réservé.

— Oui, mes enfants, je viens de causer avec le chef de gare, qui sait heureusement quelques mots d'anglais et qui me dit que ce chemin de fer est encore très peu fréquenté, car il n'est pas officiellement ouvert; c'est le 5 août seulement que le roi de Suède et de Norvège viendra à Ostersund pour faire l'inauguration de cette nouvelle ligne qui va directement de Trondjhem à Stockholm. »

Nos amis s'étaient bien établis dans leurs compartiments plus ou moins confortables et ne se lassaient pas de regarder le paysage défiler devant leurs yeux.

C'était un tout autre pays, de hauts plateaux presque déserts et incultes auxquels succédaient ensuite des forêts de très grande étendue, mais d'assez maigre apparence et d'une monotonie absolue. La Suède fait apprécier les charmes pittoresques de la Norvège.

« Où sommes-nous donc? » s'écriait Ferdinand en s'étirant. Il s'était endormi tout en admirant les sapins qui défilaient devant les fenêtres du wagon.

« Tiens, un lac! allons-nous le traverser en chemin de fer?

— Non, mon enfant, nous allons descendre de wagon encore une fois et voici le bateau à vapeur qui va nous transporter de l'autre côté de l'eau à Ostersund. »

Grâce à l'obligeance du capitaine du petit steamer, M. de Glanville apprit que le train repartait le soir même d'Ostersund pour Stockholm, renseignement bien simple qu'il avait été absolument impossible de recueillir en Norvège; il est à remarquer, d'ailleurs, que la Norvège n'est pas au courant de ce qui regarde la Suède et on y affecte même de ne pas la bien connaître pour ne pas dire qu'on la déteste!

« Voici évidemment le commencement des préparatifs pour l'inauguration de la ligne, s'écriait Jeanne, car un grand arc de triomphe en branches de sapins s'élève à droite de la voie, et que de drapeaux! C'est dommage que nous ne soyons pas arrivés deux jours plus tard, cela aurait été curieux à voir!

— Oui, mon enfant, mais il est impossible d'allonger notre voyage, lui répondit M. de Glanville, nous avons déjà assez fait l'école buissonnière, grâce au mariage de Pierre.

— Je ne pense pas que vous le regrettiez, mon ami, reprit sa femme en souriant, nous y avons gagné une délicieuse fille! »

La nuit se passa sans incident, mais sans beaucoup de sommeil, vu la dureté des wagons. Sur tout le par-

cours du trajet d'Ostersund à Stockholm le sol est constamment jonché de roches plus ou moins abondantes, qui sont semées sans ordre au milieu des bois et des tentatives de cultures. Elles semblent vouloir rappeler au voyageur que tout ce pays a dû être autrefois recouvert d'immenses glaciers qui ont ainsi laissé partout des traces de leur passage.

Le matin, le train s'arrêtait à Rollness où, comme dans toutes les stations suédoises, se trouvent un hôtel et un restaurant. Aussi, ayant fait une toilette très agréable après la nuit passée en wagon, et ayant pris un bon déjeuner dans le genre de la Norvège, nos amis repartirent pour Stockholm.

La belle université d'Upsal fut rapidement traversée, mais M. de Glanville promit bien à Jeanne et à Mlle Loriot de les ramener visiter cette ville suédoise si intéressante et si renommée dans toute l'Europe.

Enfin, à quatre heures et demie, et après trente-trois heures de voyage sans arrêt, sauf pour les repas, la famille de Glanville entrait dans la gare de Stockholm. Bien fatigués mais très heureux d'avoir accompli ce long voyage sans accrocs, ils prirent deux fiacres qui les conduisirent au Grand Hôtel de Stockholm, magnifique bâtiment qui, à l'extérieur, paraît être un palais ou un musée. Cet hôtel, le premier de Stockholm, occupe une des plus belles positions de la ville, au bord de l'un des bras de la rivière qui fait communiquer le grand lac Mælar avec le fjord de Stockholm et en face de la colline couverte presque en entier par le palais du roi qui passe pour être le plus grand et le plus beau palais d'Europe.

A l'hôtel, Mme de Glanville eut l'agréable surprise de trouver une dépêche des jeunes mariés datée de Christiania.

« Bien arrivés Christiania où passons quelques jours incognito, embrassons tous, sommes bien heureux. PIERRE et CHRISTINA. »

« Trois mots de trop, s'écria M. Hurel en lisant la dépêche, ils n'avaient pas besoin de nous faire la dernière déclaration, on s'en doutait », et le brave officier de marine se frottait les mains avec satisfaction. Nous voici donc à Stockholm, et dire que je n'y suis jamais venu! aussi vais-je la visiter à fond cette belle ville, et j'invite à me suivre Jeanne et Mlle Loriot, nous nous entendrons fort bien. »

Les visages de Ferdinand et de Germaine s'étaient allongés, ils n'avaient rien dit, mais paraissaient fort tristes.

« Qu'avez-vous donc, mes petits? demanda leur grand-père en leur prenant la main pour entrer dans l'hôtel.

— Oh, grand-père, Hurel ne veut pas de nous! et Germaine éclatait en sanglots.

— Il ne faut pas pleurer, Germaine, nous nous amuserons sans lui puisqu'il est si méchant, s'écria Ferdinand avec conviction. Méchant Hurel qui fais pleurer Germaine, je te déteste, et l'enfant montrait le poing à leur vieil ami.

— Allons, allons, qu'est-ce que j'entends, et M. Hurel enlevait Germaine dans ses bras puissants : tu crois, petite bécasse, que je ne veux pas de vous; allons, essuie tes yeux et que je vous voie rire tous deux et un peu vite! »

Les chagrins les plus profonds des enfants ne sont pas graves et tout le monde était bien content de dîner confortablement à huit heures du soir. Un vrai repas français réunissait nos amis dans la belle salle à manger du grand hôtel.

« Les repas norvégiens sont pittoresques et curieux, s'écriait M. de Glanville en mangeant un potage à la reine, mais positivement je préfère notre bonne cuisine française !

— Je crois que même les Suédois et les Norvégiens sont de votre avis, monsieur, répondit un convive assis en face de M. de Glanville à la table d'hôte du Grand Hôtel, rien ne peut rivaliser avec la bonne cuisine française ! »

Après le dîner, nos amis sortirent de l'hôtel pour aller faire encore une petite promenade sur le quai.

Une quantité de bateaux à vapeur de toutes grandeurs, depuis les grands transatlantiques jusqu'à des petites chaloupes à hélices, stationnaient ou circulaient dans les divers bras de la rivière qui séparent les huit principales îles sur lesquelles la ville est bâtie.

« Je regrette bien, mes amis, s'écriait M. de Glanville en admirant ce mouvement maritime si intense, que nous soyions arrivés à Stockholm par la voie ferrée. Chacun me dit que si on veut avoir une vraie idée de cette ville si curieuse il faut arriver par mer, ou plutôt par le fameux lac Mælar. Il a plus de cinquante kilomètres de long et est absolument couvert d'îles innombrables.

— Oui, mon père, reprit Jeanne, je viens de lire dans le guide qu'il y a plus de quatorze cents îles

dans le lac Mælar, et que ses rivages découpés sont couverts de petites villes, de villages, d'églises, de châteaux en ruines et de jolies villas modernes, sans oublier de belles fermes, tout cela alternant avec de grandes masses de rochers abrupts, des forêts sauvages et sombres et de jolies rivières.

— Stockholm est, comme vous le voyez, mes enfants, bâtie sur ces nombreux îlots, reprit M. de Glanville, ses rues, ses places, sont en réalité des canaux et de petits lacs intérieurs, c'est en un mot une Venise du Nord ! Mais prenons un de ces nombreux petits bateaux à vapeur omnibus et faisons-nous promener dans tout ce labyrinthe de maisons. »

Après avoir longé l'Arsenal, où plusieurs chaloupes canonnières étaient amarrées, nos voyageurs se promenèrent pendant une heure environ dans les différents petits bras du lac ; de tous côtés, de hautes maisons s'élevaient et, auprès de chaque porte, de nombreuses chaloupes attendaient le bon vouloir de leurs propriétaires. Nos amis avaient admiré le palais royal situé sur l'île de Riddarsholm, c'est un immense bâtiment taillé dans le granit.

« Voici le palais du roi ! s'écria Jeanne qui cherchait toujours dans son livre les curiosités de la ville, mais quelle idée malheureuse ont eue les Suédois de peindre en jaune ces belles pierres de granit !

— Ils ont probablement désiré dissimuler la pierre pour faire croire que le palais était bâti en bois, répondit M. de Glanville. Mais voici la cathédrale, la vieille basilique de Storkyrhran qui dresse sa masse rouge et lance au ciel ses cinq flèches effi-

lées. Nous voici enfin à Djurgarden, mes enfants, ajouta M. de Glanville, et là nous allons quitter notre véhicule maritime et nous irons visiter cet intéressant endroit. C'est dans ce jardin que se rendent tous les soirs, pendant l'été, non seulement la société élégante de Stockholm, mais même toute sa population.

— Ah! quel curieux rendez-vous de plaisirs de toute sorte », disait alors Jeanne qui donnait la main à Germaine, un peu émue de tout le bruit et le va-et-vient de *Djurgarden*, « on dirait un champ de foire. Regarde, mon père, voici des cirques, des théâtres en plein air, des baraques de saltimbanques, et enfin que de restaurants, on ne court aucun risque de manquer ici de rafraîchissements!

— Oui, mon enfant, reprit Mme de Glanville. Regarde, que de joyeuses sociétés arrivent comme nous; on vient évidemment ici souper en famille. Voilà le plus grand restaurant, *Hasselbaken*, qui est absolument pris d'assaut par les convives; on vient ici par bien des moyens de locomotion, à pied, en voiture ou en tramway, par les ponts et enfin par ces milliers de petits bateaux. Mais que fait-on donc là-bas? »

En effet, de l'une des terrasses d'un des grands restaurants, partaient des cris sauvages poussés simultanément par plusieurs personnes, et ressemblant absolument aux aboiements d'une meute dressée à hurler en cadence. Informations prises auprès d'un garçon sachant un peu l'anglais, M. de Glanville apprit que c'était la façon suédoise de porter des toasts dans les banquets. En effet, nos

amis, s'approchant de la terrasse d'où venait ce bruit étrange, virent une longue table entourée d'officiers suédois de terre et de mer, parmi lesquels étaient intercalés, çà et là, des officiers anglais invités à l'occasion d'une grande fête de gymnastique, et dont les uniformes rouge vermillon tranchaient agréablement avec le bleu et le noir des Suédois.

Des *hip*, *hip*, *hurrah!* répondirent bientôt aux premiers cris des Suédois et quand M. de Glanville entraîna ses enfants qui ne se lassaient pas de contempler ce spectacle d'un nouveau genre, Germaine et Ferdinand trépignaient de bonheur en voyant six officiers anglais saisir un gros et brave Suédois aussi gai qu'eux et le porter en triomphe tout autour de la salle!

« Oh! c'est trop amusant, papa, je t'en prie, laisse-nous ici encore un petit moment! s'écriait Ferdinand en jetant un regard suppliant à son père.

— Non, mon enfant, c'est assez; allons maintenant voir un cirque suédois, et ensuite nous rentrerons à l'hôtel. »

Ferdinand oublia bien vite ses regrets de quitter les officiers suédois, en admirant avec enthousiasme de très jolis tours de force, des clowns bien dressés, un habile danseur de corde et enfin ce qui mit le comble à son bonheur, ce furent deux petits cochons dont l'un blanc et l'autre noir, très bien dressés tous deux, obéissaient parfaitement aux moindres gestes de leur maître.

Ils faisaient les tours les plus drôles, se mettant à genoux, croisant leurs petites pattes de devant, s'asseyant sur des petits fauteuils, etc.; les applaudisse-

ments éclataient de toutes parts, car les Suédois, qui paraissent si calmes, peuvent devenir très bruyants et arriver à une excitation qui rappelle celle des peuples du Midi.

« Oh, papa, ne nous en allons pas encore, je t'en prie ! » et Germaine prenait la main de son père en le suppliant de ne pas quitter le cirque, « nous ne nous sommes jamais tant amusés !

— C'est possible, mon enfant, lui répondit sa mère, mais les meilleures choses ont une fin ; prends la main de Mlle Loriot et sortons de ce lieu de délices. »

M. de Glanville fit alors signe à une voiture découverte et ramena sa famille par les ponts, au Grand Hôtel, où d'excellentes chambres attendaient nos voyageurs.

Il faisait un temps splendide et la chaleur extrême de la journée était tempérée par un délicieux vent frais qui faisait onduler l'eau du lac Mælar, illuminé par des milliers de lanternes diverses qui se croisaient dans tous les sens.

M. et Mme de Glanville restèrent longtemps à leur fenêtre, ne pouvant se lasser de contempler ce spectacle féerique, et causant du bonheur de Pierre et du résultat obtenu par ce beau voyage !

CHAPITRE XXVI

STOCKHOLM, UPSAL, COPENHAGUE

Après une matinée employée à écrire des lettres, à les porter à la poste, et à faire quelques emplettes dans la ville, M. de Glanvile proposa aux siens d'aller visiter le musée national.

On sortait d'un excellent déjeuner, tous étaient reposés par une bonne nuit, et on était décidé à voir beaucoup de choses intéressantes ce jour-là, car M. de Glanville commençait à désirer rentrer à Honfleur et n'était pas disposé à prolonger beaucoup le séjour à Stockholm.

Le musée national valait la peine d'être visité, on y trouvait reproduits en cire des groupes d'habitants de la Dalécarlie, du Télémarken, de la Finmarke et, en un mot, de tous les coins de la Suède et de la Norvège. Jeanne aurait bien voulu esquisser quelques-uns de ces groupes sur son album, mais son père n'était pas très enthousiaste et il entraîna bientôt les siens vers la sortie.

« Ce n'est, en somme, qu'un joli musée Grévin de

la Suède et de la Norvège, s'écriait-il, et nous ne sommes pas venus à Stockholm pour voir des choses semblables; allons plutôt prendre un petit bateau à vapeur et nous nous ferons mener sur le lac Mælar, de façon à connaître la vue si réputée de Stockholm de ce côté-là.

— Oui, répondit Mme de Glanville, puisque nous n'avons pas le temps de visiter les musées et les environs je me rallie à l'idée de votre père et je préfère la belle nature aux beaux-arts.

— Tenez, voici justement un bateau qui se dirige vers nous, prenons-le et laissons-nous mener à l'aventure », reprit M. de Glanville, et en disant ces mots, il aidait les siens à monter dans un de ces nombreux petits bateaux omnibus qui passaient à chaque instant, prenant et laissant des voyageurs.

Pendant près d'une heure, les rives du lac Mælar furent encore bordées par des docks, des usines, des arsenaux, et autres constructions navales de tous genres; mais ces bâtiments, industriels ou autres, cessèrent peu à peu, et les bords du lac devinrent de gracieuses pentes boisées et entremêlées de rochers et de petites prairies sur lesquelles s'échelonnaient de nombreuses maisons de campagne, depuis le modeste chalet jusqu'au château et au grand parc.

Après un trajet d'une heure et demie au milieu des quatorze cents îles qui entourent Stockholm, le petit bateau à vapeur s'arrêta enfin devant une grande maison blanche située au milieu d'un beau parc.

« Où sommes-nous donc, papa, et pouvons-nous descendre un peu ici? demandait alors Ferdinand qui commençait à trouver un peu monotone la promenade en bateau.

— Nous voici arrivés à Ulriksdal, répondit M. de Glanville, c'est une ancienne demeure royale, dont Charles XV a fait un musée. Nous pourrions y jeter un rapide coup d'œil avant de reprendre un bateau pour retourner à Stockholm! »

Une très belle avenue de tilleuls en pleines fleurs conduisait au château, cela embaumait et Mme de Glanville s'écriait avec bonheur :

« Quelle bonne odeur! il me semble que cela m'arrive tout droit de France, et elle cueillait une petite branche d'un de ces immenses tilleuls.

— Savez-vous, mes chers enfants, que l'heure avance, il faudra essayer de trouver à dîner ici, car je vois que nous ne rentrerons que très tard à Stockholm!

— Oui; mais où nous adresser? et comment nous faire comprendre? répondit Mlle Loriot, qui paraissait très fatiguée; pour ma part je n'en puis plus et je resterais volontiers étendue sur cette belle herbe verte à respirer cette brise embaumée!

— Voici une femme. » Et M. de Glanville s'avança vers elle, mais impossible de se faire comprendre. A la demande d'un restaurant, la brave Suédoise montrait toujours imperturbablement la porte du château et il fut impossible de rien tirer d'elle en fait de renseignements utiles.

« Allons donc visiter le château, s'écriait Jeanne, nous ne pouvons rester là à attendre qu'un dîner

nous tombe du ciel. Qui sait? nous trouverons peut-être à Ulriksdal quelqu'un sachant l'anglais? »

Le château d'Ulriksdal est en réalité un musée contenant les objets précieux ayant appartenu aux divers rois de Suède, les tableaux peints par le roi Charles XV, des bijoux, de vieilles porcelaines, le tout arrangé avec beaucoup de goût.

Nos voyageurs admirèrent surtout une magnifique collection de buffets et de bahuts de différents styles, depuis les florentins les plus purs jusqu'aux marqueteries norvégiennes. Certains de ces bahuts ont, dit-on, coûté cent quatre-vingt mille et deux cent mille francs chacun.

Après avoir parcouru de nombreuses salles, M. de Glanville, absolument affamé, se mit à la recherche d'un restaurant ou d'un café, mais il fallut y renoncer et reprendre le bateau qui ramena tous nos amis à Stockholm.

Là, ils n'eurent que le temps de prendre leurs bagages et de se faire donner de la viande froide, du pain et une bouteille de vin; car, sur la demande de Jeanne, M. de Glanville avait décidé d'aller coucher ce soir-là à Upsal, la fameuse université suédoise.

« Que pensez-vous de Stockholm, mes enfants? demandait Mme de Glanville, tout en mangeant son poulet froid dans le wagon qui les entraînait rapidement loin de la capitale de la Suède.

— Il me semble, répondit Jeanne, que Stockholm est moins intéressante que Christiania; c'est une belle ville, bien située sur le lac Mælar, mais qui a bien moins de cachet national que sa sœur norvégienne!

— Tu as raison, ma chère Jeanne, reprit son père; nous avons passé de très agréables semaines à Christiania et rien ne m'engage à rester à Stockholm; mais voilà Upsal, descendons de wagon. Que s'y passe-t-il donc? que de drapeaux, de branchages! il doit y avoir quelque grande fête universitaire; si tel était le cas, nous serions bien favorisés par la chance. Il est minuit, rendons-nous à pied à l'hôtel et demain nous arpenterons cette vieille ville d'étudiants. »

Le lendemain matin, dès l'aube, nos voyageurs étaient réveillés par de joyeux chants d'étudiants, et s'étant informé de ce qui se passait alors à Upsal, le maître d'hôtel répondit à M. de Glanville qu'un grand congrès réunissait en ce moment les cinq universités scandinaves, Copenhague, Christiania, Lund, Helsingfors et Upsal.

« Voilà donc l'explication de ces chants, de ces drapeaux, de ces arcs de triomphe, disait M. de Glanville en rentrant chez sa femme, ces jeunes étudiants se donnent rendez-vous tous les quatre ou cinq ans dans une des villes universitaires, pour y célébrer par des fêtes académiques et par des libations copieuses, l'union intellectuelle des races scandinaves; c'est un usage vieux de cinquante ans environ, paraît-il.

— Eh bien! s'écria Jeanne, en prenant le bras de M. Hurel, allons un peu voir ce que font ces braves étudiants, partons à nous deux; grand-père n'est pas prêt et les autres nous rejoindront plus tard. En avant et à la découverte. »

Dans les rues, se pressait une foule nombreuse au

milieu de laquelle on remarquait les casquettes bleues, rouges, noires et blanches des diverses universités; toutes les fenêtres étaient ornées de drapeaux et de branchages enlacés, on entendait même de fréquents coups de canon qui faisaient résonner les vitres des maisons.

« Upsal ne doit pas se reconnaître lui-même, disait M. Hurel, au bout d'un moment de promenade, cette ville passe pour être la tranquillité par excellence, et elle est aujourd'hui absolument en délire. Il paraît que les étudiants d'Upsal qui occupent à eux seuls plus de la moitié de la ville ont pratiqué largement l'hospitalité, ils logent chacun au moins un Danois, un Finlandais et deux Norvégiens; nous ne pourrons pas malheureusement jouir de leurs luttes académiques, car nous n'y comprendrions rien, ils vont aujourd'hui discuter sur un sujet latin en langue suédoise; mais allons voir si la ville elle-même est intéressante. »

Comme Oxford, Upsal n'est qu'une ville d'étudiants, de nombreuses maisons sont occupées par eux, mais elles n'ont aucun caractère particulier, elles sont en bois comme partout. La cathédrale d'Upsal est le plus vaste édifice gothique de la Suède; le gardien qui en fit les honneurs à Jeanne et à M. Hurel leur dit pompeusement qu'elle était sous le rapport de la grandeur la quarante-huitième église de la chrétienté; qu'elle avait trois cent soixante-dix pieds de long sur cent quarante et un de large et cent quinze de haut. En dépit de ces chiffres remarquables, M. Hurel trouvait avec raison que la beauté de l'église ne répondait pas à sa taille.

« Non décidément, cette cathédrale n'a rien de très remarquable, disait M. Hurel en visitant les nombreux tombeaux qui se pressent dans le chœur. Des seigneurs, des chevaliers sont agenouillés sur des coussins de marbre, ma chère Jeanne, ils ont l'air d'implorer éternellement la miséricorde divine; voici aussi la chapelle où trône Gustave Wasa flanqué de ses deux épouses et enfin le tombeau de Linné qui n'a pas voulu d'épitaphe.

— Décidément, mon cher monsieur Hurel, je crois que nous avons bien fait d'aller un peu en avant visiter tout cela, car rien n'est ici de nature à beaucoup amuser les jumeaux.

— Non, répondit M. Hurel, et je pense que, d'après nos récits, ton père sera d'avis de repartir pour Stockholm et Malmö; retournons donc à l'hôtel.

— Puisque nous ne pouvons pas profiter des tournois des étudiants, ni assister à leurs festins pantagruéliques, nous pourrons, après avoir fait un tour en voiture, reprendre le chemin de fer, dit M. de Glanville qui était sorti lui aussi de son côté.

« Ce n'est que dans quelques jours qu'auront lieu les courses à pied, en bateau, et les différents jeux du pays, ajouta-t-il en se tournant vers son beau-père. Je serai donc d'avis de retraverser Stockholm pour y prendre ce soir le train pour Malmö.

— Oui, mon cher ami, j'approuve tout à fait cette décision, répondit Mme de Glanville, je vous avoue que je suis un peu pressée d'arriver à Copenhague, car j'espère que nous y trouverons des nouvelles de nos chers petits voyageurs! »

Le trajet de Stockholm à Malmö en chemin de fer n'offre pas d'attrait particulier, ce ne sont plus les fjords de la Norvège ni les montagnes du Télémarken, mais des terrains plats, rocailleux, boisés, constamment coupés par des lacs innombrables généralement peu profonds, mais quelquefois très grands et toujours entourés de grands joncs; leurs eaux sont couvertes de myriades de nénuphars jaunes et blancs qui, avec leurs grandes feuilles vert foncé, cachent souvent complètement les eaux dormantes sur lesquelles ils s'étendent élégamment.

« Oh! quel malheur de ne pouvoir cueillir de ces beaux nénuphars! s'écriait Jeanne chaque fois que la rapidité du train lui faisait perdre de vue un de ces lacs étoilés de fleurs blanches et jaunes.

— Je ne suis pas de ton avis, répondit Mlle Loriot, pour ma part j'ai tout à fait assez des nénuphars depuis l'accident de Christina, qui aurait pu être mortel pour la pauvre petite!

— Il n'est pas absolument nécessaire de se jeter à l'eau pour cueillir des nénuphars, mademoiselle, reprit en riant M. Hurel, et je me serais bien chargé de procurer de ces belles fleurs à Jeanne si le train ne s'y opposait. La rapidité n'est cependant pas bien grande, ajouta le bon marin, tantôt à cause des pentes et des courbes très prononcées, ou par les arrêts fréquents nécessités par la voie unique; mais, par une ironie du sort, il n'y a pas de nénuphars quand on s'arrête.

— On n'est jamais pressé en Norvège et en Suède, dit M. de Glanville qui étudiait son *Baedeker*, je vois

ici que le seul train rapide de la contrée est celui qui nous a ramenés d'Upsal à Stockholm et qui fait, dit-on, quarante-deux kilomètres à l'heure; une justice qu'il faut rendre à la Suède, c'est que ses wagons à six places sont excellents, et bien rembourrés, ils peuvent se transformer en bons canapés-lits, car une planche et un coussin réunissent les places si on désire s'étendre; de plus, avez-vous remarqué, mon père, comme on est moins secoué qu'en France? c'est ce qui fait qu'on supporte facilement, comme nous l'avons fait, trente-deux heures de trajet sans être brisés en arrivant. »

« Voici Malmö, s'écriait, quelques heures plus tard, M. Hurel; ici je me retrouve en pays de connaissance, j'ai bien souvent touché à Malmö au moment de la guerre quand je commandais une frégate qui croisait dans la mer du Nord. Que préférez-vous, mes amis : rester ici quelques heures pour nous promener encore un peu en Suède, ou traverser de suite? il y a des bateaux cinq ou six fois par jour.

— Restons encore quelques heures en Suède, veux-tu, maman? et à la fin de la journée nous traverserons la mer pour aller coucher à Copenhague.

— C'est d'accord, répondit M. de Glanville, et après avoir pris des forces au buffet de Malmö dont la gare est un vrai monument, nous arpenterons cette ville industrielle. »

Malmö est, en effet, un port important et possède de nombreuses manufactures; c'est dans cette ville que le luthéranisme fut prêché en Suède pour la première fois.

« Quel bel hôtel de ville, il vaut la peine d'être photographié, s'écriait bientôt Mlle Loriot. Vite, Ferdinand, aide-nous!

— Ce monument avec sa grande façade rougeâtre et bien sculptée occupe très dignement cette vaste place, disait M. de Glanville, nous rapporterons donc, comme derniers souvenirs photographiques de la Suède, la gare monumentale et l'hôtel de ville de Malmö. Mais voici trois heures qui sonnent à l'église, il faut quitter cette côte suédoise où nous nous sommes tant plu et nous embarquer pour Copenhague. »

En effet, après une heure et demie d'excellente traversée, nos voyageurs atteignaient l'autre côté du Sund sillonné d'un très grand nombre de voiliers de tous genres, ce qui donnait à ce détroit l'aspect d'une grande route d'eau. Deux îlots entièrement transformés en forteresses gardent l'entrée du port. La mer pénètre si profondément dans la ville de Copenhague que le bateau à vapeur avait débarqué nos amis en plein quartier citadin.

Au débarcadère, la douane danoise s'était montrée très obligeante et quelques mots d'explication en anglais avaient suffi à prouver aux douaniers l'absence de tout caractère commercial aux caisses et bagages de la famille de Glanville.

« Prenons deux fiacres et allons à l'hôtel d'Angleterre », et M. Hurel aidait Mme de Glanville à monter en voiture, « nous admirerons en même temps la belle ville de Copenhague. »

Pour atteindre l'hôtel il fallut, en effet, traverser les quartiers aristocratiques de la ville ; sur le port,

la population était occupée à charger et décharger de nombreux navires. Nos amis suivirent de longues rues, aussi larges que nos boulevards parisiens, propres et bien entretenues; de hautes maisons bordaient les chaussées ; elles étaient bien construites et ne ressemblaient en rien aux baraques de bois d'Upsal.

« Nous voici vraiment dans une capitale, s'écriait M. de Glanville; le Danemark n'est pas grand, mais en revanche Copenhague a grand air. Que de beaux bâtiments se succèdent constamment devant nous! églises, musées, palais, squares bien plantés; mais voici une place immense qui pourrait servir de champ de manœuvre, et de côté, l'hôtel d'Angleterre; si le nom n'était pas imprimé dessus en grandes lettres je croirais que c'est un palais! » ajouta M. de Glanville en descendant de voiture.

Le propriétaire de l'hôtel s'avançait au-devant des voyageurs, et avec un sourire aimable, il les conduisait à un charmant appartement qu'il avait retenu pour eux d'après une dépêche de M. de Glanville.

« Voici, monsieur, j'espère que vous vous trouverez bien ici, dit-il en excellent français, et que Copenhague vous retiendra longtemps dans ses murs; j'ai reçu pour vous des lettres et des journaux et enfin une dépêche vient d'arriver.

— Donnez, je vous prie », s'écriait Mme de Glanville avec émotion, et elle ouvrait avec joie une enveloppe où elle avait reconnu l'écriture de son fils. « Ils vont parfaitement bien, mon ami, dit-elle en se tournant vers son mari, ils filent le parfait bonheur, tout en admirant les beautés de la Suisse.

— Oui, répondit M. de Glanville, la dépêche est datée de Chamounix et ainsi conçue :

« Revenons de la Mer de Glace, sommes dans l'admiration, mille bons souvenirs, bien portants et toujours heureux.

« PIERRE et CHRISTINA. »

— Ils tiennent bien à constater ce fait, dit Mlle Loriot en riant ; comme ce sera bon de les revoir à Honfleur dans quelque temps. »

« Ah ! bonjour, cher monsieur », et Jeanne saluait dans le corridor de l'hôtel M. et Mme Lefebvre ; « nous sommes évidemment destinés à nous retrouver dans ce voyage, mais vous ne savez pas notre grande nouvelle : depuis que nous vous avons quittés à Kongsberg, nous avons bien changé nos projets. Nous avons été au cap Nord et Pierre a épousé à Trondjhem une charmante jeune Norvégienne, Christina Ludgreen, que nous avons connue à Christiania. Mais comment allez-vous, chère madame ? et elle tendait la main à Mme Lefebvre.

— Que de nouvelles, en effet ! répondit celle-ci, et comme je vous félicite de tout ce bonheur. Pendant que vous parcouriez les fjords du nord, nous nous sommes promenés en karrioles dans le Romsdal et nous avons été à Bergen ; nous avons regretté bien souvent de n'avoir pas réussi à vous entraîner, car il y a de bien beaux paysages dans toute cette contrée-là !

— Nous pourrons nous réunir ce soir si vous voulez, chère madame, reprit M. Lefebvre ; car, après

le dîner nous comptons passer la soirée à visiter le grand parc de plaisance des Danois.

— Très volontiers, répondit M. de Glanville, rendez-vous général à huit heures à Tivoli. »

Nos voyageurs étaient fatigués, aussi la fin de la journée fut-elle employée à se reposer et à faire la correspondance un peu négligée depuis quelques jours, et après un dîner excellent et bien servi, deux landaus transportèrent toute la famille à Tivoli.

Dans cet immense jardin où l'entrée ne coûte que soixante centimes par personne, toutes les classes de la société de Copenhague étaient réunies, les plus riches comme les plus pauvres jouissaient ensemble de toute espèce de distractions. Tivoli est, en effet, une institution nationale; et, si le gouvernement fermait Tivoli pour une cause quelconque, Copenhague assisterait bientôt à une émeute!

« Voici d'abord un grand théâtre en plein air, s'écriait M. de Glanville, et sa rampe brillante attire les regards du public, on y voit ballets et pantomimes; voyez, mes enfants, combien ce peuple, réputé si calme, applaudit avec frénésie les traits d'esprit ou les bouffonneries de la pièce.

— Que ces jardins sont joliment dessinés », disait aussi Jeanne qui aimait tout ce qui tenait à l'horticulture, « regarde, grand-père, ces belles plates-bandes remplies de fleurs, ces jolies pelouses vertes, ces ponts rustiques, ces rocailles, ces cascades, et, au milieu de tout cela, des restaurants, des concerts, des tirs, des cirques, il y en a pour tous les goûts.

— Eh bien! voyons ce qui se passe ici », répondit

M. de Glanville, et toute la famille entra dans la baraque indiquée ; une représentation tout ce qu'il y a de plus comique y attirait, en effet, le public ; un ventriloque très habile et extraordinaire faisait parler une collection de mannequins placés sur la scène. Cet homme avait un vrai talent d'imitation joint à une organisation maladive dont il tirait grand parti.

Danois et étrangers applaudissaient avec frénésie cet Américain étonnant qui faisait échanger entre ses divers mannequins des conversations des plus comiques !

Ferdinand et Germaine étaient naturellement ravis, et on eut grand'peine à les faire sortir de la baraque du ventriloque, où ils auraient bien volontiers passé la nuit !

Plus loin, des montagnes russes attirèrent ensuite leur convoitise, et ils demandèrent à monter dans les petits wagons qui descendaient et remontaient le plan incliné avec une rapidité vertigineuse.

« Ah ! par exemple, je ne prends pas part à ce divertissement-là ! s'écria Mme de Glanville, et je ne veux pas que les enfants y aillent seuls ! »

Personne ne paraissait répondre à l'invitation de Ferdinand, dont la mine s'allongeait déjà, quand M. Hurel, saisissant la main du petit garçon, l'entraîna vivement en disant :

« Allons, mon ami, j'ai déjà affronté tant de choses extraordinaires que je puis bien, pour te faire plaisir, essayer des montagnes russes !

— Mais, mon cher ami, vous le gâtez trop », et M. de Glanville tâchait d'arrêter M. Hurel, mais

celui-ci était déjà établi dans un petit wagonnet et faisait attacher Ferdinand à côté de lui !

« J'aime mieux ne pas être à leur place, mademoiselle, disait Jeanne en regardant avec effroi le va-et-vient rapide de la petite voiture !

— Ah ! maman, je ne demanderai plus jamais à aller dans cette affreuse machine-là », et Ferdinand revenait tout étourdi prendre la main de sa mère !

« Oui, reprit M. Hurel, je ne comprends pas l'attrait que trouvent à ce divertissement tant de personnes, car la pente sur laquelle était lancé le chariot était si rapide que, malgré tout mon désir de me cramponner au fauteuil dans lequel j'étais assis et qui m'entraînait avec une rapidité vertigineuse, je ne le pouvais absolument pas, et j'avais l'impression que je tombais à la suite du petit fauteuil.

— Je crois, mes amis, que nous avons assez joui des divers divertissements du Tivoli danois, dit alors M. de Méricourt, et qu'il est bien l'heure de rentrer à l'hôtel. »

Il était en effet onze heures du soir et, après avoir suivi la foule qui commençait à sortir du jardin encore brillamment illuminé, nos voyageurs, ayant trouvé de bonnes voitures, se firent ramener à travers les larges rues de Copenhague remplies de promeneurs comme eux, et retrouvèrent avec plaisir les bonnes chambres de l'hôtel d'Angleterre, où ils se livrèrent à un repos bien nécessaire et bien gagné après avoir vu et admiré tant de belles choses !

CHAPITRE XXVII

COPENHAGUE. RETOUR EN FRANCE

« La journée d'aujourd'hui sera, si cela vous convient, consacrée aux musées de Copenhague et à un pèlerinage à Elseneur, disait le lendemain à dix heures M. de Glanville en s'adressant aux siens et à M. et Mme Lefebvre qui avaient demandé de se joindre à leurs amis pour la dernière journée passée en pays danois.

« Très volontiers, répondit M. Lefebvre; irons-nous en chemin de fer ou en bateau? il me semble que le plus poétique serait de fréter une barque à voiles et de nous diriger ainsi vers Elseneur. »

Cette proposition fut acceptée avec plaisir et nos voyageurs s'embarquèrent sur deux petites barques qui, en remontant lentement les rives du Sund, les déposèrent à Helsinor ou Elseneur!

« Oh! maman, comme cela ressemble à notre cher Honfleur, s'écriait Jeanne au moment où on arrivait en face de la petite ville, ces maisons étagées sur ces pentes boisées rappellent la côte de Grâce!

— Oui, tu as raison, répondit sa mère, mais il nous manque en Normandie cet énorme château de Kröneborg qui domine ici le détroit, le rocher s'appelle, paraît-il, l'Oereborg (le coin de l'oreille), ses canons défendent l'entrée du Sund !

— Nous pourrions déjeuner ici, dit bientôt M. de Méricourt, j'aperçois là-bas une petite auberge très propre où nous trouverons bien sûr quelque chose à manger. »

En effet une Danoise joufflue accourait à la rencontre des voyageurs et leur offrait, en allemand, tout ce qu'elle avait chez elle : œufs, poissons, côtelettes, etc. ; aussi, après un colloque avec elle, on vit bientôt une table se dresser sous les arbres et, au bout d'une demi-heure, un joyeux repas réunissait nos amis.

M. de Glanville, se retournant alors, demanda à l'hôtesse ce qu'était devenu *Hamlet* ; mais la brave femme le regardait d'un air surpris et lui fit bientôt comprendre qu'elle ne savait pas ce que ce mot *français* voulait dire.

« Elle croit peut-être que c'est le nom d'un poisson ou d'un gibier spécial à nos pays, s'écria M. Hurel en riant. Pauvre Hamlet ! ta renommée n'est pas encore arrivée jusqu'à ton Elseneur ! ton ombre doit en frémir dans ton tombeau.

— Je suis d'avis de nous rendre maintenant à Clapenborg, reprit M. de Méricourt, nos barques nous y conduiront facilement et nous aurons ainsi une idée générale du bord de la mer et de la campagne danoise.

— Que de villas ! toutes plus élégantes les unes

que les autres, s'écriait Jeanne une heure plus tard, c'est un petit Trouville danois ; nous allons descendre et nous promener dans ce joli endroit, n'est-ce pas, grand-père ?

— Oui, mon enfant, lui répondit M. de Méricourt ; cet endroit me plaît tout à fait, quel beau parc et comme la plage est jolie ! c'est le bain de mer à la mode du Danemark et on voit les routes sillonnées d'élégants équipages !

— Je suis d'avis de laisser ici nos barques, dit M. de Glanville, voici de nombreuses voitures de louage et nous pourrions revenir à Copenhague par terre, en voiture !

— Ce serait une excellente idée », répondit Mme de Glanville ; en disant ces mots elle faisait signe à deux landaus qui offraient leurs services aux touristes.

« On m'offre de nous ramener par l'Ermitage, pavillon de chasse appartenant au roi ; cela vous convient-il ? demanda M. de Glanville aux siens après une longue conférence avec les cochers ; cela serait différent de ce que nous avons vu jusqu'ici en Danemark. »

On s'installa donc dans les deux landaus et nos amis furent bientôt en plein parc ; de magnifiques arbres centenaires, de vertes prairies au milieu desquelles s'ébattaient joyeusement d'immenses troupeaux de daims, il y en avait des milliers paissant et galopant complètement en liberté.

La vue s'étendait sur la mer et une brise douce venait tempérer la chaleur de la journée !

« Quelle délicieuse promenade, mon enfant ! et

M. de Méricourt prenait la main de sa fille; mais à quoi penses-tu? tu parais soucieuse.

— Oh! ce n'est rien, grand-père, reprit Jeanne en riant; seulement maman est à Chamounix avec Pierre et Christina, et elle voit des glaciers au lieu des daims qui nous entourent. Mais qui est-ce que ce monsieur à cheval que tout le monde salue? Est-ce quelque grand personnage danois!

— C'est le roi de Danemark, répondit un des cochers à la question de M. de Glanville; il se promène tous les jours ainsi seul et sans escorte avec son petit complet à carreaux et son chapeau rond. »

Le cocher ajouta qu'il vivait ici à l'Ermitage en véritable bourgeois; qu'il chassait et qu'il ne recherchait pas du tout les hommages.

De nombreux Danois arrivaient de toutes parts avec leurs paniers de provisions, ils allaient prendre leur repas sur l'herbe et s'établissaient confortablement avec leur samovar, car un repas ne serait pas complet sans du thé bien chaud comme boisson.

« Aurons-nous encore le temps de visiter quelques musées? demandait bientôt Mme Lefebvre à M. de Glanville.

— Oui, chère madame, nos voitures vont nous mener au musée Ethnographique et nous tenterons la chance d'être reçus, car le portier de l'hôtel m'a assuré qu'aujourd'hui le musée était fermé; mais en notre qualité d'étrangers nous pouvons insister et je vais demander à parler à M. le directeur lui-même. »

Le concierge, qui était assis devant le musée, se

leva et conduisit M. de Glanville à la porte du directeur, où il fut reçu par une aimable jeune fille qui lui expliqua qu'elle était récemment arrivée d'Amérique, où elle venait de faire un petit séjour, et qu'elle n'était pas, par conséquent, au courant des règles du musée, mais qu'elle allait demander à son oncle s'il voulait bien donner l'autorisation de le visiter.

Elle revint au bout d'un moment avec son oncle; c'était un professeur à l'air distingué et affable, et quand M. de Glanville lui expliqua que des Français très indiscrets, qui ne passaient que quelques heures à Copenhague, avaient grande envie de voir les collections curieuses qu'il conservait si bien, il s'écria :

« Mais, monsieur, des Français peuvent-ils être indiscrets? certes non! et ce sera avec le plus vif plaisir que je vous montrerai moi-même les richesses danoises! »

M. de Glanville fit donc entrer tous ses compagnons et l'aimable professeur parcourut avec eux toutes les pièces du musée. Trois étages, et à chaque étage une douzaine de salles contenant, dans des armoires vitrées, les objets et les costumes de tous les pays lointains : sauvages d'Afrique, d'Asie, habitants des Indes, de la Chine, du Japon, le tout rangé avec un ordre parfait et commençant par une série de salles consacrées aux temps préhistoriques avec collections de haches celtiques et des premiers instruments de l'âge de bronze, etc., pour arriver graduellement jusqu'à nos jours!

« Ah! nos amis les Lapons! s'écria bientôt Fer-

dinand. Voici leurs costumes, leurs radeaux, leurs traîneaux, leurs tentes et tous leurs ustensiles, c'est très ressemblant !

— Ah ! tu trouves, mon petit ami, lui répondit en souriant le bon vieux professeur; comment connais-tu si bien les Lapons?

— Parce que j'ai été les voir à Tromsö, dit avec orgueil notre petit voyageur, et que j'ai même été au cap Nord !

— Ah ! cela change la question, reprit M. le professeur Brenner, je n'en ai pas fait autant. »

Après avoir parcouru tout le musée et avoir joui des explications intéressantes de son directeur, M. de Glanville remercia M. Brenner de son obligeance, et on quitta le musée.

« Nous n'avons que tout juste le temps de dîner et de nous rendre à la gare, s'écriait alors M. Hurel en regardant sa montre, vite à l'hôtel, bouclons nos malles et faisons nos adieux à M. et Mme Lefebvre. »

A sept heures vingt, le train s'ébranlait emportant avec lui nos voyageurs, qui quittaient avec regret cette intéressante ville de Copenhague.

« Nous avons tant vu de choses depuis quelque temps, s'écriait tout d'un coup Germaine après un moment de silence, que ma tête commence à être toute brouillée. Croyez-vous, mademoiselle, que je me souviendrai de tout cela?

— Oui, ma chérie, lui répondit son institutrice, et puis je vous aiderai à finir votre journal qui a été un peu délaissé depuis quelque temps, ce me semble. »

Après un trajet de chemin de fer et deux traversées de bateau à vapeur à travers le Grand et le

Petit Belt, le chemin de fer s'arrêta enfin à Nyborg. Là un grand bateau à vapeur reçut sur des rails le wagon de la poste et le fourgon de bagages, et les passagers prirent place sur le steamer à côté des wagons. Dix ou douze minutes de traversée amenaient enfin cet étrange transbordement à Fredericia, petite ville du Jutland.

« Quelle curieuse façon de voyager, s'écriait M. Hurel en descendant du paquebot, c'est la première fois que je vois chose pareille; nous voici de nouveau sur le continent et je crois que miss Jeanne n'en est pas fâchée. Comme tu es pâle, ma pauvre enfant!

— Je suis très peu solide, en effet, mon bon Hurel, et je pense avec bonheur que mes expériences maritimes sont finies. Je suis, en somme, très fière de m'être si bien tirée du voyage au cap Nord que je redoutais vraiment beaucoup! »

La nuit se passa tranquillement; nos amis s'étaient bien établis dans deux wagons ordinaires, ils n'avaient pas désiré prendre un sleeping-car comme à l'aller, car le manque d'air aurait été très pénible au mois d'août par la chaleur tropicale qu'il faisait en Allemagne.

A dix heures du matin, M. de Glanville signalait Hambourg, et sa femme racontait avec émotion à M. de Méricourt et à leur ami Hurel, les terribles moments que Ferdinand lui avait fait passer dans le port de Hambourg.

« Nous ne repartirons que ce soir, disait M. de Glanville après le déjeuner; à quoi allons-nous employer cette demi-journée à Hambourg? je décrète

d'abord que les dames et les enfants se reposeront. Oui, ajouta M. de Glanville en entendant les récriminations des jumeaux, vous connaissez suffisamment Hambourg, et vous resterez tranquillement à l'hôtel ou dans ses environs !

— Quant à moi, répondit M. Hurel, je vais prendre un petit bateau et faire une tournée sur l'Elbe, il y a longtemps que je ne l'ai pas vu, c'est un magnifique fleuve, et si vous voulez, messieurs, vous joindre à moi, je crois que vous jouirez de votre promenade. »

Ce projet fut accepté et exécuté, et, au retour, MM. de Méricourt et de Glanville ne pouvaient pas dire assez combien le port de Hambourg était beau et grand vu de l'Elbe !

Un dîner copieux et bien servi fut le bienvenu des voyageurs, et, à onze heures du soir, ils reprenaient le train qui devait les ramener à Paris. Un court arrêt à Cologne, à sept heures du matin, permit à nos amis de faire leur toilette et de déjeuner; puis, après avoir acheté de l'eau de Cologne Jean-Marie Farina, ils réintégrèrent leurs wagons. Le temps était couvert, donc très agréable pour voyager; la Belgique et le Nord de la France furent rapidement franchis par le train-poste qui les ramenait, et, à sept heures un quart, ils entraient dans Paris.

« Nous pouvons remercier votre père de ce beau voyage, mes enfants, s'écriait Mme de Glanville en saisissant la main de Germaine; quels délicieux mois nous venons de passer ensemble ! Dieu soit béni, tout nous a réussi ! et nous revenons tous en bonne santé ! »

M. et Mme de Glanville avaient décidé de ne faire que traverser Paris et de se rendre tout de suite à Honfleur, où les affaires de M. de Glanville réclamaient sa présence, mais leurs parents et amis réclamèrent quelques jours de leur société et des récits de leur beau voyage, aussi passèrent-ils une semaine chez leurs cousins.

Le 16 août enfin, ils quittèrent Paris à huit heures trente du matin et rentrèrent triomphalement dans leur bonne ville de Honfleur. Leurs nombreux amis étaient à la gare pour les recevoir et, ô charmante surprise, Pierre et Christina les attendaient à Bellerive; ils étaient arrivés la veille!

« Quels charmants enfants vous faites! s'écriait M. de Méricourt en pressant dans ses bras les jeunes mariés, nous craignions que les charmes de la Suisse ne vous retinssent encore quelque temps.

— Oh! grand-père, comment pouvez-vous comparer les froids glaciers à notre chaude affection! répondit Christina; oh! ma mère, que je suis heureuse de vous retrouver! et elle embrassait sa bellemère avec effusion.

— Et maintenant, reprit M. Hurel, ce sera le tour de Jeanne d'être bien heureuse, je vais me mettre à la recherche d'un jeune homme parfait.

— Ce ne sera peut-être pas la peine, répondit Mme de Glanville à son vieil ami, je ne serais pas étonnée qu'un jeune Norvégien vînt un jour nous demander notre Jeanne, mais je ne la laisserai pas facilement partir, notre fille bien-aimée!

— A l'œuvre maintenant, s'écriait M. de Glanville, il faut, Pierre, que nous rattrapions le temps

perdu, et vive la Norvège et ses beaux bois de sapin!

— Oui, vive la Norvège et tous ses chers habitants! répondit Pierre avec émotion. Merci encore de tout le bonheur que tu m'as donné, mon père bien-aimé. Que Dieu permette que je suive dignement ton exemple et que Christina et moi nous fondions une famille chrétienne digne de nos chers parents! »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

1891. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD.

